
Étude contrastive de locutions françaises et espagnoles : le champ lexical culinaire

Auteur : Stas, Catherine

Promoteur(s) : Estrada Arraez, Ana

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité didactique

Année académique : 2020-2021

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/12290>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Université de Liège

Faculté de Philosophie et Lettres

Département de Langues et littératures romanes

**Etude contrastive de locutions
françaises et espagnoles :**

Le champ lexico-phaséologique culinaire

Mémoire présenté par Catherine STAS

En vue de l'obtention du diplôme de Master
en langues et lettres françaises et romanes,
orientation générale, à finalité didactique

Sous la direction de Ana ESTRADA
ARRÁEZ

ANNÉE ACADÉMIQUE 2020-2021

Remerciements

Je remercie avant tout ma promotrice, Mme Estrada, pour sa disponibilité et son aide précieuse tout au long de la rédaction de ce mémoire. Je remercie également mes lecteurs, M. Ceballos Viro et M. Swiggers, pour l'intérêt qu'ils portent à ce travail.

Je suis reconnaissante envers ma famille et mes amis pour le soutien qu'ils m'ont apporté durant ces cinq années d'étude, et en particulier envers Annelise, Antoine, Arthur, la grande Fany, la petite Fany, Florian, Jean-Pierre, Magali, Marie et Marie-Jeanne.

Enfin, j'exprime ma gratitude aux personnes qui ont accepté de participer à l'enquête s'inscrivant dans le cadre de cette étude.

TABLE DES MATIERES

1. INTRODUCTION	1
2. CONSIDERATIONS TERMINOLOGIQUES ET TAXONOMIQUES	3
2.1. Parémiologie : objets d'étude	3
2.2. Proverbes et locutions : distinctions	4
2.3. Terminologie espagnole	7
2.4. Phraséologie : frontière avec la parémiologie et objets d'étude	8
3. ETAT DE L'ART	11
3.1. Histoire des publications importantes en phraséologie	12
3.2. Principaux champs lexico-phraséologiques	14
3.3. Phraséologie contrastive	15
3.4. Locutions	17
3.5. Problématique de recherche : locutions verbales culinaires	20
4. MÉTHODOLOGIE	24
4.1. Constitution du corpus	24
4.2. Sélection de catégories au sein du corpus	27
4.3. Canevas d'examen	31
5. EXAMEN DES LOCUTIONS VERBALES CULINAIRES	37
5.1. Groupe 1 : Être facile	37
5.1.1. <i>Être bête comme chou</i>	37
5.1.2. <i>Ser pan comido</i>	38

5.2.	Groupe 2 : Tromper	39
5.2.1.	<i>Rouler [quelqu'un] dans la farine</i>	39
5.2.2.	<i>Dar gato por liebre</i>	40
5.2.3.	<i>Dársela [a alguien] con queso</i>	41
5.3.	Groupe 3 : Faire un scandale	42
5.3.1.	<i>Faire un fromage de [quelque chose]</i>	42
5.3.2.	<i>Montar un pollo</i>	43
5.4.	Groupe 4 : Se ficher	45
5.4.1.	<i>Se soucier comme d'une guigne de [quelque chose]</i>	45
5.4.2.	<i>Importar(le a alguien) un bledo</i>	46
5.4.3.	<i>Importar(le a alguien) un comino</i>	47
5.4.4.	<i>Importar(le a alguien) un pepino</i>	48
5.4.5.	<i>Importar(le a alguien) un pimiento</i>	48
5.4.6.	<i>Importar(le a alguien) un rábano</i>	48
5.5.	Groupe 5 : Econduire	49
5.5.1.	<i>Enviar [quelqu'un] se faire cuire un œuf</i>	49
5.5.2.	<i>Mandar a freír espárragos [a alguien/algo]</i>	50
5.6.	Groupe 6 : S'écouler vite	51
5.6.1.	<i>Se vender como des petits pains</i>	51
5.6.2.	<i>Venderse como churros</i>	52
5.6.3.	<i>Venderse como rosquillas</i>	53
6.	ANALYSE SEMANTIQUE DES LOCUTIONS CULINAIRES	54
6.1.	Idiomaticité : théorie	54
6.2.	Les figures de style : théorie	61
6.3.	Grades d'idiomaticité et tropes des locutions verbales culinaires	63
6.3.1.	Groupe 1 : Être facile	63
6.3.2.	Groupe 2 : Tromper	66
6.3.3.	Groupe 3 : Faire un scandale	67
6.3.4.	Groupe 4 : Se ficher	68
6.3.5.	Groupe 5 : Econduire	69
6.3.6.	Groupe 6 : S'écouler vite	70

6.3.7.	Synthèse	71
6.4.	Conclusions contrastives	71
7.	ANALYSE DE L'ÉQUIVALENCE DES LOCUTIONS VERBALES CULINAIRES	75
7.1.	Grades d'équivalence : théorie	75
7.2.	Grade d'équivalence des locutions verbales culinaires	81
7.2.1.	Groupe 1 : Être facile	81
7.2.2.	Groupe 2 : Tromper	82
7.2.3.	Groupe 3 : Faire un scandale	83
7.2.4.	Groupe 4 : Se ficher	84
7.2.5.	Groupe 5 : Econduire	85
7.2.6.	Groupe 6 : S'écouler vite	86
7.3.	Conclusions sur l'équivalence du corpus	87
8.	LA PHRASÉOLOGIE CULINAIRE CONTRASTIVE	89
8.1.	Types d'aliments productifs	90
8.2.	Traits des mots-clés culinaires	92
8.3.	Conclusions sur la phraséologie culinaire française et espagnole	98
9.	OUVERTURE DIDACTIQUE	99
9.1.	Proposition de démarche	100
10.	CONCLUSION	105
10.1.	Bilan	105
10.2.	Pistes à explorer	107
10.3.	Originalité et apports de l'étude comparative	108

BIBLIOGRAPHIE	111
Sources secondaires	111
Dictionnaires monolingues et bilingues	114
Sites web	115
ANNEXES	117
1. Corpus élargi de locutions culinaires équivalentes	117
1.1. Autres locutions verbales culinaires dans les deux langues	117
1.2. Locutions avec un aliment en français uniquement	117
1.3. Locutions avec un aliment en espagnol uniquement	118
1.4. Equivalences littérales entre locutions verbales culinaires	119
1.5. Locutions culinaires non verbales	120
2. Enquête sur l'équivalence en contexte	122
2.1. Résultats de l'enquête soumise à quatre témoins francophones	122
2.2. Résultats de l'enquête soumise à quatre témoins hispanophones	125
3. Autres locutions culinaires	128
3.1. En français	128
3.2. En espagnol	130

1. INTRODUCTION

Ce mémoire a pour objet les locutions phraséologiques culinaires de deux langues, le français et l'espagnol, dans une perspective contrastive. Notre objectif est de comparer des expressions idiomatiques dont l'un des composants est un aliment, employées par les francophones et les hispanophones pour désigner des réalités diverses. Certaines des locutions culinaires de ces deux langues sont en effet différentes formellement, alors qu'elles renvoient au même contenu, au même sens figuré. C'est par exemple le cas de *rouler dans la farine* (qui signifie « tromper » ; Le Robert en ligne), et *dársela con queso* (« engañar » ; *Diccionario de la lengua española* de la Real Academia Española), dont les composants, y compris le mot-clé alimentaire, ne sont pas partagés. Ce type de locutions culinaires sera notre base principale, mais nous rencontrerons aussi des locutions qui ne sont culinaires que dans une seule langue, ou encore des équivalences littérales.

Nous allons donc nous pencher sur certaines locutions verbales culinaires françaises et espagnoles équivalentes (au même signifié), et les comparer à partir de plusieurs facteurs : emploi, idiomatisme, procédés rhétoriques, traits attribués aux aliments... Chaque analyse que nous réaliserons aura pour but de relever des points communs ainsi que des différences entre les expressions en question et le système phraséologique de ces deux langues voisines, afin de répondre aux questions qui suivent. Les locutions culinaires dont le sens est le même d'après les dictionnaires sont-elles totalement interchangeables en contexte, et donc utilisées de la même façon d'une langue à l'autre ? Ont-elles le même degré d'idiomaticité ? Sachant que les tropes sont fréquents dans les unités phraséologiques, ces locutions équivalentes contiennent-elles les mêmes figures de style ? Les mots-clés de celles-ci, à savoir l'aliment, ont-ils le même statut et la même productivité ? En somme, à quel point ces locutions sont-elles vraiment équivalentes ?

Nous commencerons par définir et classer les objets d'étude de la phraséologie, et en particulier les locutions. Dans le chapitre suivant, nous parcourrons les recherches réalisées jusqu'ici dans ce domaine, et principalement dans celui de la phraséologie contrastive et dans le champ lexico-phraséologique culinaire. Suivra une présentation de notre méthode de constitution et d'examen du corpus, avant ce dernier qui se veut

compilateur d'informations diverses sur les groupes de locutions étudiées. A partir de ces données, nous étudierons le degré d'idiomaticité de ces locutions et les tropes qu'elles renferment, toujours dans une perspective contrastive. Ensuite, après nous être penchée sur le grade d'équivalence de ces groupes de locutions dont le sens est le même mais la forme différente dans chaque langue, nous dirons quelques mots sur les phraséologismes culinaires français et espagnols à partir d'un corpus un peu plus élargi. Enfin, nous évoquerons certaines possibilités d'exploitation didactique des matériaux de ce mémoire, et en particulier des locutions culinaires en cours d'espagnol langue étrangère, en complément d'autres outils et méthodes.

2. CONSIDERATIONS TERMINOLOGIQUES ET TAXONOMIQUES

L'objet de notre recherche étant la phraséologie contrastive, il paraît évident qu'il faille commencer par définir ce champ d'étude ainsi que les réalités linguistiques qu'il regroupe. Cette tâche est, nous le verrons à plusieurs reprises, loin d'être aisée ; terminologie innombrable¹, définitions vagues, catégories aux frontières floues et critères non excluants (García-Page 2008 : 15-16) seront rencontrés tout au long de nos compilations et tentatives d'explications terminologiques et taxonomiques.

2.1. Parémiologie : objets d'étude

Tout d'abord, il importe de distinguer la phraséologie de la parémiologie. Cette distinction semble évidente pour certains chercheurs, questionnable pour d'autres. Sevilla Muñoz (2000 : 100-104), qui nous offre une typologie des parémies (qu'elle définit comme des énoncés mémorisés), y inclut les dictons, maximes, phrases proverbiales, principes, proverbes et sentences. Elle définit ensuite certains de ces termes. Les différences entre ces différents types de parémies sont en effet incertaines, et la terminologie présente dans les dictionnaires et études est très abondante ; on croise aussi les mots *exempla*, *phrases situationnelles* (Anscombe cité par Gómez-Jordana Ferary 2017 : 9), *adage*, *aphorisme*, *apophtegme*, *précepte* (Anscombe 2016 : 96), ... Pour une même expression (comme *Une hirondelle ne fait pas le printemps*), il n'est dès lors pas rare que les dictionnaires ou chercheurs qui se risquent à la classer ne s'accordent pas sur sa catégorie (Anscombe 2016 : 96). De surcroît, quand il s'agit de définir ces catégories, le *Nouveau Petit Robert* de 1993, exemple parmi d'autres, offre des entrées circulaires (exemple en p. 719 : « Diction – du lat. *dictum* « sentence » = Sentence passée en proverbe. ==> adage, aphorisme, maxime »). Enfin, même dans les dictionnaires spécialisés (dictionnaires de proverbes, dictionnaires de locutions...), la distinction entre les différents types d'expressions figées prétendue par le titre n'est pas toujours suivie en leur sein (García-Page 2008 : 8). En somme, la confusion règne, car il n'existe pas de limites claires entre ces réalités.

¹ Martins-Baltar recense par exemple 69 appellations françaises différentes utilisées dans un colloque de 1994 consacré à la locution (1997 : 23-24).

Distinguer chacune des parémies ne relève pas de notre propos. Nous nous intéresserons uniquement au sens du mot *proverbe*, celui-ci semblant être l'objet par excellence de la parémiologie (« Parémiologie – du gr. *paroimia* « proverbe » et *-logie* = Etude des proverbes. » ; Le Robert 1993 : 1782).

2.2. Proverbes et locutions : distinctions

Pour une personne qui s'intéresse à ce que l'on appelle communément les *expressions* (ou encore *formules*, voire *combinaisons*) *figées*² ou les *phrases toutes faites*, la distinction entre *proverbe* et *locution* peut couler de source, mais elle est en tout cas loin d'être univoque. Grevisse définit par exemple les proverbes comme « des espèces de locutions, mais qui constituent une phrase ». Il ajoute qu'ils « présentent souvent des constructions anciennes et contiennent parfois des mots rares ou disparus [...]. Cela ne gêne pas le locuteur, car le sens est en quelque sorte global et ne dépend pas des mots pris en particulier. » (Bon Usage cité par Gómez-Jordana Ferary 2017 : 7). Le proverbe est donc défini comme un type de locution, et ce qui en est dit (présence d'archaïsmes, idiomatisme) s'applique d'ailleurs aussi aux locutions, comme nous le verrons bientôt... De plus, et ceci peut expliquer la définition précédente, le terme *locution* est souvent employé avec un sens très général. En témoigne la première acception du Robert que nous avons utilisé jusqu'ici, dont l'entrée est à nouveau remplie de renvois amplifiant la confusion terminologique³ :

« Locution = Groupe de mots (syntagmes ou phrases) fixé par la tradition, dont le sens est souvent métaphorique, figuré. ==> expression, formule, idiome, tour. [...] ==> idiotisme. *Locution proverbiale* [...] SPECIALT Groupe de mots figé ayant une fonction grammaticale. *Locution verbale*, formée d'un verbe suivi d'un nom généralement sans article (ex. faire fi de) ; *locution adverbiale*, à valeur d'adverbe (ex. en vain, tout de suite) ; *locution conjonctive*,

² Cette appellation n'est pas satisfaisante : *expression* est un terme vague, pouvant s'appliquer à bien des réalités (mais il est pourtant utilisé par un certain nombre de chercheurs qui veulent mettre l'accent sur l'aspect sémantique ; Rey dans Amerlynck 2006 : 7), et la caractéristique qu'est le figement n'est pas, comme nous le verrons, un critère d'exclusion, nombre de proverbes comme de locutions admettant des variantes plus ou moins importantes. Il va cependant de soi que le figement dans son sens premier, à savoir le fait pour telle unité d'être reproduite (car elle fait partie des combinaisons possibles dans le système linguistique et mémorisées par le locuteur), de ne pas être créée librement, est un critère pertinent pour les unités que nous étudions.

³ Casares (1964 : 38) avance que la confusion entre *locution* et *proverbe* pourrait venir du fait que de nombreuses locutions viennent en fait d'anciens proverbes oubliés qui auraient perdu une partie de leurs composants.

à valeur de conjonction (ex : à moins que, dès que, pour que) ; *locution interjective*, à valeur d'interjection (ex. Dis donc !) ; *locution prépositive*, à valeur de préposition (ex. auprès de, jusqu'à). » (1993 : 1587)

Sous ces autres entrées, Le Robert (1993) renseigne comme (LOC.) PROV. les énoncés comme *Une hirondelle ne fait pas le printemps*, et comme LOC. (suivi parfois de son type, ou de FAM. ou FIG.) les expressions syntagmatiques comme *bête comme chou*.

Passons maintenant aux définitions plus satisfaisantes, permettant réellement, de manière plus ou moins précise, de distinguer ces deux unités. Sevilla Muñoz (2000 : 101), s'inspirant de Greimas, du Belge Rodegem et de Zuluaga, qui définissent le proverbe comme une vérité atemporelle à forme figée (Sevilla Muñoz 2000 : 99), en propose une définition qui rejoint celle du Robert de 1993⁴, jusqu'ici pourtant peu utile. Pour elle, le proverbe est une parémie à la thématique générique et à la portée universelle. D'un point de vue sémantique, il est idiomatique. D'un point de vue formel, sa structure est souvent binaire, il présente des éléments mnémotechniques, et sa morphosyntaxe est parfois archaïque. En ce sens, elle rejoint Casares, qui le définit comme une vérité abstraite valant pour toute l'humanité, une élaboration artificielle (d'un point de vue syntaxique et phonétique) relevant du domaine de la parémiologie (Zuluaga 1980 : 56).

Parmi ces caractéristiques, certaines distinguent le proverbe, objet d'étude par excellence de la parémiologie pour de nombreux chercheurs donc, de la locution. Celle-ci n'est pas définie par Sevilla Muñoz, mais bien par Casares (1950 : 170), à partir de trois aspects. L'aspect structurel d'abord : la locution serait une « combinaison stable de deux ou plusieurs termes » dont les relations et l'ordre sont figés. Fonctionnel ensuite : la locution « fonctionne comme un élément propositionnel », elle a donc une valeur grammaticale ou catégorielle (tandis que le proverbe est une phrase complète, indépendante). Sémantique enfin : elle est idiomatique, ce qui signifie que son « sens global connu (*connu* veut dire que le sens dont il s'agit est familier à la communauté

⁴ « Formule présentant des caractères formels stables, souvent métaphorique ou figurée et exprimant une vérité d'expérience ou un conseil de sagesse pratique et populaire, commun à tout un groupe social. ==> adage, aphorisme, dicton, maxime, pensée, sentence, parémiologie » (Le Robert 1993 : 2031)

linguistique) ne se justifie pas simplement par la somme du signifié courant des composants »⁵.

La locution partage donc avec le proverbe aux moins deux traits : idiomaticité et figement (une unité figée est une unité reproduite, construite au préalable ; Corpas Pastor 2003 : 135). Ce qui les distingue semble être leur forme ; le proverbe est un énoncé, la locution un élément de ce dernier. C'est d'ailleurs l'acception étroite que donnait Le Robert de 1993 à la locution. Comme le dit aussi Gómez-Jordana Ferary (2007 : 287), « toute locution commençant par un verbe à l'infinif et pouvant être conjuguée ne fait pas partie des proverbes ». C'est également leur valeur sémantique qui distingue ces deux types d'expressions : la locution, contrairement au proverbe, exprime rarement une vérité d'ordre général. On retrouve les mêmes distinctions chez Casares (Zuluaga 1980 : 54-56 ; Corpas Pastor 1996 : 33-35), comme mentionné plus haut, mais aussi chez Guiraud (1961 : 5-6) ⁶, Zuluaga (1980 : 139 ; 218), Wotjak (1998 : 7-10) et enfin Morgadinho (2002 : 183 ; 190-191) : la locution est une unité syntaxique et lexicale s'écartant de la norme (forme figée et sens figuré), tandis que le proverbe est générique, rythmique, idiomatique et figé.

Les définitions que nous venons de donner de la locution afin de la différencier de la parémie avec laquelle elle est le plus souvent confondue, le proverbe, ont été volontairement choisies pour leur clarté. Cependant, une fois de plus, la situation n'est pas si simple. En effet, le trait qui semble le plus objectif parmi les deux traits (formel et sémantique) que nous venons de découvrir pour différencier la locution du proverbe n'est pas unanimement accepté par les chercheurs. García-Page (2008 : 9), par exemple, estime que la distinction « proverbe : énoncé » et « locution : unité syntaxique » est trop simpliste et ne fait qu'éviter le problème, car il existe selon lui des énoncés (sujet + prédicat) figés et idiomatiques qui n'ont pas les caractéristiques d'un proverbe, comme par exemple, dans le domaine alimentaire, *A nadie le amarga un dulce, No está el horno*

⁵ Traduction libre de « Combinación estable de dos o más términos, que funciona como elemento oracional y cuyo sentido unitario consabido (Nota al pie : "Consabido" quiere decir que el sentido de que se trata es familiar a la comunidad lingüística.) no se justifica sin más, como una suma del significado normal de los componentes. » (Casares 1950 : 170)

⁶ Il dit aussi qu'une locution est souvent archaïque également, que ce soit par ses composants, le sens de l'un de ces derniers ou sa construction.

para bollos ou *Juntarse el hambre con las ganas de comer*⁷. Il crée donc une nouvelle catégorie pour ce type d'énoncés, et les appelle des locutions propositionnelles (*locuciones oracionales*). Corpas Pastor (García-Page 2008 : 83) les appelle quant à elle *locuciones clausales*, et d'autres chercheurs des locutions-phrases. Casares (1950 : 182) estimait aussi que réserver l'appellation de locutions aux structures non propositionnelles aurait le désavantage d'exclure les locutions interjectives/exclamatives et certaines locutions adverbiales (comme *cuando las ranas críen pelo*). Par ailleurs, il considère les locutions verbales comme propositionnelles (Casares 1950 : 177). Néanmoins, ces propositions étant moins claires et moins instituées, nous nous rangerons dans ce travail du côté de la majorité des chercheurs, qui considèrent la locution comme une partie du discours.

2.3. Terminologie espagnole

Qu'en est-il par ailleurs des termes classificateurs utilisés par les chercheurs hispanophones ? Nous avons déjà cité certains de ces chercheurs, mais en donnant généralement des équivalents terminologiques francophones de leurs taxonomies. En effet, généralement et fort heureusement, les termes ayant une traduction proche d'une de nos langues d'études à l'autre recourent la ou les même(s) acception(s). Cependant, certains mots n'ont pas d'équivalent ressemblant. C'est le cas des *refranes*, *modismos*, *giros* etc. Comme nous l'avons fait pour le français, nous ne nous pencherons ici que sur les réalités du proverbe et de la locution⁸. Le mot *proverbe*, en espagnol, a deux traductions employées comme synonymes par les chercheurs : *proverbio*, et *refrán*, plus éloigné formellement (Sevilla Muñoz 2000 : 101). Par ailleurs, la distinction francophone qui existe entre un dicton et un proverbe, qui est très ténue et que nous n'expliquerons pas, n'existe pas en espagnol ; le mot *refrán* renvoie indifféremment à ces deux réalités (Sevilla Muñoz 2000 : 103). Quant à la locution, sa traduction espagnole est tout simplement *locución*.

⁷ Makkai (Ruiz Gurillo 1997 : 91-96) appelle ce type d'expressions qui peuvent aussi bien constituer une partie du discours qu'un énoncé les *Expanded Verbal Idioms* (expressions idiomatiques verbales étendues).

⁸ Pour une étude de la terminologie parémiologique en français et espagnol, voir Sevilla Muñoz (Julia), « La terminologie parémiologique française et sa correspondance espagnole », *Terminologie et Traduction*, 2/3, 1992, pp. 331-343.

Pour ce qui est des définitions de ces termes données par les dictionnaires espagnols, nous sommes face au même problème, comme en témoignent les définitions de *proverbio*, *refrán* ou *locución* données par le *Diccionario de la lengua española* de la Real Academia Española en ligne. Ce dictionnaire, dans sa forme électronique du moins, est cependant plus satisfaisant que l'était Le Robert (qui les noyait au milieu d'autres exemples et acceptions) en ce qui concerne sa séparation voire sa classification des expressions figées : elles sont séparées des définitions, affichées dans une couleur distincte, et accompagnées de leur classe (ex : pour le mot *pan*, on a entre autres *contigo*, *pan y cebolla* renseigné comme une expr. coloq. et *ser algo pan comido* comme loc. verb. coloq.).

Par chance donc, le fait de faire référence en français à des catégories de chercheurs francophones et hispanophones, chose bien nécessaire vu l'objet d'étude, ne pose pas de problème d'ordre traductif. Lors des rares cas où la traduction d'un terme technique est différente, formellement ou sémantiquement, nous donnons le mot dans la langue d'origine. Il va sans dire que cette chance n'est pas partagée par tous les duos de langues, ce qui peut compliquer la phraséologie contrastive (ex : l'anglais *idiom* n'est pas le français *idiome* mais *expression idiomatique*, l'anglais emploie *phrase* pour la *locution* française, etc.).

2.4. Phraséologie : frontière avec la parémiologie et objets d'étude

Les traductions espagnoles des deux domaines que nous essayons de distinguer depuis le début de ce chapitre sont, fort heureusement, une fois de plus très proches du français. Qu'est donc finalement la phraséologie, ou *fraseología*, et qu'est-ce qui la différencie de la parémiologie (*paremiología*) ? Comme pour la distinction entre la locution et le proverbe, il existe deux écoles (Ruiz Gurillo dans Wotjak 1998 : 13). Dans une conception ample de la phraséologie, elle inclut l'étude des unités syntagmatiques, à savoir les locutions, ainsi que celle des parémies. C'est par exemple le parti que prennent Zuluaga (1980), Ruiz Gurillo (1997 : 72 ; 1998 : 2), Casares, Corpas Pastor, Iñesta Mena et Pamies Bertrán, López Roig, B. Wotjak et G. Wotjak⁹ (García-Page 2008 : 20). D'autres, depuis le XIX^e siècle (date à partir de laquelle la phraséologie et la parémiologie

⁹ Barbara Wotjak (renseignée avec B. dans ce mémoire), et Gerd Wotjak (appelé ici *Wotjak*).

se séparent ; Bárdosi dans Martins-Baltar 1997 : 20), comme García-Page (2008 : 8), adoptent une conception étroite de la phraséologie, considérant qu'elle ne concerne que les locutions, voire quelques phrases proverbiales, ou locutions propositionnelles pour employer la terminologie de ce chercheur. Ruiz Gurillo (1997 : 62-63) explique que l'adoption de l'une ou l'autre conception vient de la considération ou non de la périphérie des unités phraséologiques : la locution (qui équivaut à un mot ou syntagme) étant le phraséologisme par excellence au niveau des caractéristiques, le centre de la phraséologie, certains (comme les chercheurs de la tradition anglo-saxonne) ne considèrent qu'elle dans leurs études phraséologiques, tandis que d'autres incluent aussi les unités plus larges, à savoir les parémies. Corpas Pastor (2003 : 127-130) parle de trois écoles : soviétique, d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord (où le critère d'appartenance d'une unité à la phraséologie serait, du moins dans les études les moins récentes, l'idiomaticité). En Europe de l'Ouest, elle parle des deux points de vue que nous venons d'aborder, et dit que le critère d'inclusion est avant tout, en plus de la polylexicalité¹⁰ (contrairement aux critères américains), la stabilité, qu'elle soit sémantique ou formelle (figement). Les collocations sont donc parfois aussi considérées comme des phraséologismes (Castillo Carballo 2017 : 98). Dans le cadre de ce mémoire, s'abstenir de trancher entre ces deux conceptions de la phraséologie n'est pas problématique étant donné que, dans l'une comme l'autre, notre objet d'étude, les locutions, font unanimement partie des unités phraséologiques.

Toujours est-il que la phraséologie est souvent définie comme une sous-discipline de la lexicologie, comme une branche de la linguistique qui en serait assez indépendante car elle est liée à des questions d'ordres morphologique, syntaxique, lexical, sémantique, pragmatique et sociolinguistique (Ruiz Gurillo 1998 : 2). De son côté, la parémiologie se rapproche plutôt de considérations folkloriques ou relevant de la psychologie collective et ethnique que d'une discipline linguistique, d'après Casares (1964 : 48). Les objets d'études de la phraséologie sont unanimement appelés des unités phraséologiques (ou phraséologismes)¹¹, mais nous venons de voir que les unités auxquelles cet adjectif (ou

¹⁰ Le fait d'être une combinaison de minimum deux unités lexicales, aussi appelée en espagnol *pluriverbalidad*.

¹¹ La première appellation est plus courante mais, étant donné qu'elle est assez longue et qu'elle ne peut être abrégée de manière satisfaisante (puisque c'est l'abréviation UF qui est utilisée en espagnol), nous nous

nom) pouvait être appliqué variaient selon le chercheur. Corpas Pastor (1996 : 51-52 ; 2003 : 126 ; 135), qui s'inspire entre autres de la classification de Carneado Moré¹², de Casares et de Zuluaga (tout comme le fera García-Page en 2008 pour classer les locutions : 83-92) et se base sur le critère du figement, propose une distinction qui se veut applicable à toutes les langues entre les énoncés phraséologiques (figés dans le parler), qui englobent les parémies et les formules routinières, et les collocations (figées dans la norme) et locutions (figées dans le système), qui doivent être combinées avec d'autres éléments du discours pour former un énoncé.

Quant aux caractéristiques des phraséologismes, nous avons déjà cité la polylexicalité (qui est un prérequis), le figement et l'idiomaticité. Ces derniers sont les deux critères principaux selon Ruiz Gurillo (1998 : 2). Les chercheurs y ajoutent souvent l'institutionnalisation (c'est-à-dire le fait de faire partie du patrimoine linguistique et culturel d'une communauté, de posséder des valeurs sociolinguistiques) et la haute fréquence d'usage ou de co-apparition (García-Page 2008 : 23-34 et Corpas Pastor 2003 : 131, entre autres)¹³. Ruiz Gurillo (1997 : 74-81) donne aussi parmi ses traits, qu'elle classe, l'iconicité, qui fait référence à la force expressive des phraséologismes, et Fleischer la lexicalisation (Ruiz Gurillo 1997 : 96-98). García-Page ajoute que les éventuelles anomalies lexicales ou syntaxiques et les figures rhétoriques (comme la répétition) que l'on peut parfois trouver dans certaines expressions ne sont qu'un indice de leur caractère phraséologique. De plus, comme l'idiomaticité ou le figement sont des critères qui sont, selon l'unité (même dans les locutions), plus ou moins applicables (il y a donc différents grades de figement et d'idiomaticité), ces catégories sont parfois dites ouvertes ou non discrètes, dans le sens où les phraséologismes ne présentent pas toujours tous ces traits, ou du moins à un degré identique (Ruiz Gurillo 1998 : 2 ou dans Worjak 1998 : 14, et García-Page 2008 : 15). Corpas Pastor fait d'ailleurs de la gradation une

référerons dorénavant à ces unités en tant que *phraséologismes* (que ce terme ait été employé par le chercheur dont il est question ou non).

¹² Elle distinguait les expressions phraséologiques (proverbes, ...) des combinaisons (actuelles collocations), et des adhérences et unités. Les deux dernières catégories regroupent nos actuelles locutions, puisqu'elle les définit comme ayant une fonction dans une proposition, mais elle les sépare selon qu'elles sont respectivement arbitraires ou motivées (Corpas Pastor 1996 : 47).

¹³ Zuluaga (González Rey dans Worjak 1998 : 57) distingue la répétition des unités par les locuteurs de la reproduction, qui est la répétition dans une perspective diachronique. López Roig (2001 : 62) parle pour ce premier critère de *reproducibilidad*.

caractéristique presque à part entière des phraséologismes non prototypiques (1996 : 20), tout comme Gréciano (Martins-Baltar 1997 : 31).

Nous terminerons par un bref paragraphe consacré au critère du figement, que nous n'aborderons plus par la suite. Rappelons d'abord que ce dernier n'empêche pas le fait que faire varier les phraséologismes soit possible voire parfois permis par la norme, comme nous le verrons dans l'analyse de notre corpus de locutions (la variation potentielle est même parfois considérée comme un critère à part entière de la phraséologie ; cf. Corpas Pastor 2003 : 131). Le figement est en effet défini comme le fait pour une unité d'être stable, de faire partie du répertoire de la langue. Pour les phraséologismes non réguliers, le figement peut s'interpréter et se vérifier de deux façons : il concerne tantôt l'impossibilité de subir des opérations et modifications syntaxiques dans les mêmes règles que celles s'appliquant aux combinaisons libres, et tantôt la défektivité grammaticale, le non-respect de ces règles en leur sein (García-Page 2008 : 213-216). Le figement recoupe donc des phénomènes comme l'ordre stable des composants du phraséologisme, leur caractère invariable, leur impossibilité de substitution et d'extraction, et l'impossibilité d'insertion d'un élément et de transformation du phraséologisme (par exemple en proposition relative ou à la voix passive) (Ruiz Gurillo dans Wotjak 1998 : 18).

3. ETAT DE L'ART

Notre recherche s'intéresse au plus central des différents phraséologismes précités, identifiés par les différents chercheurs : les locutions. Nous allons donc commencer par présenter les recherches portant sur la phraséologie de manière générale, sans jamais prétendre à l'exhaustivité, avant de nous pencher sur deux sous-types d'études phraséologiques intéressantes pour notre sujet, à savoir les champs lexico-phraséologiques et la phraséologie contrastive, et enfin sur des travaux focalisés sur les locutions. Pour un détail sur les publications des chercheurs citées, le lecteur peut se référer aux notes de bas de page.

3.1. Histoire des publications importantes en phraséologie

L'étude scientifique de la phraséologie, dont les objets sont extrêmement productifs (Martins-Baltar 1997)¹⁴, est assez récente. Elle est née dans les années 1950 en URSS (Corpas Pastor 1996¹⁵ : 11 ; 1940 selon Martínez López 1995 : 47) et a fait un bon à la fin du XX^e siècle ; en témoignent entre 1981 et 1997 les nombreux congrès internationaux, séminaires, réunions et colloques qui lui sont consacrés dans différents pays, ainsi que la prolifération de publications lexicographiques (dites phraséographiques)¹⁶ ou théorico-descriptives (comme l'étude de Ruiz Gurillo de 1998 sur la syntaxe des locutions et la pragmatique, déjà maintes fois citée, suivie de *Las locuciones en español actual* en 2001). Néanmoins, l'absence de consensus entre ces différents chercheurs sur les critères d'inclusion et de classification des phraséologismes est toujours à déplorer (Corpas Pastor 2003¹⁷ : 125-126), bien que ces limites aient fait l'objet de nombreuses recherches (cf. Ruiz Gurillo, qui développe les caractéristiques des phraséologismes dans Wotjak 1998¹⁸) depuis les années 60 en Russie (Corpas Pastor et Morvay 2002), avant que les concepts russes soient appliqués à l'espagnol par Tristán Pérez et Carneado Moré, et que les locutions et proverbes français soient étudiés par Greimas, notamment. Il faut ajouter que l'étude des proverbes a été entreprise bien plus

¹⁴ Certains chercheurs ont tenté de comptabiliser le nombre de phraséologismes existant dans telle langue. Cependant, ce nombre varie selon ce que chacun d'eux considère comme tels. Par exemple, pour les locutions françaises, Denhière et Verstiggel dénombrent 2300 « expressions ou locutions idiomaticques » ; Gaston Gross recense 30000 verbes figés ; Gaatone réfute l'hypothèse selon laquelle les expressions figées représenteraient 20% du contenu des textes et avance plutôt le chiffre de 10% ; Hausmann conclut de la place plus importante dans les dictionnaires pour les définitions après contexte que les locutions sont supérieures en nombre aux mots, et donc que le lexique est plus idiomatique que compositionnel. En tout cas, ces différents ordres de grandeur partagent leur caractère très élevé (Martins-Baltar 1997 : 21-22 ; 168 ; 281).

¹⁵ Dans cet ouvrage, Corpas Pastor (1996) caractérise et classe les phraséologismes, avant d'étudier chaque catégorie dans une perspective formelle puis sémantique, et termine avec un chapitre consacré à des aspects pragmatiques.

¹⁶ Castillo Carballo (2017) a répertorié et commenté l'organisation interne d'un grand nombre de dictionnaires de locutions et/ou de proverbes espagnols publiés entre 1555 et 2009. Elle a aussi écrit d'autres études phraséologiques. Pour une étude plus précise des commencements de la phraséographie espagnole, on peut consulter *Las unidades fraseológicas en el inicio de la lexicografía española (1495-1620)* de Martínez Egido et Ruiz Gurillo.

¹⁷ Cet ouvrage, outre à l'histoire de la discipline, s'intéresse aussi, dans différents chapitres, aux collocations.

¹⁸ Cet ouvrage compile les publications de nombreux chercheurs en phraséologie, notamment des grands noms que sont Corpas Pastor, García-Page, Kubarth, Ruiz Gurillo, B. Wotjak et Wotjak lui-même, sur la taxonomie, la sémantique (ex : idiomaticité), la pragmatique et la phraséographie.

tôt que celle des locutions (Martínez López 1995 : 8), la première compilation de ces parémies datant par exemple du XV^e siècle pour l'espagnol (Ruiz Gurillo 1997 : 17).

Le premier chercheur à avoir employé le terme *phraséologie* dans son acception actuelle, et donc, on peut le dire, son fondateur, est Bally, un Suisse francophone élève de Saussure, dans son *Traité de stylistique*¹⁹ en 1909 (Ruiz Gurillo 1997 : 17-33). Ce domaine d'étude, tout comme la phraséographie, sont devenus des disciplines à part entière à partir de la fin du XX^e siècle également. Les études se sont d'abord concentrées sur des aspects sémantiques et textuels (par exemple les fonctions discursives et implications idéologiques), et ensuite plus linguistiques (comme la variation) et pragmatiques des phraséologismes (Corpas Pastor et Morvay 2002). Il faut aussi savoir que cette discipline est liée à la didactique des langues étrangères et à la traduction (Corpas Pastor 1996 : 12), et qu'elle est devenue ces dernières années de plus en plus interdisciplinaire ; des chercheurs abordent par exemple à travers elle l'analyse textuelle (identification de séquences répétées propres à tel genre), la psycholinguistique ou la linguistique informatique, qui est un outil qui facilite toutes les autres approches (Legallois et Tutin 2013 : 3 ; 10). Le onzième chapitre (entre autres) de l'ouvrage de Corpas Pastor de 2003 est d'ailleurs consacré à la phraséologie contrastive et aux problèmes d'équivalence dans une perspective traductive, sur lesquels nous reviendrons. Pour plus d'informations sur l'histoire de la discipline phraséologique, on peut aussi se reporter au premier chapitre (« Corrientes actuales de la investigación fraseológica en Europa ») de ce même ouvrage.

Un autre grand nom à citer pour les études phraséologiques générales (dans ce cas pour la langue espagnole) est Martínez Marín, qui fit notamment une recollection d'articles sur le sujet, et dirigea la thèse doctorale de Martínez López en 1995. Cette thèse contient elle aussi un chapitre sur l'histoire de la discipline, divisé en une partie soviético-orientale et une autre occidentale. Elle nous apprend que le premier chercheur à avoir

¹⁹ Bally, qui entretient en fond une préoccupation didactique, y fait la distinction entre les *unités phraséologiques* (au sens non-compositionnel) et les *séries phraséologiques* (comme *diamétralement opposé* ou *prendre une décision* ; nos actuelles collocations), à côté de la *phraséologie exclamative* (Legallois et Tutin 2013 : 4-5). Il citait donc déjà des caractéristiques des phraséologismes et du figement : sens non-compositionnel, mais aussi unité de mots, ordre inaltérable, composants inséparables et insubstituables, équivalence à un lexème, présence d'archaïsmes, infraction aux règles syntaxiques (notamment par des ellipses), réduction phonétique... (Zuluaga 1980 : 40-41).

proposé des caractéristiques pour les expressions figées était Busláav en 1861, et que Polianov fut le premier à suggérer l'indépendance de la discipline phraséologique en 1931. Vinogradov, quant à lui, proposa dans les années 1940 la première classification des phraséologismes (du russe), selon des aspects sémantiques. Du côté occidental, Casares fit avancer la discipline en 1950 avec sa tentative de classification et de définition des phraséologismes et des locutions dans *Introducción a la lexicografía moderna* (que Melendo révisa quelques années plus tard ; Ruiz Gurillo 1997 : 17-33). Weinreich, en 1963, s'intéressa à l'idiomaticité. Des caractéristiques des phraséologismes proches de celles retenues actuellement sont ensuite proposées par Chafe en 1968. Fraser, en 1970, établit des grades de figement. Martínez López cite aussi Zuluaga²⁰ pour l'étude approfondie des types de figement, son directeur de thèse Martínez Marín pour la morphosyntaxe des phraséologismes (entre autres recherches), d'autres travaux de García-Page (sur les mots idiomatiques par exemples) et de Wotjak (comme son ouvrage de phraséologie contrastive), ainsi qu'Hernando Cuadrado pour le figement, et Tristán Pérez pour les anomalies et variantes (Martínez López 1995 : 46-54)²¹.

3.2. Principaux champs lexico-phraséologiques

Dans sa conclusion, Martínez López explique qu'il est courant de classer les phraséologismes selon leur noyau nominal, et donc de créer des sous-groupes comme celui des expressions liées au langage agricole, aux objets du foyer, aux vêtements, à la faune et la flore... Mais cette forme de classement sémantique est selon lui subjective, car pas encore systématisée (Martínez López 1995 : 463). Corpas Pastor et Morvay (2002) disent aussi que les phraséologismes, pour être étudiés, sont souvent regroupés par

²⁰ Son ouvrage de 1980 est également une référence importante pour la phraséologie. Comme beaucoup de chercheurs, Zuluaga commence par des préoccupations terminologiques, avant de se pencher sur le figement puis sur la taxonomie. Il divise les phraséologismes selon leur degré d'idiomaticité, et ensuite selon leur valeur fonctionnelle, et sa classification (énoncés phraséologiques VS locutions) se rapproche de celle de Corpas Pastor. Il aborde aussi la question du contexte, grammatical ou lexical. Il s'inspire notamment de Casares, de Coseriu et de Bally.

²¹ Quant au reste de sa thèse, elle contient un commentaire sur les définitions proposées par différents dictionnaires espagnols pour les différents phraséologismes, ainsi que des sous-chapitres sur les critères de ces unités, comme le figement et par conclusion la variation, et sur différentes classifications proposées pour celles-ci. La seconde partie concerne ces mêmes unités, mais en particulier les locutions, dans une perspective morphosyntaxique, avant une perspective sémantique dans la partie suivante (qui aborde principalement des questions étymologique, tropologique et lexicographique). Sa dernière partie est consacrée aux aspects pragmatiques : deixis, fonctions conversationnelles, etc.

thématique, surtout depuis la fin des années 1990 où une dimension symbolique, ethnolinguistique ou culturelle est ajoutée aux études.

Selon elles, les analyses comparatives et descriptives les plus nombreuses porteraient sur les unités dont l'un des composants fait partie du lexique des parties du corps (on les appelle les *somatismos* en espagnol), des animaux, des nombres, des vêtements ou des couleurs. García-Page, dans son ouvrage de 2008²² consacré à la phraséologie et en particulier aux locutions, s'intéresse aussi aux champs lexicaux les plus étudiés. Les plus productifs du point de vue des locutions sont selon lui les domaines de l'art culinaire et gastronomique (parfois, un mot comme *pain* est présent dans plusieurs dizaines de locutions différentes), des végétaux, des animaux, des objets du foyer et des métiers. Il cite une quinzaine d'autres domaines existants, universels ou plus propres à l'une ou l'autre culture, comme le domaine de la tauromachie (García-Page 2008 : 371-377 ; cf. Tecedor Yangiela dans Wotjak 1998 : 129-155). Certains domaines lexicaux (animaux, parties du corps, alimentation) sont donc plus productifs que d'autres du point de vue des unités et des études phraséologiques qu'ils produisent.

3.3. Phraséologie contrastive

Les études phraséologiques focalisées sur un champ thématique en particulier ont parfois une dimension principale contrastive, comme c'est le cas de notre recherche. La phraséologie contrastive étudie les similitudes et les différences entre les systèmes phraséologiques de plusieurs langues (López Roig 2001 : 133). En réalité, la corrélation est plutôt à présenter dans l'autre sens : beaucoup de travaux qui s'intéressent aux phraséologismes de plusieurs langues (le plus souvent deux) étudient un corpus limité sémantiquement (ou formellement²³). Pour nos deux langues d'étude et les domaines lexicaux précédemment identifiés comme suscitant le plus d'intérêt, nous pouvons par exemple citer l'article de Desporte et Martin-Berthet « Noms d'animaux et expressions en français et espagnol » de 2001, « Les Mots du corps dans les locutions et proverbes de

²² Son ouvrage renferme aussi des considérations sur les caractéristiques des phraséologismes, sur la classification des locutions au fil des années (tout comme Corpas Pastor dans son ouvrage de 1996 ; cf. chapitre « Phraséologie : frontière avec la parémiologie et objets d'étude »), sur la variation et sur les relations syntaxiques, sémantiques et pragmatiques.

²³ Mellado Blanco a par exemple écrit un article sur « La metáfora en la formación de fraseologismos alemanes y españolas: las metáforas locales » en 1999, après un ouvrage non contrastif sur les phraséologismes du domaine lexical des parties du corps (*Los somatismos del alemán*), mais aussi sur les « Fraseologismos alemanes y españoles del campo de las emociones » en 1997 (autre domaine sémantique).

la langue française : de leur naissance à leur traduction dans deux autres langues européennes, l'espagnole et le français » (Morgadinho 2002), ou encore la thèse de Baran A Nkoum, dirigée par Sevilla Muñoz et intitulée *Estudio contrastivo español francés de las locuciones verbales somáticas relativas a la cabeza* (2015). Nous reviendrons plus tard sur ce que ces travaux apportent éventuellement au nôtre pour ce qui est de la comparaison entre nos deux langues d'étude.

La phraséologie contrastive, parfois dite multilingue, n'est cependant pas toujours limitée par domaine sémantique, et inversement. En effet, le classement lexical est autant profitable à la phraséologie générale que comparée (Corpas Pastor et Morvay 2002). Deux ouvrages consacrés à l'espagnol et l'allemand montrent que la phraséologie contrastive concerne d'autres disciplines également. Le premier, de López Roig (2001) étudie par exemple tous les phraséologismes apparaissant dans un texte littéraire en langue originale allemande et leur traduction en espagnol. Le problème de la traduction de ces unités d'une langue à l'autre est en effet un sujet qui mobilise un très grand nombre de chercheurs. Le deuxième, la thèse de Velázquez Puerto (2015), a comme enjeu principal l'apprentissage des phraséologismes en cours d'espagnol langue étrangère. D'autres noms importants pour la phraséologie et la phraséodidactique sont Thun (il est un des premiers à se pencher sur la perspective didactique, du français vers l'allemand, et sera suivi de Holzinger ; Ruiz Gurillo 1997 : 17-33), Ruiz Gurillo et González Rey.

La phraséologie contrastive est donc une sous-discipline large qui permet d'aborder des questions variées (phraséographie bilingue et monolingue dans une certaine mesure, phraséodidactique, traduction²⁴, système morphosyntaxique des langues, aspects culturels ou historiques, universaux phraséologiques...) et de dégager des points communs ou différences (hypothétiques ou vérifiables) entre langues, que ces études soient synchroniques ou diachroniques, et que les langues comparées fassent partie de la même famille et/ou soient voisines géographiquement ou non.

Par ailleurs, le premier des deux ouvrages précités sur la phraséologie contrastive espagnol-allemand explique, en ce qui concerne l'histoire de la phraséologie contrastive, que celle-ci est née en 1972 avec une première publication de Glazyrin sur les

²⁴ Ces trois disciplines de la linguistique contrastive sont citées par López Roig (2001 : 134) comme des disciplines auxquelles la phraséologie contrastive contribue.

comparaisons phraséologiques en allemand, anglais et suédois, et qu'elle a pris son envol principalement grâce aux congrès de la Société Européenne de Phraséologie *Europhras*, qui ont eu lieu entre 1988 et 1995. Il liste aussi un nombre impressionnant d'études consacrées à l'allemand et une ou plusieurs autre(s) langue(s), dont l'espagnol et le français (López Roig 2001 : 138-152). Il faut bien dire que, indépendamment du fait que López Roig étudie la langue allemande, beaucoup de chercheurs de cette nationalité ont produit des études phraséologiques d'intérêt (comme Burger²⁵, Eismann, Fleischer, Gläser qui écrit aussi en anglais, Gréciano qui a aussi écrit en français, et Thun), tout comme les Américains (Chafe, Fraser, Weinreich).

3.4. Locutions

La plupart des chercheurs que nous avons cités dans les précédents chapitres de cet état de l'art étaient hispanophones. Les grands noms francophones cités jusqu'ici étaient plutôt tournés vers la parémiologie : Anscombe, Rodegem, mais aussi Tamba, Kleiber, ou Gaston Gross, Bally et Danlos pour des études plus générales, et González Rey, Sevilla Muñoz et Privat qui écrivent en français et en espagnol. González Rey et Sevilla Muñoz s'intéressent d'ailleurs beaucoup à la traduction et à la phraséologie contrastive entre nos deux langues d'étude, si l'on considère que la parémiologie en fait partie. Pour les locutions, nous avons du côté francophone l'ouvrage de Guiraud (peu d'années après celui du roumain Dimitrescu, suivi d'un manuel sur les locutions verbales) où il les définit comme des « expression[s] constituée[s] par l'union de plusieurs mots formant une unité syntaxique et lexicologique » (Guiraud 1961 : 5). Dans la suite de son ouvrage, il s'intéresse principalement à l'origine des locutions françaises et à leurs aspects tropologiques. L'ouvrage de Martins-Baltar (1997) réunit, à la suite d'un colloque de 1994, des textes (de Gaatone, Gréciano, Grunig, Gross et Rey notamment) sur la locution (définie par Gaatone comme une séquence de mots, formellement, mais qui fonctionne comme un mot unique ; Martins-Baltar 1997 : 168). Les questions principales qui y sont traitées relèvent du figement (et du défigement) et de la pragmatique. Enfin, la publication de Fiala, Lafon et Piguët de 1997 (*La Locution : entre lexicologie, syntaxe et pragmatique. Identification en corps, traitement, apprentissage*), issue du même colloque, réunit des

²⁵ Son *Handbook of phraseology* recense une centaine de publications importantes de la phraséologie européenne, jusque 2007.

articles sur le figement et la variation, la phraséologie contrastive, la phraséodidactique, la phraséographie et bien d'autres sujets (Fenoglio 1997).

La locution étant une partie du discours, un syntagme (cf. chapitre « Proverbes et locutions : distinctions » pour une définition de la locution), il est possible de répartir les locutions en différentes catégories selon leur fonction grammaticale dans la phrase ou plutôt leur catégorie syntaxique²⁶ (Corpas Pastor 1996 : 93-94). Selon un chercheur ou un autre, on a donc les locutions verbales, adverbiales, conjonctives, interjectives (ou exclamatives ; Casares 1950 : 182), prépositives (parfois appelées *preposicionnelles*) (Le Robert 1993), adjectives ou adjectivales, nominales et pronominales (*Diccionario fraseológico documentado del español actual* cité par Castillo Carballo 2017 : 98), ou encore les infinitives et les participiales (Corpas Pastor citée par García-Page 2008 : 83), et enfin les élatives (à valeur intensive ; García-Page 2008 : 92). Pour des considérations classificatoires de ces types de locutions, il nous faut d'abord aller voir du côté de Zuluaga. Celui-ci, du point de vue fonctionnel, divise les locutions, c'est-à-dire les phraséologismes qui ont besoin d'un contexte pour avoir du sens dans une phrase, en trois groupes : celles qui sont des instruments grammaticaux (locutions prépositionnelles, conjonctives et élatives), des unités lexicales (nominales, adnominales²⁷, adverbiales et verbales), ou des syntagmes (verbales)²⁸. Le premier groupe ne nous intéresse pas. La distinction entre les deux suivants est floue, d'où l'appartenance de la locution verbale aux deux catégories : les locutions lexicales seraient celles qui remplissent les mêmes fonctions que peut remplir un lexème simple, tandis que les syntagmatiques auraient le sens d'un processus ou état. Les locutions verbales, qui peuvent présenter ces deux cas de figure, sont elles-mêmes divisées en deux groupes similaires : celles qui équivalent à un lexème simple (mais qui peuvent tout de même avoir un complément d'objet libre ; ex : *dar calabazas*, « rechazar »), et celles qui équivalent à un syntagme (noyau verbal +

²⁶ Selon Zuluaga, il ne faut pas réfléchir en termes de fonction, mais de signifié catégoriel. En effet, une locution nominale peut avoir plusieurs fonctions : sujet, complément d'objet, complément circonstanciel... Il ajoute qu'il faut considérer le sens du phraséologisme dans sa globalité et non celui de la combinaison homonyme libre (sinon, on risque de qualifier la locution adverbiale *a tantas y a locas*, par exemple, de locution nominale) (Zuluaga 1980 : 150). Cependant, la structure morphologique de la locution (son noyau) intervient parfois dans sa classification, notamment pour les locutions verbales (García-Page 2008 : 83).

²⁷ Ce sont celles qui ont une valeur d'adjectif.

²⁸ Cette division est semblable à celle proposée par Casares (1950 : 171) entre locutions signifiantes/conceptuelles et *conexivas*/relationnelles, et à celle donnée par Hernando Cuadrado en 1990, qui sépare les locutions qui équivalent à une unité lexicale de celles à valeur grammaticale (García-Page 2008 : 88).

un ou plusieurs compléments inclus)... Zuluaga distingue aussi, parmi ce sous-groupe des locutions verbales syntagmatiques, celles dont le prédicat est verbal (et donc suivi d'un complément d'objet ou d'un circonstanciel ; ex : *matar dos párajos con una piedra*), et celles dont le prédicat est nominal, c'est-à-dire celles dont le sens est celui d'un groupe constitué d'un verbe semblable aux verbes copules, suivi d'un adjectif (comme *no tener dos dedos de frente*, « ser estúpido ») (Zuluaga 1980 : 139-164). Corpas Pastor propose quant à elle une division des locutions selon trois critères : pragmatique, que nous laissons de côté, sémantique (selon l'image évoquée ou le concept exprimé), et syntaxique. Ce dernier classement peut se faire selon le degré de figement des locutions, comme le faisait Fraser, selon la catégorie grammaticale des composants, et selon la partie du discours avec laquelle la locution peut être commutée. Elle précise aussi qu'une locution peut évoluer, varier, et donc passer d'une classe à l'autre (Corpas Pastor 2003 : 137-148).

Pour ce qui est des locutions verbales, sur lesquelles notre étude se focalise principalement (cf. point suivant), des francophones comme Bernard (1974) ou Gaatone (1981) les ont étudiées, mais semblent y inclure des syntagmes qui sont plus proches, selon nous, des collocations que des locutions phraséologiques (comme *rendre grâce* ou *porter atteinte*), comme le faisaient d'ailleurs Mendivil Giró (1990) et González Rey (parmi les phraséologismes, elle distingue les expressions idiomatiques des collocations, mais cite parmi ces dernières la « locution verbale » *tener miedo* ; dans Wotjak 1998 : 60). Ruiz Gurillo, dans son chapitre où elle classe les locutions verbales selon leur degré d'idiomaticité et de figement, situe dans la partie la plus périphérique des phraséologismes les collocations (qui partagent des traits avec les phraséologismes mais n'en sont pas au sens strict si l'on adopte une perspective discrète ; Ruiz Gurillo 1997 : 87-89), suivies des *unités syntagmatiques verbales* au verbe support, comme *hacer uso* ou *tomar nota*²⁹ (Ruiz Gurillo 1997 : 110-113). García-Page, conscient de la confusion possible, explique que la collocation, du point de vue de sa motivation, de son idiomaticité, est transparente ou semi-transparente, et que son complément peut être pronominalisé ou isolé de son verbe pour introduire une proposition relative ou une question par exemple, contrairement aux locutions verbales (García-Page 2008 : 138-139 ; Ruiz Gurillo 1997 : 87-89 utilise aussi l'indice de la possibilité d'isolement). Il

²⁹ Zuluaga (1980 : 163) cite le même exemple comme un *componente/compuesto*.

aborde, dans la suite de son chapitre sur ces dernières, les structures morphosyntaxiques les plus courantes, ainsi que le figement. La question de la frontière entre les locutions verbales et d'autres groupes verbaux est d'ailleurs si problématique que Blasco Mateo en a fait une thèse en 1999, intitulée *Los límites entre perífrasis verbales y unidades fraseológicas verbales*. Quant à Casares (1950 : 178), il écrit que les particularités des locutions verbales sont, comme la partie du discours à laquelle elles équivalent qui est le verbe, de pouvoir être conjuguées et régir un complément. De plus, comme les locutions verbales ont une fonction prédicative, elles peuvent, une fois conjuguées, constituer à elles seules un énoncé (Ruiz Gurillo citée par Velázquez Puerto 2015 : 166).

Dans le paragraphe précédent, nous avons employé la formule *locution phraséologique*. Elle peut paraître pléonastique, mais est employée par les chercheurs qui veulent différencier les locutions qui présentent les traits extérieurs propres aux phraséologismes des autres sortes de locutions (selon García-Page 2008 : 19 et Ruiz Gurillo 1998 : 19 ; 110-113, bien que ce ne soit pas son cas ; elle situe les locutions verbales non idiomatiques à la frontière du noyau de la phraséologie). Dans ce mémoire, nous emploierons le mot *locution* seul, mais n'aborderons en fait que celles considérées comme telles par García-Page. En effet, des unités comme *prendre la fuite*, *avoir faim* ou *sans mot dire* (semblables à celles proposées en exemple dans la définition de *locution* du Robert de 1993), qui sont certes arbitraires d'un point de vue syntaxique (leur construction n'est pas libre, elles ne respectent pas la norme, comme le fait remarquer à raison Gaatone dans Martins-Baltar 1997 : 170), nous paraissent moins intéressantes d'un point de vue sémantique (point de vue principal de cette étude), car tous leurs composants y gardent leur sens premier. Cette distinction était d'ailleurs déjà pressentie par le fondateur de la phraséologie, Bally, et donc pas seulement opérée pour les locutions : au sein des phraséologismes, certains linguistes distinguent les expressions idiomatiques, à la fois figées et idiomatiques, des unités syntagmatiques, seulement figées (Ruiz Gurillo 1997 : 67).

3.5. Problématique de recherche : locutions verbales culinaires

L'état de l'art a permis de montrer que la phraséologie était une discipline relativement jeune (son étude scientifique a commencé dans les années 50 ; Corpas Pastor 1996 : 11) dont les objets, très riches, intéressent de plus en plus de chercheurs. Ce

mémoire a donc pour ambition d'apporter sa contribution au développement de cette discipline, et en particulier à la sous-branche contrastive de celle-ci, qui semble également susciter un grand intérêt ces dernières dizaines d'années.

En effet, cette étude porte sur des phraséologismes de l'espagnol et du français, et a donc principalement un aspect comparatif. Beaucoup de travaux portant sur ces deux langues ont déjà vu le jour. Cependant, sur l'un des champs thématiques les plus féconds en phraséologismes selon García-Page (2008 : 373), le domaine culinaire, nous n'avons pu trouver qu'une seule étude focalisée sur nos deux langues, malheureusement inaccessible pour toute personne n'étudiant pas à la Universidad Complutense de Madrid, comme les employés de sa bibliothèque nous en ont eux-mêmes informée. Il s'agit de la thèse de Violeta Mitja, intitulée *Las locuciones francesas en el campo semántico de la comida y su traducción al español* et parue en 1990. Cette thèse aborderait, d'après le site de la *Fundación Dialnet*, une centaine de locutions alimentaires, organisées en sous-groupes, et s'interrogerait, dans une perspective synchronique, sur la culture alimentaire française et sur les difficultés de traduction. Nous ne pouvons pas en dire plus sur le travail réalisé par la doctorante, mais pensons tout de même que nous intéresser au même domaine dans le présent mémoire pourrait être novateur, et ce pour trois raisons : notre langue maternelle n'est pas la même, une trentaine d'années ont passé et peut-être modifié l'emploi de ces locutions (étudiées en synchronie dans les deux cas), et nos objectifs sont différents. En effet, nous nous focalisons sur un nombre bien plus réduit de locutions, et réalisons une étude poussée de celles-ci, afin de mettre en lumière certains phénomènes, comme leur degré d'idiomaticité (un des critères phraséologiques principaux pour lequel un certain nombre de chercheurs cités dans l'état de l'art nous seront utiles) et leur degré d'équivalence. D'un autre côté, l'objectif est de proposer des hypothèses quant aux phraséologismes de ce champ thématique en particulier (ex : quels aliments ou types d'aliments sont les plus productifs, quelles caractéristiques idiomatiques sont attribuées à tels aliments dans telle langue...), dans une langue comme dans l'autre, et de constater, au sein de notre corpus, des points communs ou des différences entre les phraséologismes de nos deux langues d'étude.

Il existe en effet des études sur les phraséologismes culinaires d'autres langues, qui s'intéressent à des questions semblables : Kerstin Rohr Schrade a écrit un article uniquement sur l'allemand en 2007 (« Deutsche Phraseologismen frisch auf den

Tisch »); Anita Hrnjak l'article « Culinary Elements in Croatian and Russian Phraseology » la même année (dans lequel elle aborde les similarités et différences linguistiques et culturelles à partir des phraséologismes culinaires les plus productifs du croate et du russe ; LLBA) ; et Federico Gaspari un article intitulé « Exploring Expo Milano 2015: a cross-linguistic comparison of food-related phraseology in translation using a comparalparallel corpus approach » en 2015 sur l'anglais et l'italien (il y compare les phraséologismes culinaires utilisés dans ces deux langues dans la description en ligne de l'exposition universelle, et plus particulièrement des plus grandes traditions et produits gastronomiques mondiaux ; LLBA). Pour finir, Iñesta Mena et Pamies Bertrán (2002 : 161-183) ont dédié deux chapitres de leur livre au classement de locutions signifiant « manger beaucoup » et « avoir faim » en espagnol, français, italien, roumain, allemand, russe, polonais, portugais, anglais, hongrois, ukrainien, et bien d'autres. Ils séparent ces locutions, très nombreuses, selon la métaphore employée (ex : animal, mouvement du corps...), et disent quelques mots de cette dernière. Quant aux études de phraséologie culinaire contrastive portant sur une de nos deux langues d'étude, nous avons le mémoire de Veerle Stradiot intitulé *Estudio contrastivo de las locuciones españolas y sus equivalentes neerlandesas: las comidas y bebidas*³⁰ (1987), et l'article de Vittoz (2015), « Un "Défilé phraséologique" ou de la culture alimentaire partagée/non partagée, en italien et en français », qui relève des différences et similitudes culturelles et linguistiques entre la phraséologie culinaire des deux langues. Par ailleurs, Julie Amerlynck a écrit en 2006 une *Phraséologie potagère* qui étudie l'origine sémantique de phraséologismes à base verbale (beaucoup de locutions au sens premier du terme, et quelques locutions phrastiques) du XX^e siècle dont l'un des composants est un légume.

Les phraséologismes sur lesquels nous nous focalisons dans ce mémoire ne sont pas un type de parémies comme les proverbes, étudiés depuis bien plus longtemps, mais les locutions, parfois appelées phraséologismes par excellence. Pour les définir (comme pour tous les phraséologismes, l'aspect terminologique pose un problème), nous suivrons le point de vue de Casares (1950 : 168-170), Guiraud (1961 : 5), Zuluaga (1980 : 139) ou

³⁰ Sa perspective d'étude est traductive, et il divise les locutions culinaires espagnoles en trois groupes : celles dont la traduction néerlandaise est équivalente formellement, celles qui ont un ou plusieurs élément(s) en commun avec cette dernière, et celles qui en sont totalement différentes. Notons aussi que, parmi les locutions culinaires qu'il étudie, il inclut aussi celles dont le mot-clé est un animal ou un organe comestibles.

encore Ruiz Gurillo (dans Wotjak 1998 : 13) (et non celui de García-Page, dont l'ouvrage de 2008 nous sera quand même d'une très grande utilité) : la locution est une unité syntaxique, plus ou moins idiomatique. Cette première réduction au sein des différents phraséologismes n'est pas suffisante, étant donné le nombre infini de locutions dans chacune des langues, même en nous focalisant sur celles appartenant au domaine sémantique culinaire. Nous réduisons donc notre objet d'étude aux locutions verbales. Plusieurs éléments motivent ce choix. Tout d'abord, il nous est apparu, en constituant notre corpus de locutions culinaires, que les locutions de ce type étaient celles que l'on retrouvait en plus grande quantité. Les locutions verbales semblent même être le type de locution le plus productif de manière générale ; c'est du moins ce qu'a observé Martínez Lopez (1995 : 461) dans son large corpus d'étude. Il dit aussi que c'est, selon lui, le groupe de locutions de l'espagnol actuel le plus riche et le plus varié en structures syntaxiques et sémantiques (Martínez Lopez 1995 : 61).

Néanmoins, puisque les sous-classes de locutions sont aussi questionnables, qu'entendons-nous exactement par locution *verbale* ? Nous nous rangeons cette fois du côté de Corpas Pastor (2003 : 139-140), dont la classification syntaxique des locutions permet de définir les locutions verbales comme des locutions équivalant à la partie du discours qu'est le verbe, c'est-à-dire pouvant être remplacées, au sein d'une phrase et par commutation, sans en altérer la justesse grammaticale, par un verbe. Corpas Pastor classe aussi syntaxiquement les locutions selon la catégorie grammaticale de leurs composants. Cette deuxième manière de fonctionner peut être problématique dans certains cas (cf. Zuluaga 1980 : 150 qui prenait l'exemple de la locution adverbiale *a tantas y a locas* qui ne contient aucun adverbe mais bien des substantifs), mais pas dans le cas des locutions verbales, celles-ci contenant toujours un verbe, du moins toutes celles qu'il nous a été donné de rencontrer. Cette deuxième forme de classification proposée par Corpas Pastor fonctionne donc aussi dans notre cas.

Cette dernière propose par ailleurs une division sémantique des locutions, et cela s'applique évidemment aussi à notre étude. Mais qu'entendons-nous par locutions *culinaires* ? García-Page (2008 : 371-372), à qui nous empruntons cet adjectif, explique que réunir des locutions par champ thématique s'opère en fonction d'un composant lexical de la locution. C'est donc la forme de cette dernière qui entre en jeu, et non son sens (ou du moins pas son sens général). Une locution culinaire est ainsi une locution

dont minimum un des mots la composant est un aliment, et non pas une locution qui appartient nécessairement au domaine de la cuisine ou qui serait née dans ce dernier. En effet, une locution dont le sens est culinaire peut très bien ne contenir aucun aliment, et inversement. Pour donner un exemple, la locution verbale *rouler dans la farine* contient le mot *farine*, mais son sens global (« duper ») n'a rien à voir avec la cuisine. Par *aliments*, nous entendons par ailleurs uniquement les produits presque exclusivement alimentaires, qu'ils soient solides ou liquides (les boissons). Les locutions contenant le mot *eau*, par exemple, qui sont très nombreuses, sont écartées, car l'eau a bien d'autres utilités, il aurait donc été difficile de savoir si son emploi dans telle locution faisait référence à sa fonction de boisson ou non. En outre, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les ustensiles de cuisine ne font pas non plus partie de notre corpus, sachant que García-Page, tout comme Martínez Lopez (1995 : 463), les incluait dans une catégorie différente de celle des locutions culinaires : celle des objets du foyer.

En définitive, cette étude porte sur les locutions verbales culinaires du français et de l'espagnol, c'est-à-dire sur les unités syntaxiques idiomatiques dont l'un des éléments lexicaux au moins est un aliment, et ce dans une perspective comparative.

4. MÉTHODOLOGIE

4.1. Constitution du corpus

Avant toute chose, il importe de trouver des locutions verbales culinaires à analyser. Comme notre analyse se veut contrastive, et pour que les locutions étudiées ne soient pas trop nombreuses, nous n'avons repris, parmi celles rencontrées en cours de recherche, que les locutions culinaires dont nous avons pu trouver une équivalence également locutionnelle dans l'autre langue. Pour ce faire, nous nous sommes inspirée de Sevilla Muñoz, qui propose plusieurs méthodes permettant de trouver comment se dit telle réalité d'une langue dans une autre (Baran A Nkoum 2015 : 137). Nous nous pencherons en profondeur sur le problème de l'équivalence dans un autre chapitre, mais pour le moment, nous nous contentons de rechercher une unité qui se rapproche le plus possible du sens et de l'usage de l'unité de l'autre langue, comme Sevilla Muñoz (Baran A Nkoum 2015 : 136). L'équivalence d'autres facteurs, comme les connotations ou le registre, sont mises de côté et réservées à l'analyse poussée d'un plus petit groupe de

locutions. C'est donc ce que López Roig (2001 : 155) appelle l'équivalence sémantique qui nous intéresse pour l'instant, celle des signifiés au niveau de la langue, et pas encore l'équivalence communicative, celle du contenu informatif au niveau du texte.

Mais avant de rechercher des équivalences, il faut d'abord avoir des unités de base dans une langue. Pour ne pas mettre une des deux langues d'étude en avant par rapport à l'autre, nous avons consulté deux dictionnaires monolingues spécialisés dans les phraséologismes, et y avons recensé toutes les locutions culinaires. La tâche était aisée pour le français, puisque le dictionnaire choisi (*Dictionnaire des locutions françaises* de Rat, 1976)³¹ contient un index des mots repris dans ses locutions. Il nous suffisait donc de nous rendre aux pages renseignées pour chaque aliment. Ce n'est pas le cas du *Diccionario fraseológico del español moderno* de Varela et Kubarth (1994)³², la tâche était donc plus fastidieuse pour l'espagnol : il nous a fallu parcourir les quelques 300 pages de ce dictionnaire, et y recenser toutes les locutions contenant un aliment. Fort heureusement, les phraséologismes y sont réunis par mot-clé (ce qui désigne le mot de la locution qui a la position actancielle saillante, le mot caractéristique) : tous les phraséologismes contenant le même mot sont repris sous cette entrée. Comme les phraséologismes sont composés par définition de plusieurs mots, celui qui sert pour la classification est d'abord le substantif, puis l'adjectif, le participe, l'adverbe, le verbe, le pronom et enfin la conjonction (Varela et Kubarth 1994 : XII-XIII). Cette hiérarchie facilite beaucoup notre recherche, puisque nous avons pu, la connaissant, ne parcourir que les entrées qui sont des noms d'aliments, et passer les entrées verbales et autres. Notons aussi que, notre étude ne prétendant pas recenser les locutions culinaires françaises et espagnoles de manière exhaustive, nous avons considéré ces deux dictionnaires monolingues comme des bases suffisantes, et ce malgré leur date de publication ; nous les avons en effet plutôt choisis pour leur organisation interne et leur accessibilité que pour leur caractère récent. Cependant, notre étude se voulant

³¹ Malgré son titre et la restriction de contenu qu'il suppose, ce dictionnaire reprend également quelques proverbes brefs et courants, comme Rat le dit lui-même (Rat 1976 : 5). Quant aux types de locutions inclus, celles contenant des mots dialectaux ou appartenant à des domaines spécifiques (comme la paysannerie, l'armée, le monde clérical ou encore l'argot) le sont, mais les expressions trop vulgaires ou trop récentes sont exclues (Rat 1976 : 15).

³² Il contient des locutions, des composés phraséologiques à case libre et des expressions propositionnelles non proverbiales (comme *es decir*, les formules de politesse, etc.). Il exclut les termes techniques et professionnels, ainsi que les variétés locales ou socioculturelles (Varela et Kubarth 1994 : X-XII).

synchronique, nous avons dû par la suite éliminer des locutions inusitées aujourd'hui ; nous reviendrons en temps voulu sur la démarche suivie.

Une fois le recensement de locutions culinaires de base dans chaque langue effectué (nous en avons à ce moment-là plus d'une centaine), nous avons recherché une ou plusieurs équivalences sémantiques (au sens de López Roig 2001 : 155) locutionnelles pour chacune de celles-ci. Pour trouver des équivalences possibles, rien de tel que de commencer par consulter des dictionnaires bilingues, spécialisés dans les phraséologismes ou non. Nous avons utilisé le *Léxico del lenguaje figurado comparado, en cuatro idiomas: Castellano, Français, English, Deutsch* (Dony 1951), le *Harrap's Hispano. Dictionnaire Espagnol-Français / Français-Espagnol* (Vidal 2006), le *Grand Dictionnaire Espagnol-Français Français-Espagnol* (Larousse 2007), le *Dictionnaire français-espagnol expressions et locutions* (Bénaben 2020), et le site internet *Expressio* (Planelles), qui propose des équivalences d'expressions francophones dans de nombreuses autres langues, proposées par des internautes. Que ce soit pour cette dernière source ou pour les autres, nous avons suivi le conseil de Sevilla Muñoz qui enjoint de vérifier le sens des locutions proposées pour chaque langue dans des dictionnaires monolingues, malgré les défauts de certains (cf. Martínez Lopez 1995 : 332-336), afin de confirmer l'équivalence sémantique (Baran A Nkoum 2015 : 139-140)³³. Nous avons utilisé pour cette phase suivante des dictionnaires en ligne (le *Diccionario de la lengua española* de la Real Academia Española, abrégé DRAE, le Robert en ligne ainsi que l'*Encyclopédie des expressions* en ligne du Figaro, appelée Linternaute), des dictionnaires spécialisés dans la phraséologie (Varela et Kubarth 1994 et le *Dictionnaire d'expressions et locutions* de Rey et Chantreau 1993), et, en dernier recours, des dictionnaires monolingues classiques en version papier (le *Gran Diccionario de uso del español actual* de Sánchez de 2001, abrégé GDU, et Le Robert de 1993). Il va de soi que, au fur et à mesure de la consultation de dictionnaires bilingues et monolingues, notre corpus de base s'est parfois élargi.

³³ La phase de vérification dans des dictionnaires monolingues était aussi très utile pour le choix expliqué dans le paragraphe suivant. En effet, certains dictionnaires bilingues ne distinguent pas la traduction qui est un phraséologisme existant dans la langue 2 de celle qui est libre, créée par le lexicographe (Béjoint et Thoiron 1996 : 193). On peut donc parfois croire à tort que telle structure est une locution de la langue 2, puisqu'elle en a l'aspect. C'est à plus forte raison le cas sur le site Expressio, qui propose souvent une traduction littérale comme si c'était une locution existante.

Après consultation de toutes ces sources bilingues, nos locutions de base qui ne semblaient pas avoir d'équivalence locutionnelle ont été éliminées, puisqu'inutiles à l'objectif contrastif. Il existe en réalité, sur ce dernier point, deux écoles au sein de la phraséologie contrastive : la plupart des chercheurs, comme López Roig, ne considèrent que les équivalences phraséologiques, car elles sont plus pertinentes pour la comparaison, tandis que d'autres, comme B. Wotjak, n'écartent pas les phraséologismes dont la traduction dans la langue 2 est un lexème, un groupe libre ou une paraphrase, mais ils se retrouvent alors face à de nombreuses possibilités (López Roig 2001 : 156 ; 206). C'est pourquoi López Roig (2001 : 179) estime que ce type d'équivalence n'est utile que pour la traduction et la lexicographie. Les équivalences nulles, mot utilisé par Corpas Pastor (2003 : 217-218) pour désigner les cas où l'unité phraséologique de base dénote une réalité non lexicalisée dans l'autre langue et qu'il faut donc paraphraser pour la traduire (López Roig parle d'équivalence 0 pour la même réalité ainsi que pour les faux amis ; 2001 : 154), ne nous intéressent donc pas. Nous avons également éliminé les locutions non phraséologiques (cf. chapitre « Locutions » de l'état de l'art), telles *baptiser son vin* - *bautizar el vino* pour notre domaine, car les cas où l'aliment garde son sens premier ne nous intéressent pas ici, puisque les observations qui suivront nos analyses des locutions se baseront sur leur sens figuré.

4.2. Sélection de catégories au sein du corpus

Cette recherche d'équivalences sémantiques nous a mis en contact avec un certain nombre de locutions dont l'équivalence entre langues n'était pas seulement conceptuelle, mais aussi formelle, littérale, pour reprendre les mots de Sevilla Muñoz (2000 : 106). En effet, certains duos de locutions sont presque (à quelques différences morphosyntaxiques près, dues aux systèmes linguistiques différents) une traduction littérale l'une de l'autre (ex : *se refiler la patata chaude* et *pasar la patata caliente*), car elles contiennent le même concept, ont une structure morphosyntaxique similaire et évoquent la même image (Baran A Nkoum 2015 : 386 ; 417). Cela ne signifie pas pour autant, comme le soulignent de nombreux chercheurs, qu'il y ait eu une interpénétration entre langues (bien qu'elles viennent toutes deux du latin), tout comme il est vrai que ne pas trouver d'équivalence dans la langue 2 ne signifie pas forcément que le phraséologisme de la langue 1 soit une particularité nationale (Penas Ibáñez et Yanhong 2013-2014 : 229). En effet, cela peut simplement s'expliquer par le fait que la même réalité ait été associée au même sentiment

ou image (ou inversement) dans les deux cultures de manière indépendante (Rat 1976 : 9)³⁴, ou que toutes deux s'inspirent d'une troisième langue. Dans tous les cas, l'origine des locutions, qu'elle soit commune ou non, est difficile à établir. Toujours est-il que nous mettons ces traductions quasi littérales dans une catégorie à part (cf. annexe 1.4), dont nous ne nous servirons pas pour l'analyse poussée, car les comparer apporte peu, si ce n'est l'observation de légères variations évidentes entre les deux systèmes linguistiques (comme l'emploi de *sur le* en français pour *del* en espagnol). Par ailleurs, il importe de faire attention aux faux amis, c'est-à-dire aux duos de phraséologismes qui ont la même forme, la même disposition interne et le même sens littéral mais un sens idiomatique différent voire opposé (Corpas Pastor 2003 : 218 ; López Roig 2001 : 240). C'est le cas, pour notre champ thématique, des locutions *tirer les marrons du feu* (qui signifie « tirer profit d'une situation » ; Linternaute) et *sacar las castañas del fuego* (« exécuter dans l'intérêt de quelqu'un quelque chose qui peut entraîner un dommage ou une contrariété pour soi » ; DRAE), bien que le français ait peut-être eu initialement les deux sens. *Marcher sur des œufs* (« avec précaution » ; Le Robert en ligne) et *ir pisando huevos* (« avec une lenteur excessive, trop lentement » ; DRAE) ne sont pas non plus totalement équivalentes d'un point de vue sémantique, tout comme *ne pas attacher son chien avec des saucisses* (« être très avare » ; Linternaute) et *atar los perros con longaniza* (« pour vanter, presque toujours avec ironie, l'abondance ou la splendeur » ; DRAE)³⁵.

Morgadinho (2002 : 193-196) fait la même séparation en classant dans une catégorie différente les groupes d'équivalences faisant référence à la même notion (comme *montrer du doigt* et *señalar con el dedo*, pour reprendre son exemple). Dans une troisième catégorie, elle range les équivalences dont le terme central ne fait pas partie du

³⁴ On retrouve en effet parfois des équivalences littérales entre des langues très éloignées génétiquement et spatialement, ce qui s'explique parfois par une métaphore universelle (Legallois et Tutin 2013 : 13) ou par une même observation ou expérience du monde et non pas, contrairement à ce que l'on pourrait penser, par une origine commune (López Roig 2001 : 211). Comme le dit bien Lazard (2001 : 58) :

« Toutes les langues sont différentes, et cependant toutes les langues se ressemblent. Elles ont beaucoup en commun. Ce n'est pas étonnant en principe. Le langage étant consubstantiel à l'homme, les langues doivent refléter quelque chose de l'unité de l'humanité : elles sont conditionnées par les capacités du cerveau et du corps humain en général. [...] En outre, tous les groupes humains ont en commun une part de leur expérience du monde : tous les hommes ont un corps, une famille, une vie sociale, tous travaillent, dorment, etc., et par conséquent il doit exister des universaux sémantiques. De fait le contenu sémantique d'un mot est souvent une combinaison, d'une part, d'éléments appartenant à l'expérience commune de l'humanité et, d'autre part, de particularités spécifiques d'une langue et d'une culture : c'est bien ce qui rend possible la traduction d'une langue à une autre. »

³⁵ Cette définition et les deux précédentes issues du DRAE sont des traductions libres de « ejecutar en beneficio de alguien algo de lo que puede resultar daño o disgusto para sí », « con excesiva lentitud, demasiado despacio », et « para alabar, casi siempre con ironía, la abundancia o la esplendidez ».

même domaine. C'est aussi de cette façon que nous subdivisons le reste de notre corpus : les locutions culinaires de la langue 1 dont aucune des équivalences en langue 2 n'est une locution culinaire (comme *porter la guigne-tener mala pata* qui signifient toutes deux « être malchanceux », ou, dans le sens inverse, *dar calabazas-mettre un râteau*) sont séparées (cf. annexes 1.2 et 1.3) de celles qui font partie du même domaine lexical (comme *être bête comme chou – ser pan comido*), qui forment le groupe principal. Soulignons ici que, d'après Vittoz (2015 : 199), « D'un point de vue des équivalences des SF³⁶ [...], il apparaît clairement que la dimension alimentaire ne subsiste que rarement dans la langue cible ». Or, dans notre corpus, nous avons 20 cas d'équivalence culinaire (36 si l'on inclut les locutions non verbales, dont 10 sont des équivalences littérales) dont 8 équivalences littérales, et 30 (ou 44) phraséologismes dont l'équivalence appartient à un autre domaine. La différence ne semble donc pas si importante dans le cas des phraséologismes culinaires français-espagnol de notre corpus, et la proportion de locutions culinaires dont l'équivalence appartient au même domaine (40%) se rapproche donc plus de celle observée par Baran A Nkoum (65% de correspondance entre une locution verbale espagnole somatique et une locution verbale française somatique, que la partie du corps soit la même ou non ; Baran A Nkoum 2015 : 391).

Enfin, une dernière séparation s'opère en fonction du type de locution. Nous avons en effet conservé quelques locutions culinaires non verbales dans notre corpus de base, en pensant qu'elles pourraient servir à vérifier les hypothèses comparatives que nous ferions à partir des principales. Nous les séparons pour le moment des différents groupes de locutions verbales, et les organisons de la même façon (groupes 6). Certaines locutions, comme *para postre*, ne sont évidemment pas verbales, mais pour d'autres, leur classe grammaticale est plus difficile à établir. García-Page (2008 : 135-141) explique bien les différents cas d'ambiguïté et de difficultés de classement dans son chapitre sur les locutions verbales. Tout d'abord, le verbe ne fait en réalité pas toujours partie de la locution, même si c'est celui avec lequel elle est le plus souvent employée et qu'il paraît donc figé (García-Page 2008 : 135 donne l'exemple de *contar cuentos chinos*, qui n'est selon lui pas une locution verbale mais un verbe employé dans son sens habituel suivi d'une locution nominale). Dans ces cas-là, il n'est pas rare que tel dictionnaire donne la

³⁶ Abréviation de *séquence figée*.

locution avec le verbe, et tel autre sans verbe. Ensuite, les locutions verbales qui contiennent un complément prépositionnel peuvent présenter le même problème. Enfin, celles dont le prédicat est un verbe copule amènent aussi à s'interroger : certains argumenteront leur appartenance aux locutions verbales en disant que l'attribut ne peut exister seul, tandis que d'autres considéreront ce qui suit ce type de verbe comme une locution nominale ou adjectivale. López Roig (2001 : 108) ajoute que les locutions dites infinitives et participiales par certains chercheurs devraient en fait être considérées comme des locutions verbales, ou adjectivales. Les constructions comparatives, souvent appelées locutions élatives, divisent aussi particulièrement les chercheurs. Zuluaga (1980 : 145-149) ne considère pas celles qui s'appliquent à un verbe (il en existe aussi qui s'appliquent à un substantif ou à un adjectif, comme *un mar de* + nom) comme des locutions verbales, que ce soit celles comme *como un bendito* qui peuvent aller avec plusieurs verbes, ou *comer más que una lima nueva* qu'il liste pourtant avec le verbe. Cependant, il explique qu'une bonne partie de ces locutions élatives sont figées à un seul lexème, adjectif ou verbe, et qu'elles forment donc avec lui un phraséologisme mixte (c'est ainsi qu'il appelle les phraséologismes qui ont une partie idiomatique, ici l'instrument élatif, et une partie simplement figée, dans notre cas le verbe et le(s) terme(s) de comparaison).

Dans notre corpus, par sécurité, nous avons écarté toutes les locutions en apparence verbales dont le prédicat est un verbe copule, sauf dans les cas où le verbe copule est nécessaire pour que la locution puisse être employée et avoir du sens (Casares 1950 : 178). Quant à la première mise en garde de García-Page (2008 : 135), les dictionnaires utilisés étant tellement incohérents à ce sujet, nous avons gardé parmi nos locutions verbales toutes celles dont le verbe était mentionné par au moins un dictionnaire, et n'avons donc pas tenu compte des cas où ses compléments étaient présents seuls (ce qui était souvent le cas dans le DRAE). En effet, cela nous a semblé plus prudent que de risquer d'éliminer des locutions verbales à tort, d'autant que les compléments sont dans la plupart des cas très rarement employés sans verbe. Ce choix aura sans doute des conséquences sur l'analyse idiomatique, puisque ces verbes gardent souvent leur sens premier. Quant aux locutions verbales élatives, nous ne les écartons pas, car il nous semble que le verbe, s'il n'est pas toujours figé, est cependant nécessaire dans tous les cas relevés (ex : *se soucier comme d'une guigne, parecerse como un huevo a otro*). Les

locutions élatives non verbales quant à elles, qui sont adjectivales ou participiales dans notre corpus et peuvent donc parfois être précédées d'un verbe copule, sont évidemment mises à part, lorsque l'aspect comparatif est partagé par les deux langues (ex : *sano como una manzana-frais comme un gardon ; trempé comme une soupe-estar hecho/como una sopa*).

Enfin, nous avons totalement supprimé de notre corpus les groupes comme *se payer la poire de – tomar el pelo a* et *se fendre la poire – partirse la caja (de risa)* car, bien qu'ils semblent être des locutions verbales, c'est en réalité le substantif alimentaire (pour le français dans ce cas) qui a un sens figuré. En effet, le mot *tête*, par exemple, possède de nombreux synonymes métaphoriques, dont un nombre important de légumes si l'on en croit Amerlynck (2006 : 15), généralement interchangeables au sein de différentes structures locutionnelles (ex : *ne rien avoir dans la calebasse/le chou, en avoir dans le citron/chou, se monter le chou, se creuser le chou, se presser le citron-comerse el coco...*). De même, nous avons remarqué en parcourant les dictionnaires que de nombreux aliments avaient pour signifié « coup » dans certaines locutions (*marron, pain, pêche – castaña, ostia ...*), ou « argent » (*blé, oseille, radis – pasta*, souvent employés dans des structures libres).

4.3. Canevas d'examen

Seuls douze ensembles d'équivalences restent dans le groupe principal, après ces différents recoupements du corpus : ce sont les groupes de locutions verbales dont l'un des composants dans une langue comme dans l'autre est un aliment, distinct. Parmi ces dix ensembles, nous en retenons six pour l'analyse poussée, mettant de côté (cf. annexe 1.1) deux ensembles dont le registre d'usage est plus restreint que celui des autres locutions étant donné leur signifié charnel voire vulgaire, un à la forme espagnole assez proche de celle d'une autre structure locutionnelle étudiée, un dont les équivalences sont assez proches formellement, et deux autres (dont le mot-clé de l'équivalence française de l'un pourrait aussi bien faire référence à l'animal qu'à l'aliment³⁷) rencontrés plus tard

³⁷ La locution espagnole étudiée *montar un pollo* présente la même particularité, mais rien de ce que nous avons pu trouver comme explication étymologique ne penche en faveur d'un cas ou de l'autre (tout comme pour *engueuler comme du poisson pourri*). C'est pourquoi nous les avons incluses dans notre corpus d'étude, tout comme le faisait Stradiot (1987), afin de ne pas risquer d'éliminer, à tort, des locutions bel et bien culinaires.

dans nos recherches, au moment où notre corpus restreint était déjà assez fourni compte tenu de l'ampleur de ce mémoire.

Pour l'examen des locutions et la vérification à venir de leur degré d'équivalence, nous nous basons sur le schéma proposé par Sevilla Muñoz (2000 : 104-108) pour les parémies. Celle-ci prône en effet d'établir une fiche pour chaque phraséologisme, reprenant ses variantes, le thème (ce qui en résume le sens global, comme le mot *prudence*, et permet de faire des groupements entre locutions ou de trouver des hyponymes), le type de phraséologisme, son sens, ses synonymes, ses équivalences littérales puis conceptuelles (ainsi que leurs variantes), et enfin son usage (registre et fréquence d'emploi). Cela nous paraît une bonne méthode, mais pour examiner les locutions de deux langues dans une perspective non pas traductive mais contrastive, il nous paraît important d'établir cette fiche pour toutes les locutions. En effet, dans ses fiches, Sevilla Muñoz part du français et sélectionne une seule équivalence espagnole (littérale), tout en précisant qu'il est possible que, bien qu'elle soit l'équivalence la plus proche de la locution française parmi celles trouvées après établissement d'une gradation, elle ne soit pas aussi courante, ou qu'elle fasse partie d'un autre registre ou d'une autre catégorie phraséologique. Sevilla Muñoz propose donc une fiche finale reprenant l'équivalence choisie, mais on n'y trouve aucune justification de son choix ni les différences d'emploi entre la locution française et la locution espagnole. Nous procéderons donc quelque peu différemment dans ce mémoire : nous commencerons par proposer un examen de chaque locution dont le sens nous paraît proche, et analyserons ensuite, à partir de ces informations, leurs autres ressemblances ou différences et leur degré d'équivalence. Les différentes parties de notre examen sont en grande partie inspirées des fiches proposées par Sevilla Muñoz, parmi lesquelles nous écartons

cependant le thème³⁸ et le type de phraséologisme³⁹. De plus, nous diviserons la partie « usage » de Sevilla Muñoz en deux parties, « Contexte » et « Usage », que nous expliquons ci-dessous. Nous nous sommes aussi inspirée, dans une certaine mesure, des fiches proposées par Amerlynck (2006), qui analyse des locutions verbales françaises contenant un nom de légume : elle donne pour chacune d'elles ses variantes, ses définitions, ses marques d'usage, sa datation, son origine, des renvois analogiques et synonymiques et sa vitalité.

Voici donc ce que contiennent nos examens des locutions, et comment nous nous y sommes prise pour récolter les informations se trouvant dans chaque partie :

1. Sens : Cette partie vise à saisir le signifié dénotatif de la locution, son message général. Pour ce faire, nous consultons plusieurs dictionnaires monolingues, spécialisés ou non dans la phraséologie : *Le Bouquet des expressions imagées. Encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française* de Duneton (1990), qui offre de nombreux synonymes, et le *Dictionnaire d'expressions et locutions* de Rey et Chantreau (1993) pour le français ; le *Diccionario fraseológico del español moderno* de Varela et Kubarth (1994), le GDU et le DRAE pour l'espagnol. Nous reprenons dans ces dictionnaires la définition de la locution, ainsi qu'un exemple de son utilisation en situation, lorsque l'un d'eux en fournit.
2. Origine : Connaître l'origine (parfois hypothétique) d'une locution nous sera notamment utile pour l'analyse idiomatique, afin d'éviter les hypothèses explicatives

³⁸ Après réflexion et tentative d'inclusion de ce paramètre à partir du dictionnaire de Duneton (1990) qui classe les phraséologismes par thème, nous avons décidé de ne pas le conserver. En effet, comme le disent bien Desporte et Martin-Berthet (2001 : 71), classer ainsi des phraséologismes est problématique à bien des niveaux. Tout d'abord, par son caractère sémantique, ce type de classement varie énormément d'un ouvrage à l'autre. De plus, il ne facilite pas la consultation, car les catégories qu'il crée ne sont pas exclusives. Enfin, il nous paraissait inutile de donner le thème de six groupes de locution uniquement, cela ne permettant dans notre cas aucun recoupement. Nous avons donc opté, pour l'ordre de présentation des locutions analysées comme pour celles présentes en annexes, pour le rangement par mot-clé, à savoir pour nous l'aliment, dans l'ordre alphabétique.

³⁹ Cette partie de la fiche proposée par Sevilla Muñoz est elle aussi supprimée, sachant que nous n'étudions en détails que des locutions verbales. Proposer comme équivalence d'une locution verbale un autre type de phraséologisme peut certes être intéressant, mais n'est pas notre but ici, puisqu'un proverbe et une locution, par exemple, sont plus difficilement interchangeable d'une langue à l'autre et donc comparables sur moins de points. Cependant, nous incluons les autres équivalences possibles qui appartiennent à un domaine ou une catégorie phraséologique différents dans la partie « Variations ».

personnelles (déconseillées par de nombreux chercheurs⁴⁰). Pour le français, nous nous servons principalement du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW) de Walther von Wartburg et du *Dictionnaire historique de la langue française* de Rey (2016). Pour l'espagnol, nous tirons nos informations de *El Porqué de los dichos* de Iribarren (1974) et du *Breve Diccionario etimológico de la lengua castellana* de Corominas (1987). Si aucune de ces sources ne contient d'informations pouvant expliquer l'origine de la locution, cette partie est laissée vide. Cependant, si nous trouvons dans les dictionnaires monolingues des mots de la même famille que l'aliment convoquant le même type de sens figuré, ou des locutions similaires s'en rapprochant (formellement et sémantiquement), nous les incluons aussi dans cette partie.

3. Variantes⁴¹: Comme nous avons vu que le figement d'une locution était rarement absolu et que, dans le cas des locutions verbales, le verbe pouvait souvent changer, nous reprenons dans cette partie les autres exemplaires de la même locution (ajout d'un composant, article ou pronom variable...) utilisés par les locuteurs. Pour ce faire, nous prenons les informations présentes dans les sources consultées pour les parties précédentes, et nous nous servons aussi de la base de données Sketch Engine (outil « Concordance ») qui présente, de manière quantitative, tous les emplois dans des

⁴⁰ Les experts eux-mêmes fournissent parfois des explications erronées, comme l'explique Rey (dans Amerlynck 2006 : 16) :

« L'étymologie des locutions est un domaine extrêmement difficile, où les dictionnaires généraux sont d'une pauvreté déconcertante. Quant aux recueils spécialisés [...], ils ont accumulé des explications artificielles, souvent ingénieuses, mais plus souvent anecdotiques, rationalisantes et pseudo-historiques, au mépris des considérations philologiques et linguistiques les plus élémentaires ».

Cependant, comme le dit Amerlynck (2006 : 17), ces fausses motivations sont intéressantes dans la mesure où elles renseignent sur l'interprétation de ces faits de langue par les locuteurs à une certaine époque.

⁴¹ Ce que Zuluaga (1980 : 106-110) appelle les *variantes* au sens strict d'un même phraséologisme (elles peuvent être grammaticales, morphosyntaxiques, lexicales, graphiques, phonétiques), s'oppose aux *variations*, qui désignent des phraséologismes différents au niveau formel (ex : dérivation, séries phraséologiques, phraséologismes synonymes, variation diatopique, diaphasique ou diastratique, phraséologismes à case libre). Corpas Pastor (1996 : 27-30), qui s'inspire de ce dernier, nomme aussi *variantes* les cas où un composant du phraséologisme est remplacé par un autre, où l'article, la préposition, le nombre ou l'ordre est modifié, et où un élément est inséré. Elle exclut des variantes les *variations* comme la dérivation d'un composant, la transformation (d'une locution verbale en une forme nominale par exemple), les phraséologismes en série ou à case vide, et les cas de variation diaphasique et diatopique. Enfin, elle appelle *modification* toute transformation créative et personnelle d'un phraséologisme.

pages web (articles de journaux, blogs, pages officielles...) mondiales francophones (en 2017) ou hispanophones (en 2018) des mots ou groupes recherchés⁴².

4. Contexte : Nous entendons par *contexte* l'emploi de la locution, son environnement linguistique habituel, sa distribution (ex : voix, type de complément ou de sujet, négation...) ; le critère du figement des locutions intervient donc dans cette partie. Nous utilisons principalement ici les outils de recherche quantitative de Sketch Engine⁴³. Parfois, des régularités (comme une préférence syntaxique ou une attitude énonciative) nous semblent apparentes dans les premières occurrences proposées par cette base de données, mais ne sont pas quantifiables ; nous les proposons tout de même, mais elles mériteraient une vérification de leur systématisme.
5. Usage : Nous nous intéressons ici à la fréquence d'emploi de la locution, ainsi qu'à son registre de langue, et trouvons nos informations dans toutes les sources précédentes quand elles nous sont utiles (ex : mention du registre dans les dictionnaires, fréquence relative sur Sketch Engine), ainsi que sur le réseau social Twitter⁴⁴, pour nous rapprocher le plus possible de l'usage synchronique réel. C'est grâce à cette source que nous avons pu éliminer les éventuelles locutions inusitées aujourd'hui.

⁴² Sachant que le verbe que nous présentons comme verbe d'introduction principal de la locution verbale n'est généralement pas le seul employé, nous effectuons nos recherches sur la base de données de cette façon : quand il est possible de ne pas renseigner le verbe et d'avoir des résultats pertinents, nous le faisons (ex : dans le cas de *gato por liebre*, puisque ce groupe de mots est presque exclusivement employé dans la locution étudiée ; l'homonyme libre, littéral, de la locution peut toujours intervenir dans nos résultats, mais en très faible quantité). Nous pouvons ainsi découvrir les verbes les plus souvent employés avec ce groupe de mots (outil « Frequency »). Si ce n'est pas possible, nous n'avons malheureusement pas d'autre choix que de faire une recherche avec le verbe, ce qui limite nos possibilités de trouver des variantes, d'où le fait que cette partie soit parfois laissée vide (ex : dans le cas de *rouler dans la farine*, une recherche avec uniquement *dans la farine* ne serait pas pertinente).

⁴³ Une fois les résultats de la première recherche avec l'outil « Concordance » apparus, il est en effet possible de calculer plusieurs paramètres avec l'outil « Frequency », comme les mots les plus souvent employés à droite ou à gauche de la locution recherchée.

⁴⁴ Nous inscrivons le même groupe de mots que sur Sketch Engine dans la barre de recherche, mais entouré de guillemets. Contrairement à Sketch Engine qui donne comme résultats tous les emplois du verbe (quand on l'a renseigné), conjugué ou non, Twitter n'affiche que les emplois dans la forme recherchée, à savoir l'infinitif, et en écarte certains, mais cela donne tout de même un nombre assez élevé de résultats (souvent, pour nos locutions, plusieurs emplois par jour ou par heure), et cela nous permet donc de poursuivre notre objectif principal qui est, avec ce réseau social, de vérifier que la locution étudiée s'emploie toujours en synchronie.

6. Variations⁴⁵ : Nous reprenons ici les phraséologismes qui ont un sens proche de celui du groupe de locutions équivalentes, souvent suggérés par les ouvrages de Duneton (1990) et de Dony (1951), et mettons ce sens entre parenthèses (sauf mention contraire, nous tirons les définitions du Robert en ligne et du DRAE, et ce pour tous les chapitres à suivre). Nous nous contentons de lister les synonymes possibles, sans dire s'ils sont des variations régionales, socioculturelles, diaphasiques ou autres, ni s'ils sont des synonymes quasi-parfaits. Un certain nombre de phraséologismes (proverbes ou locutions) également culinaires apparaîtront, mais nous ne développerons pas ces dernières, car elles sont très peu employées (fréquence d'usage relative inférieure à 0.01 par million sur Sketch Engine) ou ont un sens trop éloigné de la locution principale. Les variations sont ordonnées selon l'ordre alphabétique de leur mot-clé.
7. Traductions : Nous renseignons ici les phraséologismes (en italique), syntagmes ou lexèmes donnés comme traduction de la locution par les dictionnaires bilingues consultés lors de la constitution du corpus, afin de montrer le caractère insatisfaisant de ces derniers du point de vue de la phraséologie contrastive (surtout si l'utilisateur cherche une équivalence assurée), mais aussi de justifier nos appariements.

N.B. : L'ouvrage de Dony (1951) a été produit à Buenos Aires, mais a pour objet le castillan de tous les pays hispanophones. La base de données Sketch Engine offre elle aussi des résultats tirés de sites hispanophones, d'Europe ou d'Amérique Latine. Il en va de même pour la langue française : beaucoup de sites sont français, d'autres sont canadiens... Dans ce mémoire, nous ne distinguons pas les différentes variétés de l'espagnol ou du français, la perspective de nos observations sur ces langues étant mondiale.

⁴⁵ Cf. note 41. Dans notre cas, certaines variations sont proches syntaxiquement de la locution ; c'est le cas lorsque le seul élément qui change est le mot-clé (et que ce dernier n'est pas culinaire, ou qu'il l'est mais que cette forme est peu employée).

5. EXAMEN DES LOCUTIONS VERBALES CULINAIRES

5.1. Groupe 1 : Être facile

5.1.1. Être bête comme chou

1. Sens : « Travail ou quelque chose de très facile, enfantin » (anciennement « très bête » ; Rey et Chantreau 1993 : 174)

2. Origine :

- La locution *tête de chou* (« Imbécile ») serait liée (Rey et Chantreau 1993 : 174) à la principale.

- Au XIX^e siècle, *bête comme chou* s'employait pour qualifier un individu stupide. Beaucoup de locutions concernant la stupidité humaine sont en effet formées avec cet adjectif et le comparatif suivis de quelque chose de grossier (animal de la ferme, objet domestique...). Le chou s'y prête bien, car il est un aliment rudimentaire à la base de la vie paysanne (Amerlynck 2006 : 42-43).

3. Variantes :

- *Bête comme choux* (< 0.01 par million sur Sketch Engine ; Il s'agit peut-être d'erreurs.)

- *Simple comme chou* (< 0.01 par million)

4. Contexte :

- La locution est parfois employée sans verbe, et est dans ces cas-là généralement précédée d'un substantif quelconque (et donc employée comme locution adjectivale). Sur Sketch Engine, l'auxiliaire *être* est en effet recensé 93 fois à gauche de *bête comme chou*, sur 200 cas⁴⁶ (les 107 cas restants ne présentent aucun autre mot, verbal ou nominal, couramment utilisé devant *bête comme chou*, si ce n'est *paraître*, *truc* et *idée*, présents seulement quatre fois chacun).

⁴⁶ Lors d'une recherche d'un groupe de mots sur Sketch Engine avec l'outil « Concordance », le nombre d'occurrences qui apparaissent est toujours accompagné d'une fréquence relative d'usage, exprimée par million de *tokens* (6,845,630,573 pour le français, 20,306,642,991 en espagnol). Lorsque nous effectuons une recherche via l'outil « Frequency » (cf. note 43), nous donnons la fréquence absolue de la forme en question (Sketch Engine n'en donnant la fréquence relative que sur l'ensemble du corpus), et renseignons également le nombre total d'occurrences de la locution parmi lesquelles apparaît cette forme, afin de pouvoir se faire une idée de son importance par rapport à d'autres formes. Par exemple, pour connaître le contexte de la locution *bête comme chou*, nous avons utilisé l'outil « Frequency » et observé les lemmes les plus fréquents à sa droite et à sa gauche. L'auxiliaire *être* la précède 93 fois (fréquence relative : 0.01 par million de *tokens*), sur les 200 occurrences de cette locution (fréquence absolue, dont la transposition en fréquence relative de 0.03 par million est renseignée dans la partie 5).

- La locution est souvent employée sous forme propositionnelle, proverbiale, et même parfois renseignée sous cette forme (*C'est bête comme chou*) dans les dictionnaires. Sur Sketch Engine, le pronom *ce*, peu importe sa forme, est présent 71 fois à gauche de la locution verbale, recensée 93 fois. Sur ces 71 cas, 25 sont précédés d'un signe de ponctuation finale.

5. Usage : - Fréquence relative sur Sketch Engine : 0.03 par million

6. Variations :

- *Être simple comme bonjour* (« Très simple, très facile »)
- *C'est du tout cuit* (« C'est réussi d'avance »)
- *C'est du gâteau* (« C'est agréable et facile, c'est tout simple »)⁴⁷
- *C'est un jeu d'enfant* (« C'est très facile »)

7. Traductions :

- Facilísimo (Vidal 2006 : 55)
- Chupado (Larousse 2007 : 115)
- *Esto es coser y cantar* (Bénaben 2020 : 35)

5.1.2. *Ser pan comido*

1. Sens :

- « Ser una cosa muy fácil de dominar o aprender » (GDU : 1543)
- « Ser muy fácil de conseguir » (DRAE)
- Exemple : "Este examen es pan comido y lo puede aprobar cualquiera" (Varela et Kubarth 1994 : 196)

2. Origine : /

3. Variantes : Le verbe peut varier, d'après Varela et Kubarth (1994 : 196), mais c'est *ser* que l'on observe à gauche de *pan comido* dans 3500 cas sur 4966, suivi d'autres verbes copules comme *parecer* (105) et *resultar* (56).

4. Contexte : Cette locution verbale a, plus souvent que son équivalence française, un substantif comme sujet (seulement 192 *este* et 96 *ese* en 1^e position à gauche des 3500 cas avec le verbe *ser* sur Sketch Engine). Elle est d'ailleurs peu employée sous la forme propositionnelle *Es pan comido*, puisque Sketch Engine renseigne 26 utilisations d'un

⁴⁷ Ce proverbe culinaire est plus employé que (*être/c'est*) *bête comme chou*, puisqu'il a une fréquence relative de 0.06 par million. Larousse (2007 : 529) lui donne comme traduction *es pan comido*, et Vidal (2006 : 230) *es tortas y pan pintado*. Un autre proverbe culinaire synonyme existe mais est vieilli : *C'est du nanan* (0.01 par million), qui a pour deuxième acception « C'est très agréable. » (Robert en ligne).

point final et 106 virgules avant les 1490 emplois de *es pan comido*. Il existe aussi au moins 509 cas, sur 4966, d'utilisation du complément *pan comido* sans verbe introducteur, de manière absolue, si l'on additionne tous les cas où il est précédé d'un signe de ponctuation, excepté les guillemets (exemple de cas sur Sketch Engine : "[...] pero la instalación del filtro en sí, pan comido.")

5. Usage : - Fréquence relative : 0.17 par million
- Registre : Informel (Varela et Kubarth 1994 : 196)

6. Variations :

- *Ser coser y cantar* (« Ser muy fácil »)
- *Está más chupado que la pipa de un indio, Está meado* (Bénaben 2020 : 84)
- *Ser tortas y pan pintado* (« No ofrecer dificultad ; Ser mucho menor que otro con que se compara ») (< 0.01 par million)

7. Traductions : - *C'est du tout cuit* (Vidal 2006 : 412)
- *C'est du gâteau* (Larousse 2007 : 857)

5.2. Groupe 2 : Tromper

5.2.1. Rouler [quelqu'un] dans la farine

1. Sens : - « Tromper, jouer un tour, user de finesse envers des gens trop simples » (Duneton 1990 : 837)
- « Tromper, duper » (Rey et Chantreau 1993 : 352)

2. Origine : *Rouler* signifie « Duper » depuis le début le XIX^e siècle, et *farine* a la valeur d' « Arguments trompeurs / déguisements fallacieux » dans des emplois comme *enfariner* depuis le XVIII^e siècle (Rey et Chantreau 1993 : 352). *Farine* a aussi comme sens figuré, depuis Boileau, « Faux ornements d'une œuvre littéraire » (FEW III : 419).

3. Variantes : /

4. Contexte : Cette locution est souvent employée dans un contexte passif. En effet, les verbes qui la précèdent le plus souvent sont *se faire* (323 occurrences sur 1268 sur Sketch Engine), puis *être* (117), et ensuite *se laisser*.

5. Usage : - Fréquence relative : 0.19 par million
- Registre : Dans la catégorie « Top » de Twitter, on peut voir que la locution a été récemment employée par des hommes politiques à la

télévision (Nicolas Dupont-Aignan en juillet 2020, Renaud Muselier en octobre de la même année).

6. Variations :

- *L'avoir dans le baba* (« Se faire duper »)
- *Être le dindon de la farce* (« La victime, la dupe dans une affaire »)
- *Être (fait) marron* (« Pris, attrapé, trompé, dupé ») (< 0.01 par million)

7. Traductions :

- Timar, *engañar, darle con queso a alguien* (Vidal 2006 : 432)
- *Engañar a alguien como a un chino* (Larousse 2007 : 482)

5.2.2. *Dar gato por liebre*

1. Sens :

- « Engañar en una relación comercial » (Varela et Kubarth 1994 : 117)
- « Engañar en la calidad de algo por medio de otra cosa de menos valor de lo esperable o estipulado » ("Es una tela mala: te han dado gato por liebre" ; GDU : 1100)
- « Engañar en la calidad de algo por medio de otra cosa inferior que se le asemeja » (DRAE)

2. Origine :

- La locution vient des aubergistes ou vendeurs ambulants soupçonnés de vendre de l'âne à la place de veau (Covarrubias). Elle rappelle une vieille formule, une sorte de sort dit par les voyageurs pour s'assurer que les aubergistes leur présentaient bien du lapin ou de la chèvre : le plus compétent se levait et disait, en regardant son assiette, "Si eres cabrito, mantente frito; si eres gato, salta del plato". Ensuite, il la mettait de côté quelque temps avant de manger, afin de laisser l'opportunité à l'éventuel chat de partir (Bastús cité par Iribarren 1974 : 85-86).
- *Gato* a eu les acceptions secondaires de « Voleur » dans Tirso et Quevedo, et d' « Hypocrite » dans le *Conde Luc* (Corominas III 1987 : 124).
- Des liens sont possibles, dans une direction ou l'autre, avec *gatazo* qui signifie « Arnaque », et avec la locution *haber gato encerrado en algo* (« Existir en un asunto, una operación, un negocio, un ardid o trama oculta que hace que el fondo de la cuestión no sea lo que aparenta » ; GDU : 1100).

3. Variantes :

Le verbe le plus fréquemment employé pour cette locution est *dar*, mais il change souvent. Sketch Engine (outil « Frequency ») donne du plus au moins employé

les verbes suivants : *dar, pasar, vender, meter, colar, ofrecer, recibir, comprar, pagar...*
Plus fréquents qu'avec *colar* mais moins qu'avec *meter* sont les cas d'emplois du complément *gato por liebre* comme substantif, c'est-à-dire précédé de l'article défini (ex : *seguir con el, ante el, resulta evidente el, evitar el*) ou employé seul (exemples de contextes introductifs : *lo de, en lugar de, estrategias de, algo de, hay*).

4. Contexte : La plupart du temps, si l'on observe les occurrences sur Sketch Engine ou Twitter ainsi que les exemples donnés dans les dictionnaires, la locution est utilisée dans des contextes communicatifs commerciaux. Même quand ce n'est pas le cas, il semble qu'il y ait toujours, comme prévu par les définitions, la substitution d'une chose, physique ou non (il peut s'agir d'une promesse), par une autre (ex : mensonge, déguisement...). Ainsi, *dar gato por liebre* signifie bien la même chose que la suivante (« Engañar »), mais s'emploie dans moins de contextes que *dársela con queso* (pour laquelle les occurrences commerciales et d'échanges sont moins nombreuses) vu sa spécificité sémantique (qui explique les verbes spécifiques à la vente rencontrés dans la partie précédente). La locution suivante est donc son hyperonyme, tout comme la locution française.

5. Usage : - Fréquence relative : 0.29 par million
- Registre : Informel (Varela et Kubarth 1994 : 117)

6. Variations : Cf. locution suivante

7. Traductions : - Avoir, rouler, *faire marcher* (Vidal 2006 : 462)
- *Rouler quelqu'un (dans la farine)* (Larousse 2007 : 587)

5.2.3. *Dársela [a alguien] con queso*

1. Sens : - « Engañar » (Varela et Kubarth 1994 : 236)
- « Engañar, estafar » ("Se cree un chico listo, pero al pobre se la dan con queso" ; GDU : 1704)
- « Engañar, burlarse de » (DRAE)

2. Origine :

- La locution viendrait de *armar(la) con queso*, qui signifiait « Nourrir/appâter quelqu'un pour l'attraper », comme avec une souris (Covarrubias et Casares dans Iribarren 1974 : 253), ou « Attirer dans une tromperie, une arnaque, un piège avec quelque chose que la personne aime » (Correas dans Iribarren 1974 : 253).

- Une autre hypothèse explicative souvent citée sur Internet est la suivante : Les vendeurs de vin de La Mancha donnaient du fromage fort aux clients dans leurs caves, afin qu'ils ne se rendent pas compte qu'on leur faisait goûter du mauvais vin.

3. Variantes : - *Dárselas con queso*, rare (< 0.01 par million)
- *Dárselo con queso*, rare (< 0.01 par million)

4. Contexte : Cette locution est le plus souvent employée dans des contextes négatifs ou hypothétiques (exemples de contextes introductifs sur Sketch Engine : *que no me la dé, es complicado, quería, va a, puede*).

5. Usage : - Fréquence relative : 0.04 par million pour *dar con queso*
- Registre : Informel (Varela et Kubarth 1994 : 236)

6. Variations :

- *Dar a alguien la castaña* (« Engañar, molestar, fastidiar »)
- *Engañar a alguien como a un chino* (« Aprovercharse de su credulidad »)
- *Dar papilla a alguien* (« Engañarlo con cautela o astucia »)
- *Hacer el primo* (« Dejarse engañar fácilmente »)

7. Traductions : - Rouler, tromper, avoir (Vidal 2006 : 276)
- *On ne me la fait pas à moi* (Larousse 2007 : 971)

5.3. Groupe 3 : Faire un scandale

5.3.1. Faire un fromage de [quelque chose]

1. Sens : - « Toute une affaire » (Duneton 1990 : 498)
- « Grossir démesurément l'importance d'un fait » ("Il était drôlement fier que sa fille soit une bureaucrate. Je suis bien de votre avis, il n'y avait pas de quoi en faire un fromage [...]"; Rey et Chantreau 1993 : 393)

2. Origine :

- « Sur une affiche, on appelle *fromage blanc* (ou *fromage*) l'emplacement laissé "en blanc" pour la présentation d'une vedette. » (Rey et Chantreau 1993 : 393)
- *Fromage* a aussi cette acception dans Le Robert en ligne : « Situation, place aussi avantageuse que peu fatigante ».
- Dans le registre populaire, *manger du fromage* signifie « Être mécontent » (FEW III : 717).

3. Variantes : *Faire tout un fromage de quelque chose* (0.03 par million)

4. Contexte :

- Le complément est rarement nominal ; on a souvent la forme *en faire un fromage* (357 cas sur 472), dans laquelle le pronom se réfère à une situation exposée dans les phrases précédentes. Certains dictionnaires renseignent d'ailleurs cette forme pour la locution.
- La locution est souvent employée dans un contexte hypothétique (exemples de contextes introductifs sur Sketch Engine : *pas de quoi, on ne va pas, pourquoi*).

5. Usage : - Fréquence relative : 0.07 par million
- Registre : Familier (Rey et Chantreau 1993 : 393)

6. Variations :

- *En faire un/du foin* (au XIX^e siècle, « Faire un scandale », maintenant « Faire du tapage » ; Rey et Chantreau 1993 : 375)
- *En faire une maladie* (« Être très contrarié »)
- *Faire tout un monde de quelque chose* (« Toute une affaire »)
- *En faire une montagne* (« En exagérer les difficultés, l'importance »)
- *En faire tout un plat* (« Accorder à quelque chose trop d'importance »)

7. Traductions : *Hacer una montaña/un mundo de* (Larousse 2007 : 516)

5.3.2. *Montar un pollo*

1. Sens : - « Reconvención o sermón que se le hace a alguien de forma excesiva » ("A ver si ahora le montas un pollo al pobre Pepe" ; GDU : 1635)
- « Lío, escándalo » (DRAE)

N.B. : Le verbe n'était présenté dans aucun des dictionnaires comme faisant partie intégrante de la locution, mais la locution était pourtant toujours précédée de *montar* dans les exemples.

2. Origine :

- Le mot *pollo* (ou *pollito*) signifie aussi, au sens figuré, une jeune personne détestable par son attitude présomptueuse ou insolente (GDU : 1635). Cela a pu influencer le sens de la locution, à moins que ça n'ait été le trajet inverse.
- Souvent, sur Internet, on trouve une explication phonético-historique de cette locution. La locution initiale aurait été *montar un poyo* (ce substantif signifiait « Banc de

pierre [...] »), et aurait fait référence à l'estrade sur laquelle montaient les orateurs dans le passé pour défendre leur opinion face aux critiques.

3. Variantes :

- *Armar un pollo* (< 0.01 par million)
- Nous avons fait des recherches avec d'autres verbes, comme *desatar* ou *originar*, sans résultats.
- *Montar el pollo* (0.04 par million)
- *Montar un buen pollo* (< 0.01 par million)

4. Contexte :

- La locution espagnole ne semble s'appliquer qu'aux situations négatives (si l'on observe ses définitions et ses emplois sur Sketch Engine et Twitter)⁴⁸, tandis que la définition et l'exemple français suggéraient que la locution française pouvait aussi avoir pour complément une réalité positive pour le locuteur. La locution espagnole, au sens exclusivement négatif, semblerait donc être dans tous les cas interchangeable avec la locution française, mais l'inverse n'est pas vrai, puisque la locution française a un sens tantôt négatif, tantôt positif (le sens négatif domine cependant, d'après nos connaissances personnelles et les occurrences sur Sketch Engine).
- Dans l'exemple donné par le GDU, la locution est suivie d'un complément indirect du verbe. Or, sur Sketch Engine, ce n'est le cas que 85 fois sur 1141.

5. Usage :

- Fréquence relative : 0.06 par million
- Registre : *Coloquial* (GDU et DRAE). La locution est notamment utilisée par des personnalités comme le journaliste, auteur et politicien Hermann Tertsch (sur Twitter le 23 mai 2020).

6. Variations : *Montar/Armar... un cacao* (« Jaleo, alboroto » ; sans doute liée à *Cacao mental* « Desorden, confusión ») (< 0.01 par million sur Sketch Engine)

7. Traductions : *Faire tout un foin à quelqu'un, foutre un bordel* (Larousse 2007 : 925)

⁴⁸ Cette hypothèse sera confirmée par l'enquête réalisée pour le chapitre sur le degré d'équivalence (si l'on en croit les témoignages de quatre locutrices natives de l'espagnol).

5.4. Groupe 4 : Se ficher

5.4.1. *Se soucier comme d'une guigne de [quelque chose]*

1. Sens : « N'y attacher aucune importance, s'en moquer, littéralement "pas du tout" » ("[...] Ils s'en souciaient comme d'une guigne, de leur famille !", Zola, *L'Assommoir* ; Rey et Chantreau 1993 : 425)

2. Origine :

- La locution correspond à une figure usuelle dans laquelle un petit fruit est assimilé à une faible quantité. Elle rappelle *Des guignes !*, qui signifie « Rien du tout » mais est vieilli, tout comme le mot *guigne* qui est devenu rare ou régional (Rey 2016 : 1048).

- On pourrait voir une contradiction, une entrave à l'explication du sens de la locution, dans le verbe *guigner*, qui signifie « Considérer avec convoitise », mais il n'a pas le même étymon que le fruit d'après le FEW.

3. Variantes : Le verbe peut varier. En effet, sur Sketch Engine, nous avons 143 emplois de *soucier* avant la locution, 102 de *ficher*, 95 de *moquer*, 17 de *foutre* (forme donnée par Duneton 1990) et 5 de *préoccuper* (sur 483 occurrences de *comme d'une guigne*).

4. Contexte : /

5. Usage : - Fréquence relative : 0.07 par million⁴⁹

6. Variations :

- *S'en foutre/moquer comme de l'an quarante* (« Accorder très peu d'importance à quelque chose » ; Linternaute)

- *S'en ficher/foutre comme de sa première chemise* (« N'y accorder aucun intérêt »)

- *N'en avoir rien à cirer/secouer* (« Rien à faire »)

- *Je m'en bats l'œil* (« Je m'en moque »)

7. Traductions : - *Me importa un pepino* (Vidal 2006 : 205)

- *Pasar de algo olímpicamente* (Larousse 2007 : 553)

⁴⁹ N.B. : La recherche avec le groupe *comme d'une guigne* ne donne aucun résultat sur la base de données. Il faut en fait introduire un espace après l'apostrophe pour que les occurrences apparaissent, ou écrire la préposition *de* sans l'élider.

5.4.2. *Importar(le a alguien) un bledo*

1. Sens : - « No importarle absolutamente nada a alguien » (Varela et Kubarth 1994 : 25)
- « Cosa insignificante, que no vale nada o a la cual se da muy poco valor » ("Le importa un bledo lo que piensen los otros" ; GDU : 319)

2. Origine : Le locution *no valer un bledo* existe aussi, et l'aliment y a le même sens figuré.

3. Variantes : Nous avons également fait une recherche sans le verbe sur Sketch Engine⁵⁰, afin de voir les prédicats les plus employés avant *un bledo* (7172 occurrences), et ce sont *importar* (6666 cas), *valer* (83) et *interesar* (65), suivis de *preocupar*, *entender* et *saber*.

4. Contexte : Le complément indirect du verbe est très souvent exprimé, sous forme de pronom ou de substantif.

5. Usage : - Fréquence relative : 0.33 par million
- Registre : Familier (Varela et Kubarth 1994 : 25). La députée de Vox Carla Toscano l'a utilisée pour attaquer son opposante Irene Montero sur Twitter, trois fois, entre 2019 et 2021⁵¹.

6. Variations :

- *Importar un chorizo* (variation populaire employée en Colombie et au Venezuela ; Zuluaga 1980 : 107) (< 0.01 par million)
- *Importar un/tres huevo(s)* (« Resultar indiferente a alguien » ; Varela et Kubarth 1994 : 134) (0.04 par million, mais *huevo* est plus probablement employé ici dans son acception vulgaire, sexuelle, qu'alimentaire)
- *(Que) con su pan se lo coma(n)* (« Para expresar indiferencia ante una actitud o decisión ajena »)

⁵⁰ Tous les substantifs des cinq exemplaires de cette locution ne se prêtent pas à cette recherche ; seuls *comino* et *bledo* sont généralement employés sans article dans les structures libres. Nous avons donc moins de risque que ces dernières interviennent dans les occurrences : on en a 0.35 par million pour *un bledo* (pour 0.33 avec le verbe), tandis que si l'on cherche *un pepino* seul, on passe de 0.1 à 0.33 par million. Pour *un comino*, on a 0.24 résultats par million, et les verbes les plus employés sont les mêmes qu'avec *un bledo* : 3886 fois *importar*, 370 *valer* et 123 *interesar*.

⁵¹ Exemple : "Feministas pidiendo la dimisión de @IreneMontero por aplaudir que se insulte a una disidente del movimiento trans. Os lo dije hace mucho. Irene no defiende a las mujeres, sólo a las que le den la razón en sus delirios ideológicos. Las mujeres le importan un bledo. #IreneVeteYa" (19/12/20).

- *Importar un pito* (« Importar muy poco o nada »)

7. Traductions :
- Je m'en fiche (*comme de l'an quarante/ma première chemise*) (Vidal 2006 : 79)
 - Je m'en fiche complètement, C'est le cadet de mes soucis (Larousse 2007 : 173)

5.4.3. *Importar(le a alguien) un comino*⁵²

1. Sens : « No importarle en absoluto esa cosa o persona » ("Le importa un comino lo que piense su madre" ; GDU : 551)

2. Origine :

- Au sens figuré, *comino* signifie « Persona de baja estatura », et qualifie donc par extension une personne ou une chose insignifiante, peu importante (GDU : 551).
- Un *cominero* est une personne qui s'intéresse à des choses sans importance (GDU : 551).
- La locution se rapproche d'une autre, *no servir/valer (ni) un comino*, qui signifie « No servir para nada, ser inútil » (GDU : 551).
- Corominas (II 1987 : 159) cite comme dérivé de *comino* l'ancien verbe *cominear*, qui signifiait « Entretenerse en menudencias » en raison de la petitesse de la graine de cumin.

3. Variantes :

- *Importar tres cominos* (< 0.01 par million)
- La locution est précédée de *no* (mais garde le même sens) dans certains cas : sur 3888 emplois de la locution, *no* est présent 37 fois à sa gauche, et 240 fois en 2^e position à gauche (quand un complément indirect du verbe, sous forme pronominale, est présent entre les deux). Dans ce contexte négatif, la particule *ni* est parfois ajoutée.

5. Usage : - Fréquence relative : 0.19 par million

7. Traductions :
- Je m'en fiche royalement (Vidal 2006 : 136)
 - Se contreficher de (Larousse 2007 : 294)

⁵² Cette locution et celles qui suivent étant semblables à la précédente, nous ne donnons sur elles que les informations qui diffèrent ou sont additionnelles par rapport à l'examen de *importar un bledo*.

5.4.4. *Importar(le a alguien) un pepino*

1. Sens : « Ser una cosa muy poco importante para alguien » ("Me importaban un pepino mi futuro, esta vida y la otra" ; GDU : 1583)

3. Variantes : *Importar tres pepinos* est assez souvent employé (0.02 par million), et généralement précédé de la particule négative.

5. Usage : - Fréquence relative : 0.1 par million
- Registre : *Coloquial* (DRAE et GDU)

5.4.5. *Importar(le a alguien) un pimiento*

1. Sens : « No importarle nada en absoluto » ("A los políticos la cultura les ha importado un pimiento" ; GDU : 1609)

2. Origine : La locution se rapproche de ces deux locutions : *no valer un pimiento* (« No valer nada » ; GDU : 1609) et *no entender/saber un pimiento(/pito) de algo* (« No entender nada de algo », Varela et Kubarth 1994 : 219 ; 221).

3. Variantes : 247 cas avec *tres*

5. Usage : - Fréquence relative : 0.17 par million
- Registre : *Coloquial* (DRAE)

5.4.6. *Importar(le a alguien) un rábano*

1. Sens : « No tener algo ningún valor ni importancia para alguien » ("Le importa un rábano el destino de la peseta" ; GDU : 1710)

2. Origine : Deux expressions données dans le GDU (: 1710) sont proches de la locution : *¡Qué rábano (pasa)!* (« Expresión que refuerza el valor despectivo de la frase ») et *¡(Y) un rábano!* (« Expresión despectiva de negación, rechazo o disconformidad »).

3. Variantes : Peu d'occurrences avec *tres* et *interesar*

5. Usage : - Fréquence relative : 0.08 par million
- Registre : *Coloquial* (DRAE)

5.5. Groupe 5 : Econduire

5.5.1. Envoyer [quelqu'un] se faire cuire un œuf⁵³

1. Sens : - « Refuser, euphémisme pour "Va te faire foutre" » ("Il me dit : « Eh ! dites-donc, là, je vous ai rendu cent francs de trop. » Alors je lui ai dit : « Va te faire cuire un œuf, ça paie le métro, ça. » Puis je me suis tiré, quoi, c'est tout." ; Duneton 1990 : 771)

- « Formule destinée à se débarrasser d'un importun » (Rey et Chantreau 1993 : 563)

2. Origine : Cette locution est difficile à expliquer, étant donné que l'activité de cuisson d'un œuf n'a, semble-t-il, rien de méprisable ou d'absurde. Le sens de mépris masque donc sans doute une allusion, probablement sexuelle. Certains expliquent la locution par la forme complète *va te faire cuire un œuf (un neuf) à huit heures*, pour signifier l'impossible, mais cette motivation peut avoir été inventée *a posteriori* (Rey et Chantreau 1993 : 563).

3. Variantes : /

4. Contexte : Si l'on ne renseigne pas le verbe sur Sketch Engine, donc que ce soit avec le verbe *envoyer* ou *aller*, la locution est employée dans de nombreux cas dans un contexte de potentialité. En effet, le verbe est souvent précédé d'un autre verbe auxiliaire ou modal, comme *n'avoir qu'à, dire à quelqu'un de, pouvoir...*

5. Usage : - Fréquence relative : 0.03 par million⁵⁴ (c'est-à-dire 199 occurrences, dont 60 pour la forme propositionnelle *Va te faire cuire un œuf*, parmi lesquelles une bonne partie concernent une chanson appelée « Va te faire cuire un œuf, man », de Boris Vian et Henri Salvador).

⁵³ La plupart des dictionnaires renseignent ce phraséologisme sous la forme propositionnelle *Va te faire cuire un œuf*. Cependant, le phraséologisme est moins figé qu'un proverbe, puisque le verbe peut varier (en personne, en temps...). Nous l'incluons donc dans notre étude des locutions, sous la forme proche de son équivalence espagnole.

⁵⁴ En renseignant la forme *se faire cuire un œuf* (avec l'aliment écrit de cette façon), Sketch Engine donne comme résultats autant les emplois où les voyelles *o* et *e* sont liées que ceux dans lesquels elles sont écrites séparément, mais ne donne pas les occurrences dans lesquelles le pronom change de personne ou de nombre. On a donc une fréquence de 0.01 par million avec le pronom *se*. Nous avons dès lors recherché *faire cuire un œuf* (0.05 par million), puis sélectionné avec l'outil « Frequency » les cas où le lemme précédant la forme était un pronom réfléchi (*se, te, vous, me* et *nous* en l'occurrence), afin d'éliminer les emplois littéraux de la forme. Il a aussi fallu enlever 4 cas où *vous* était le sujet.

- Registre : Forme populaire (Rey et Chantreau 1993 : 563)

6. Variations :

- *Envoyer quelqu'un au diable* (« Le renvoyer, rabrouer avec colère ou impatience »)
- *Envoyer quelqu'un sur les roses* (« Le rembarrer »)
- *Envoyer pâître/promener/valser quelqu'un (quelque chose)* (« Repousser, rejeter »)
- *Aller se faire voir (chez les grecs)* (« Se faire éconduire brutalement » ; Linternaute)

7. Traductions :

- *¡Vete a la porra!* (Vidal 2006 : 344)
- *¡Vete a freír espárragos!* (Larousse 2007 : 776)

5.5.2. *Mandar a freír espárragos [a alguien/algo]*

1. Sens :

- « Rechazar a alguien/algo de forma categórica o violenta » (Varela et Kubarth 1994 : 101)
- « Expresión con que se echa a alguien de algún lugar, cargo, trabajo etc., con enojo, dureza o sin miramientos » ("Cuando sale el machista, yo lo mando a freír espárragos" ; GDU : 970)

2. Origine :

La locution fait penser à une ancienne locution élativique : *solo como el espárrago*, ou *solo como espárrago en el yermo* (« Para ponderar la soledad »).

3. Variantes :

Le verbe peut varier : en plus des 486 occurrences avec *mandar* sur les 925 emplois de *a freír espárragos* sur Sketch Engine, 139 sont précédées de *ir* (sachant que la locution avec *irse* signifie aussi, quand elle n'est pas employée au mode impératif, « Estropearse o fracasar algo o alguien » ; GDU : 970) et 28 de *enviar*. Bien que le DRAE renseigne souvent la locution et ses variations sans verbes, la formule exclamative *A freír [...]* semble donc moins employée dans les faits.

4. Contexte :

Le sujet de la locution semble pouvoir être à la fois une personne et une chose, comme le confirme cet emploi sur Sketch Engine : "Pensad que si hay viento una estructura de este tipo podría hacer un "efecto vela" mandando a freír espárragos toda la instalación." Le français ne présente selon nous pas cette possibilité, mais on rencontre néanmoins sur la base de données cet emploi, issu d'un article de presse : "Sur le T4 (N.D.L.R. : ligne de tram), le ticket spécial va se faire cuire un œuf (N.D.L.R. : car il est supprimé)".

5. Usage :

- Fréquence relative : 0.05 par million

- Registre : Informel (Varela et Kubarth 1994 : 101)

6. Variations :

- (*Andar/Irse*) *A bañar(se)* ; (*Irse/Mandar*) *Al cuerno* ; (*Enviar/mandar*) *A paseo* ; *A la porra* (« Para manifestar desagrado, enfado o rechazo »)
- (*Andar/Irse/Mandar*) *A freír buñuelos* (le DRAE renvoie à la locution principale) (< 0.01 par million sur Sketch Engine)
- (*Enviar/Mandar*) *al chorizo* (le DRAE renvoie à *a paseo*) (< 0.01 par million)
- *Mandar a freír churros* (« Rechazar a alguien con desprecio » ; GDU : 497, et aussi « Fracasar, quebrar, malograrse » ; Varela et Kubarth 1994 : 80) (< 0.01 par million)
- (*Andar/Irse/Mandar*) *A hacer gárgaras/puñetas* (2 mêmes sens que la locution principale)
- *A freír monos/monas* (le DRAE renvoie à locution principale)
- *Que te den morcilla* (« Expresión usada para manifestar el enfado ante alguien o la intención de desentenderse de él o de no soportar una situación determinada durante más tiempo » ; GDU : 1438) (0.02 par million) ; [*Irse/Mandar*] *a freír/tomar morcilla(s)* apparaît aussi sur Sketch Engine (< 0.01 par million)
- *Irse/Mandar a freír papas/patatas* (proposée dans Dony 1951 : 53) (< 0.01 par million)
- *Mandar a tomar viento (fresco) a alguien/algo* (« Rechazar de forma categórica o violenta » ; Varela et Kubarth 1994 : 289)

7. Traductions :

- *Va te faire foutre, Va au diable, Va voir ailleurs si j'y suis* (Dony 1951 : 53)
- *Va te faire cuire un œuf!* (Vidal 2006 : 236)
- *Envoyer bouler/pâître/promener/valser* (Larousse 2007 : 507)

5.6. Groupe 6 : S'écouler vite

5.6.1. *Se vendre comme des petits pains*

1. Sens : « En grande quantité, notamment à propos d'une marchandise de gros débit » ("[...] le Racing était toujours en retard d'un but et le temps s'écoulait plus vite que des petits pains." ; Rey et Chantreau 1993 : 577)

2. Origine : /

3. Variantes : Le verbe varie beaucoup. Sketch Engine donne 830 résultats avec (*se*) *vendre*, 267 avec *partir*, 115 avec *s'arracher*, 111 avec *se multiplier*, puis *s'écouler*, *pousser* et *distribuer* (sur les 1750 occurrences de *comme des petits pains*).

4. Contexte :

- Le sujet de la locution est très souvent l'objet vendu, le verbe est donc généralement employé sous forme pronominale ou passive (884 pronoms *se* et 270 verbes *être* en 2^e position avant *comme des petits pains*, sur les 1750 résultats).

- Quel que soit le verbe employé, le contexte d'emploi de la locution est la plupart du temps commercial (achats d'objets ou de nourriture très plébiscités). Les verbes *se multiplier* ou *pousser*, par exemple, permettent des contextes plus variés, mais leur sujet reste tout de même souvent un produit ou un service (Sketch Engine).

5. Usage : - Fréquence relative : 0.26 par million

6. Variations : Aucun (Duneton 1990 : 76 propose *vendre bien ses coquilles* avec le sens de « Vendre bien sa marchandise », et Rey et Chantreau 1993 : 214 la reprennent dans le sens « Tirer un profit exagéré de quelque chose », mais cette locution ne semble plus employée ; *Pousser comme un champignon* - *Se multiplier/reproduire comme des champignons*, qui signifient « Rapidement », rejoignent certains emplois de la locution)

7. Traductions : - *Eso se vende como rosquillas/tortas*⁵⁵ (Vidal 2006 : 353)
- *Venderse como rosquillas* (Larousse 2007 : 797)
- *Venderse como churros, Venderse como rosquillas/panecillos*⁵⁶
(Bénaben 2020 : 218 ; 232)

5.6.2. *Venderse como churros*

1. Sens : « Con mucha facilidad » ("Esos discos se han vendido como churros" ; DRAE)

2. Origine : /

3. Variantes : Le verbe varie énormément, mais le plus employé est sans conteste *vender* (1374 cas sur 3696 sur Sketch Engine), suivi de *salir* (128 cas), *hacer* (91) et *fabricar* (51).

⁵⁵ Cette forme n'est présente dans aucun dictionnaire monolingue.

⁵⁶ *Idem*.

4. Contexte : - La locution élativ est employée avec plusieurs sortes d'actions pouvant se répéter, se passer un grand nombre de fois.

- 766 *se* en 2^e position avant *como churros* (sur 3696 occurrences)

5. Usage : - Fréquence relative : 0.18 par million (3696 occurrences)

- Registre : *Coloquial* (DRAE)

6. Variations :

- *Crece*/*Multiplicarse*/*Reproducirse como (los) hongos* (« En gran abundancia »)

- *Salir como pan caliente*⁵⁷ : proposée comme équivalence de *s'enlever comme des petits pains* par Dony 1951 : 284, mais absente des autres dictionnaires monolingues ou bilingues, alors qu'il y a 0.1 résultats par million sur Sketch Engine pour *como pan caliente*, dont plus de la moitié avec le verbe *vender(se)*

7. Traductions : - *Se vendre comme des petits pains* (Vidal 2006 : 124)

- *Comme des petits pains* (Larousse 2007 : 269)

5.6.3. *Venderse como rosquillas*⁵⁸

1. Sens : - « Venderse algo mucho » ("Las pinturas del XIX, con gran sorpresa para mí, se vendieron como rosquillas." ; GDU : 1805)

- « Con mucha facilidad o en gran cantidad » ("Los pisos se están vendiendo como rosquillas." ; DRAE)

2. Origine : La locution a peut-être un rapport avec les deux suivantes : *no vender ni una rosca* (« No vender nada o muy poco » ; GDU : 1804), et *pasarse alguien de rosca* (« Cometer alguien un exceso imprudente o inoportuno » ; GDU : 1804).

3. Variantes : Sketch Engine renseigne quelques autres verbes, mais en quantité négligeable (*hacer* 7 fois, *salir* 6, *caer* 5, *fabricar*, *comprar* et *dar* 4). *Vender* est employé 660 fois avant *como rosquillas* sur les 1138 cas ; dans les autres emplois, la plupart du temps, le complément direct est intercalé après le verbe (ex : "se venden pisos como rosquillas").

⁵⁷ A ne pas confondre, comme le fait le Larousse 2007 : 857, avec *repartir(se) como pan bendito*, qui signifie « Distribuir en porciones muy pequeñas ».

⁵⁸ Une fois de plus, pour cette locution qui a le même patron que la précédente et qui a donc de nombreux points communs avec elle, nous ne donnons que les informations qui diffèrent.

4. Contexte : Mêmes remarques que pour l'équivalence française, si ce n'est que la forme avec l'auxiliaire *être* n'apparaît pas, puisque l'espagnol utilise le pronom *se* pour la voix passive (427 fois *se* en 2^e position à gauche des 1138 *como rosquillas*).

5. Usage : - Fréquence relative : 0.06 par million
- Registre : *Coloquial* (DRAE)

7. Traductions : *Se vendre comme des petits pains* (Vidal 2006 : 495 et Larousse 2007 : 1031)

6. ANALYSE SEMANTIQUE DES LOCUTIONS CULINAIRES

6.1. Idiomaticité : théorie

Les informations rassemblées dans l'examen de nos six groupes de locutions, et en particulier les deux premières parties (« Sens » et « Origine »), vont nous permettre de nous pencher de manière plus détaillée sur le signifié de ces locutions culinaires.

Nous avons cité précédemment l'idiomaticité comme l'un des deux critères principaux attribués par les chercheurs aux phraséologismes (avec le figement, critère non pas sémantique mais syntaxique, et plus étudié que l'idiomaticité ; Haquin 2016 : 39). Nous avons aussi dit que nous ne considérons que les locutions phraséologiques, idiomatiques. En effet, il va de soi que le sens donné pour toutes les locutions étudiées n'était pas leur sens littéral, mais bien leur sens figuré ; elles contiennent un aliment, mais leur acception culinaire n'est pas pertinente. Ce qui nous intéresse maintenant est le lien entre ces deux sens : comment passe-t-on de tel groupe de mots et de leurs sens respectifs au sens général de la locution ? Par quel(s) procédé(s) sémantique(s) ? Ce sens général est-il en partie compositionnel ? C'est à ces questions que nous allons tenter de répondre, après avoir établi les bases théoriques nécessaires.

L'idiomaticité, trait cité par tous les chercheurs donc, est tantôt considérée comme obligatoire (le plus souvent), tantôt comme optionnelle (surtout chez ceux adhérant à la conception ample de la phraséologie, puisqu'une collocation, par exemple, est très rarement idiomatique). Elle se définit ainsi depuis Bally : elle s'applique à tous les phraséologismes dont le sens n'est pas compositionnel, c'est-à-dire dont le sens ne peut être déduit de la somme des sens de leurs composants (cf. citation de Casares 1950 : 170

dans le chapitre « Proverbes et locutions : distinctions »)⁵⁹. On l'appelle donc parfois aussi *figuración, no composicionalidad, no calculabilidad (del sentido), opacidad* (García-Page 2008 : 388), ou encore *non déductibilité* (González Rey 1995 : 158). Elle ne fait dès lors pas référence, en phraséologie, comme on pourrait le croire puisqu'il s'agit de son sens commun et étymologique, à « tout ce qui est propre à une langue donnée »⁶⁰ (Greimas cité par Zuluaga 1980 : 121). Certains chercheurs (Zuluaga, Mel'čuk) considèrent comme idiomatique toute forme qui n'a pas d'équivalence dans une autre langue, ce qui n'est pas pertinent pour notre objectif contrastif (cf. aussi annexe 1.4, dont les locutions équivalentes formellement ont bien un sens idiomatique), tandis que Greimas distingue l'idiomaticité bilingue ou interlinguistique de l'idiomaticité intralinguistique, qui recoupe les phraséologismes (Iñesta Mena et Pamies Bertrán 2002 : 23-25). Toujours est-il que, quel que soit le point de vue, les composants d'un phraséologisme idiomatique perdent leur identité sémantique propre, leur autonomie sémantico-fonctionnelle et leur relation les uns avec les autres au profit de l'ensemble. Par ailleurs, la structure sémantico-formelle de l'unité idiomatique ne peut parfois pas s'expliquer avec les règles grammaticales et syntaxiques habituelles ; on y rencontre par exemple des composants diacritiques⁶¹ (Zuluaga 1980 : 123-125).

Nous l'avons déjà vu, l'idiomaticité n'est pas un critère absolu. Tout phraséologisme idiomatique l'est à un degré plus ou moins élevé. Voici les grades proposés par différents théoriciens, dans l'ordre de publication, selon des critères sémantiques et/ou syntaxiques :

- Le Russe Vinogradov distingue les adhérences phraséologiques (totalement immotivées), les unités phraséologiques (motivées à un certain point, notamment par

⁵⁹ Notons que, selon González Rey (dans Wotjak 1998 : 58), les parémies sont par définition à la fois compositionnelles et non-compositionnelles.

⁶⁰ Ruiz Gurillo montre la difficulté de différencier les termes *idiomaticidad, idiomático, idiomatismo, idioma* et *modismo*, puisqu'ils ont tous plusieurs acceptions. D'un côté, ils font référence à une forme d'expression, une manière de parler propre à une langue (toutes les langues en ont une), et de l'autre aux résultats de cette dernière, à savoir les expressions idiomatiques (Ruiz Gurillo 1997 : 91-96). Par ailleurs, *idiomaticité* désigne parfois aussi une façon de parler propre à une région ou à un groupe social (López Roig 2001 : 48).

⁶¹ Aussi appelés mots idiomatiques, mots uniques ou *monemas finiquitados*, ce sont des sortes d'hapax ; des mots qui n'existent que dans le phraséologisme idiomatique en question, qui ne sont donc pas ou plus employés dans des combinaisons libres, et dont le sens est dès lors parfois obscur (Zuluaga 1980 : 18). Haquin (2016 : 53) nomme ce cas de figure l'*opacité lexicale*.

une image), et les combinaisons phraséologiques (dans lesquelles un seul mot possède un sens figuré, les autres gardant leur sens littéral) (López Roig 2001 : 96-97).

- L'Allemand Burger distingue, dans les phraséologismes idiomatiques, les expressions idiomatiques au sens large (qui ont par exemple un sens figuré, métaphorique) et les expressions idiomatiques au sens strict (celles qui ne sont pas du tout motivées) (Zuluaga 1980 : 90-91).
- Zuluaga (1980 : 134-137) parle de semi-idiomaticité quand le signifié n'est ni totalement littéral ni immotivé, que le sens littéral évoque une image mettant sur la voie du sens figuré global. C'est le cas des comparaisons élatives ou des métaphores stéréotypées, qui convoquent une image symbolisant le sens idiomatique. Zuluaga parle d'idiomaticité totale quand au moins un des composants est totalement figuré, n'a aucune autonomie sémantico-fonctionnelle. C'est le cas dans quatre situations : présence d'un mot diacritique, anomalie structurelle, élément métalinguistique (ex : *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*), et structure régulière. Le troisième type est celui des locutions non idiomatiques, figées⁶² (López Roig 2001 : 93).
- Varela et Kubarth (1994 : X) parlent d'unités indirectement idiomatiques quand leur sens vient d'une image compréhensible, et d'unités partiellement idiomatiques quand un élément garde son sens premier.
- Gaatone distingue les locutions transparentes (compositionnelles, comme *à vrai dire*) des locutions opaques, qui sont subdivisées en locutions à homonyme non figé, certes moins employé (ex : *table ronde*), et locutions sans homonyme libre (ex : *à bout portant*) (Martins-Baltar 1997 : 32).
- González Rey (Wotjak 1998 : 62-63) distingue les combinaisons figées dérivées d'une combinaison libre (que celle-ci soit toujours employée ou non ; elle peut par exemple faire référence à une coutume disparue) des combinaisons figées dont les composants sont incompatibles sémantiquement. Selon elle, dans le premier groupe,

⁶² L'idiomaticité ne s'oppose pas au figement, bien que l'on pourrait le penser en rencontrant ce type de taxonomie, que Zuluaga n'est pas le seul à faire (cf. Ruiz Gurillo 1997 : 110-113). Tous les phraséologismes, qu'ils (ne) soient pas, peu ou totalement idiomatiques, sont figés (toujours à un certain degré), c'est-à-dire qu'ils sont des structures stables, répétées, mémorisables. La qualification de Zuluaga de *construcción fija* pour les locutions non idiomatiques fait simplement référence au fait que ce type de phraséologisme est seulement figé, qu'il ne présente qu'un seul des deux traits prototypiques des phraséologismes.

l'idiomaticité ne se définit pas par un sens non-compositionnel⁶³, puisque les composants gardent leur identité et que leur sens peut se réactualiser, mais simplement par le fait que l'unité ne doit pas s'interpréter littéralement dans certains contextes. Dans le deuxième groupe, elle explique l'idiomaticité par la présence d'une métaphore : le sens initial des composants n'est pas non plus refusé, mais modifié.

- López Roig (2001 : 50-53) définit l'idiomaticité comme une irrégularité entre les signifiés littéral et phraséologique. Cependant, dans certains phraséologismes, un lien entre les deux subsiste. Il y a donc plusieurs grades d'idiomaticité : idiomaticité totale (phraséologismes présentant des irrégularités sémantiques ou syntaxiques ou encore un mot diacritique ; dont le signifié littéral ne peut pas s'interpréter logiquement ; ou dont aucun composant ne maintient son sens littéral), partielle (dont au moins un composant maintient son sens premier) et zéro (périphérie de la phraséologie : collocations, proverbes, formules routinières...).
- García-Page (2008 : 394) parle d'idiomaticité forte quand le sens est très opaque (ex : cas d'anomalie lexicale ou grammaticale), et d'idiomaticité faible quand le signifié est semi-transparent, motivé. Il ajoute que, souvent, dans le cas des locutions à idiomaticité faible, l'un des composants au moins maintient son sens littéral.
- Baran A Nkoum (2015 : 167-171 ; 414-415) parle d'idiomaticité grande quand le sens du phraséologisme est opaque (souvent, il renferme une figure de style, une image exagérée), et de semi-transparence quand le sens littéral motive le sens figuré. Quand l'idiomaticité est moyenne, du point de vue iconique (c'est-à-dire de la correspondance entre l'image et le référent), on a une image congruente, ce qui signifie que l'image est logique, visualisable, et que le sens littéral est possible dans la réalité. Quand l'idiomaticité est grande, l'image est incongruente, ce qui veut dire que le sens littéral est une action impossible, que le référent n'existe pas dans la réalité.

On voit que les taxonomies relatives à l'idiomaticité des phraséologismes varient d'un chercheur à l'autre. Ces différentes propositions se rejoignent cependant au moins

⁶³ Haquin (2016 : 41-46) remet aussi en cause ce critère traditionnel, mais le maintient en le complexifiant : il distingue les non-compositionnalités ou interprétations lexicale et globale, la première faisant référence à l'opacité associative (les mots de l'expression ne veulent rien dire ensemble), et la seconde à la définition habituelle de la non-compositionnalité.

sur un point : elles partent du sens littéral des composants et du phraséologisme (certains n'en ont pas ; les locutions qui ont bien un homonyme libre sont appelées *ambiguës* par García-Page 2008 : 389) pour arriver au sens figuré, et tirent de cette transformation une certaine motivation, ou non (d'où la distinction entre phraséologismes sémantiquement transparents et opaques). En somme, plus un phraséologisme est idiomatique, moins il semble motivé en synchronie (López Roig 2001 : 53)⁶⁴.

Martínez López (1995 : 166) explique cependant qu'en réalité, le sens d'un phraséologisme n'est jamais totalement arbitraire, puisqu'il vient de la culture, de la société, de l'histoire, de l'expérience... García-Page (2008 : 395) le rejoint en ajoutant que même les locutions les plus opaques peuvent contenir des indices de leur sens, que ces indices soient lexicaux (ex : un anthroponyme), sémantiques (ex : l'étymologie d'un mot), pragmatiques (ex : contexte d'usage), sociolinguistiques ou culturels. En effet, l'histoire, la littérature et la religion contiennent souvent des indices d'interprétation. Selon Corpas Pastor également (1996 : 120-121), l'idiomaticité s'explique par la présence dans les phraséologismes de mots ou acceptions disparus, par une origine souvent difficile à établir car liée à des faits historiques, à des aspects culturels, à des citations ou à des anecdotes, ou encore par une transposition sémantique (souvent métaphorique) faite à partir d'une figure, d'une image. Connaître le registre d'emploi et l'origine de la locution (son processus de formation) aide donc beaucoup, d'après elle, et ce que nous nous sommes efforcée de rechercher.

Baran A Nkoum (2015 : 170) estime dès lors qu'établir des grades d'idiomaticité est subjectif, car les connaissances linguistiques et culturelles du chercheur interviennent dans son interprétation. En effet, comme le dit Ruiz Gurillo (dans Wotjak 1998 : 31), il n'est pas rare qu'un locuteur natif, même un lexicologue, croie que tel phraséologisme est motivé alors que c'est plus sa propre intuition qui entre en jeu qu'une origine réelle. Pour régler ce problème, Zuluaga (1980 : 128-134) distingue deux types de motivation : diachronique et synchronique. La première motivation est celle qui serait à l'origine de la formation et du sens du phraséologisme ou du mot (par exemple, *rival* aurait été motivé, à un autre temps, par le contexte de guerre dans lequel les adversaires tenaient chacun

⁶⁴ Cependant, certains chercheurs, comme Weinreich, excluent la motivation des préoccupations phraséologiques (López Roig 2001 : 53).

une rive opposée, mais semble arbitraire en synchronie). La seconde établit un lien entre le signifié littéral et le signifié idiomatique, à l'aide d'une justification historique ou simplement d'un sentiment d'analogie entre les deux sens de la part du locuteur⁶⁵. Il existe toutefois des cas où trouver de la motivation est impossible, selon lui : les phraséologismes contenant un mot diacritique, ceux à la structure régulière, ceux dont le sens est impossible dans la réalité (ex : *hacer vaca*, qui est en plus une construction fautive car il manque un article et car *hacer* ne peut normalement pas être suivi d'un animé), les locutions prépositives et conjonctives dont les composants ont perdu leur valeur sémantique, et les phraséologismes contenant un élément métalinguistique.

Selon Zuluaga (1980 : 134), on devrait donc plutôt parler de phraséologismes motivables ou non, plutôt que d'employer l'adjectif absolu *motivé*, puisque comme le dit Ruiz Gurillo (1997 : 99-102), une expression non motivée en synchronie résulte souvent⁶⁶ d'un processus historique au cours duquel le sens littéral et le sens idiomatique se sont éloignés (cf. Guiraud 1961 : 7, qui dit qu'une locution qui paraît arbitraire parce que le sens qui est à son origine a disparu avec le temps nous semble motivée dès que l'on apprend l'explication de son sens). Selon González Rey (2000 : 221), dire quel chemin ont parcouru une expression et ses composants relève de la phraséologie diachronique, mais la phraséologie synchronique peut étudier sa forme et ses procédés de construction. En ce sens, Legallois et Tutin (2013 : 6-7) rejoignent Zuluaga, en disant que la notion de compositionnalité peut se concevoir de deux façons, selon que le sens des composants est calculé *a priori* ou *a posteriori*, que la perspective est celle de l'encodage ou du décodage. En effet, si l'on adopte la deuxième perspective, on peut dire que les composants d'un phraséologisme contribuent à son sens, une fois que l'on connaît ce dernier ; on peut interpréter le phraséologisme, l'analyser, mais pas le produire. Ils ajoutent tout de même que le critère de compositionnalité est délicat à manipuler, car la variation individuelle est grande (des tests expérimentaux ont confirmé le peu d'accord entre locuteurs, ainsi

⁶⁵ López Roig (2001 : 56) distingue aussi, au sein de la motivation synchronique, les phraséologismes dont la motivation a disparu avec le temps, et ceux qui en ont acquis ou récupéré au fil des années, sur un signifié idiomatique ancien ou nouveau.

⁶⁶ Larin pense même que toute combinaison de mots vient d'une idée qui fut un jour tout à fait claire et normative syntaxiquement et sémantiquement, qu'elle est toujours motivée (Carneado Moré et Tristán Pérez 1983 : 53).

qu'une tendance à remotiver le phraséologisme, que López Roig 2001 : 58 appelle *motivation subjective*).

Nous nous positionnons du côté du décodage, de la motivation d'une locution *a posteriori*. Toute explication que nous apporterons ne se veut donc ni diachronique ni assurée ; une locution que nous qualifierons de peu idiomatique ne sera pas considérée comme motivée avec certitude, mais potentiellement motivable, de notre point de vue. Quant aux grades, à leurs appellations et aux critères d'idiomaticité, ceux retenus pour notre analyse sont les suivants :

- Locution partiellement idiomatique : Le sens littéral d'un des composants fait partie du sens figuré⁶⁷.
- Locution indirectement idiomatique : Son sens littéral dénote une image congruente qui a des traits communs avec son sens figuré, qui met sur la voie de ce dernier.
- Locution totalement idiomatique : Les deux critères précédents ne s'appliquent pas (notamment lorsqu'il n'existe pas d'homonyme libre ; Ruiz Gurillo 1997 : 99-102), il y a une anomalie syntaxique ou lexicale au sein de la locution, ou la locution présente une structure régulière (c'est-à-dire qu'elle présente une ou plusieurs variations lexicales sur une structure invariable ; Ruiz Gurillo 1997 : 110-113)⁶⁸.

N.B. : Nous n'avons pas de locution non idiomatique, car nous les avons exclues dès les débuts de notre recherche, en précisant que nous nous intéressons exclusivement aux locutions par excellence, que certains appellent *locutions phraséologiques*.

C'est ainsi que la notion d'iconicité, développée par Baran A Nkoum (2015) et reproblématisée par Haquin (2016), nous sera utile. Pour ce dernier, une expression figée présente un décalage entre ce qu'il appelle une scène lexicale (ce que l'expression dit),

⁶⁷ Au moment de la division de notre corpus en différents groupes et donc de l'isolement des locutions non verbales, nous avons expliqué que nous maintenions parmi les locutions verbales certaines dont le composant verbal n'était pas renseigné par certains dictionnaires, car il nous paraissait obligatoire (ou du moins présent dans la grande majorité des cas) et donc faisant partie intégrante de la locution. Néanmoins, ces cas de figure sont souvent ceux où le verbe en question n'a pas de sens idiomatique. Ce choix pourrait donc influencer l'analyse du degré d'idiomaticité. Toujours est-il que, dans le cas des treize locutions de notre corpus restreint, les deux locutions qui seront qualifiées à l'issue de l'analyse de partiellement idiomatiques en raison de leur verbe sont des locutions contenant un complément circonstanciel ne pouvant pas être employé seul avec ce sens (d'après les emplois sur Sketch Engine de *comme d'une guigne*, et d'après tous les dictionnaires de la bibliographie pour *rouler dans la farine*). L'analyse de l'idiomaticité de ces locutions considérées comme verbales est donc pertinente.

⁶⁸ Amerlynck (2006 : 8) appelle ces modèles des *structures mi-figées*, et explique que les différents équivalents nominaux sont souvent euphémiques, qu'ils remplacent des termes jugés choquants.

souvent fictive et généralisée, et une scène réelle (ce dont la locution parle dans les faits, ce que l'on comprend de son utilisation en situation). En effet, « L'image apparaît à partir de la relation existant entre le signifié littéral et le signifié phraséologique » (López Roig 2001 : 76)⁶⁹.

6.2. Les figures de style : théorie

Idiomatique est donc le contraire de *motivé*, mais pas de *motivable*. Comme Zuluaga (1980 : 134) et García-Page (2008 : 395), nous considérons que n'importe quelle locution peut recevoir une explication plus ou moins assurée. Dans notre chapitre d'examen des locutions, nous avons opté pour des explications trouvées dans des dictionnaires et ouvrages spécialisés (partie « Origine ») : elles sont la plupart du temps sémantiques (ex : acception figurée d'un composant), historiques (ex : locution potentiellement tirée d'une autre motivée) ou culturelles⁷⁰, et ne sont pas forcément correctes, comme en avertissaient Rey et Amerlynck (dans Amerlynck 2006 : 16-17). Dans la suite de notre analyse, nous nous efforcerons de proposer une motivation de nos locutions par une explication rhétorique, tropologique. En effet, comme le dit Ruiz Gurillo (dans Wotjak 1998 : 20) et comme nous l'avons constaté dans le point précédent (voir les classifications de González Rey et de Baran A Nkoum ; cette dernière s'inspire des Français Guiraud et Mejri et des Espagnols Cuenca et Hilferthy), les phraséologismes sont souvent caractérisés, d'un point de vue lexico-sémantique, par des traits relevant de la tropologie, qui est liée à l'idiomaticité ; un phraséologisme idiomatique a beaucoup de chance de présenter une figure de style. Cowie (Legallois et Tutin 2013 : 7) sépare aussi, au sein des phraséologismes opaques/indécomposables, les *figurative idioms*, interprétables grâce à la figure qu'ils renferment, et les *pure idioms*, non motivables en synchronie (du moins selon le chercheur qui les range dans cette catégorie). Le lien entre le sens littéral et idiomatique vient donc souvent d'une image basée sur une figure rhétorique (López Roig 2001 : 60). Selon González Rey (1995 : 158 ; 162) et Guiraud

⁶⁹ Traduction libre de « La imagen surge a partir de la relación existente entre el significado literal y el significado fraseológico » (López Roig 2001 : 76).

⁷⁰ Martínez López (1995 : 167) divise d'ailleurs en deux groupes les phraséologismes, selon que leur sens idiomatique est en relation avec leur structure morphosyntaxique, leur sens littéral, ou qu'il est lié à une situation historique (sachant que les deux cas de figure peuvent s'appliquer en même temps).

(1961 : 6), deux chercheurs spécialisés dans l'aspect rhétorique de la phraséologie, une expression idiomatique a même par définition une valeur métaphorique.

Pour Martínez López (1995 : 311), comme on a souvent dans un phraséologisme une association d'idées, il est normal d'y rechercher des tropes (ceux-ci se définissant comme un procédé qui donne un sens nouveau à un mot, par son emploi avec un signifié inhabituel, et qui augmente l'expressivité et l'aspect esthétique des phraséologismes ; Baran A Nkoum 2015 : 82-83). On peut d'abord voir une contradiction entre les notions de figure de style et de phraséologisme, puisque la première est traditionnellement un écart par rapport à la norme linguistique (Groupe μ 1970), tandis que les locutions sont figées et souvent lexicalisées. Le lien entre phraséologisme et trope s'effectue cependant en vertu du fait que, les locutions étant des combinaisons répétées (non libres) et idiomatiques, il est pertinent de se demander quel(s) déplacement(s) de sens, quelle(s) figure(s) sont à leur base. En effet, d'après Guiraud (1961 : 50), ce sont les figures stylistiques qui expliquent la formation, le succès et la survie des locutions. De plus,

« Elles [les expressions figées] sont le lieu de conceptualisations métaphoriques qui [...] sont le reflet des conceptions du monde qu'en ont leurs usagers, et vice-versa, ceux-ci se représentent le monde à travers des métaphores. La perspective contrastive en plusieurs langues permet de constater la convergence ou la divergence des images employées dans chaque culture. [...] Les images employées par la langue seconde sont redevables au patrimoine culturel de cette langue. » (González Rey et Fernández González 2006 : 1018).

On retrouve plusieurs figures rhétoriques dans les phraséologismes, voire parfois dans un seul : comparaison, hyperbole, litote, métaphore, métonymie, personnification (Baran A Nkoum 2015 : 166 ; 401), emphase, ironie, périphrase (Martínez López 1995 : 314-325), antonomase (Corpas Pastor 1996 : 124), synecdoque (Ruiz Gurillo dans Wotjak 1998 : 20), allitération (Guiraud 1961 : 69)... La plus employée, aussi bien dans les phraséologismes (Penas Ibáñez et Yanhong 2013-2014 : 207) et leur formation (Carneado Moré et Tristán Pérez 1983 : 63) que dans la classe des locutions (Baran A Nkoum 2015 : 401), est la métaphore, suivie de la métonymie (Gläser, citée par López Roig 2001 : 60, le dit aussi). C'est aussi la plus étudiée (González Rey 1995 : 161 et Baran A Nkoum 2015 : 82) : on peut citer les noms des Américains Lakoff et Johnson, du Français Le Guern ou encore de l'Espagnole Olza Moreno, entre autres.

Dans le chapitre suivant, nous allons, en nous servant des apports des différents chercheurs précités, nous pencher sur les locutions verbales culinaires de notre corpus restreint en tentant d'y identifier l'une ou l'autre figure rhétorique, et ainsi de proposer une explication possible de leur sens, une motivation. Dès que nous rencontrerons un nouveau trope, nous en donnerons la définition en phraséologie, proposée par un chercheur. L'idiomaticité sera combinée à ces propos, puisqu'une figure se définit comme un écart de sens, qu'elle convoque une image dont le sens littéral contribue au sens idiomatique, ici du phraséologisme (González Rey dans Wotjak 1998 : 70). En effet, comme le dit Wotjak,

« A condition qu'il soit possible de faire disparaître le caractère dit fermé, opaque, hermétique et figuré, typique des unités phraséologiques idiomatiques, et de chercher une motivation assurée du signifié métaphorique, typique de ces unités phraséologiques, en déchiffrant ce que l'on veut dénommer avec la métaphore utilisée à partir des signifiés extra-phraséologiques des composants de l'unité phraséologique idiomatique, nous sommes face à un degré moindre d'idiomaticité. » (Wotjak dans Ruiz Gurillo 1997 : 102)⁷¹.

6.3. Grades d'idiomaticité et tropes des locutions verbales culinaires

Comme idiomaticité et tropes sont liés, les paragraphes qui suivent reprennent les groupes de locutions du corpus restreint, précédemment examinées, et précisent dans le point A leur degré d'idiomaticité (à partir des critères préétablis dans le chapitre « Idiomaticité : théorie »), puis, au point B, les figures de style qu'il est possible d'identifier, d'après nous. Nous ne classerons pas les locutions, d'ailleurs peu nombreuses, selon tel grade ou trope, car la perspective de ce travail reste contrastive ; nous laissons donc les locutions espagnoles et françaises équivalentes ensemble, et mettons ainsi en évidence leurs points communs et différences.

6.3.1. Groupe 1 : Être facile

A) La locution française *être bête comme chou* est totalement idiomatique, car elle présente une anomalie grammaticale. En effet, la combinaison homonyme libre est

⁷¹ Traduction libre de « Siempre y cuando se pueda disipar el carácter llamado cerrado, opaco, hermético y translaticio, típico de las UF idiomáticas y se pueda buscar una motivación acertada al significado metafórico, translaticio de estas UF descifrando lo que quiere denominarse con la metáfora utilizada a partir de los significados extrafraseológicos de los componentes de la UF idiomática, estaremos frente a un grado menor de idiomaticidad » (Wotjak dans Ruiz Gurillo 1997 : 102).

syntactiquement incorrecte, puisque l'aliment y est employé sans article. La locution espagnole *ser pan comido* est quant à elle indirectement idiomatique, car son sens littéral met sur la voie du sens figuré (tout comme la locution française, malgré son anomalie) si l'on connaît ce dernier : en décodage, on comprend aisément l'association entre ces sens, puisque manger du pain (image congruente renvoyée par la locution) est facile.

B) La locution française comprend sans aucun doute possible une comparaison. La **comparaison** se définit, en phraséologie tout comme en rhétorique, comme la liaison par analogie d'un comparé et d'un comparant, à l'aide un instrument grammatical (ici, la conjonction *comme*). Ces deux mots liés sont issus de deux secteurs ou isotopies différents, mais sont comparés en vertu d'un sème ou d'une connotation commune, dont le comparé est généralement un exemple type (González Rey 2000 : 214). L'emploi de cette figure dans un phraséologisme aurait pour but de représenter plus concrètement, de manière plus expressive, le comparé. Il n'est pas rare qu'une locution comparative fasse partie d'une structure régulière (Baran A Nkoum 2015 : 104-106), comme nous le verrons dans le groupe 6. González Rey et Baran A Nkoum, tout comme Bally et Gross dont la première s'inspire, ont chacune proposé une classification au sein des phraséologismes comparatifs, et leurs classifications se complètent bien. Elles nourriront nos analyses. González Rey (2000 : 215 ; 2020) observe le champ lexical des composants de l'expression et du sens de cette dernière, et distingue le *simil* de la comparaison proprement dite : le premier contient deux mots qui ne sont pas interchangeables dans l'énoncé, la comparant apporte donc un jugement de valeur métaphorique au comparé. Baran A Nkoum (2015 : 106-107) parle quant à elle de similitude totale (ex : *blanc comme neige*), partielle (*manger comme un cochon* ; implicitement *manger comme [mange] un cochon*) ou inexistante (lorsqu'il n'y a aucune redondance sémique et que le lien sémantique est donc opaque). Elle explique qu'on peut établir la catégorie à partir d'une analyse de la motivation de la locution.

Dans notre cas de figure, *être bête comme chou*, nous avons affaire à un *simil* à similitude inexistante. Non seulement le sujet de l'énoncé, une personne, ne peut pas être remplacé par l'aliment (ce dernier porte donc bien un jugement de valeur sur le comparé et ne lui transfère pas des caractéristiques physiques, par exemple), mais ce dernier ne possède pas non plus le sème /simplicité/, *a priori*. L'information trouvée dans le dictionnaire, ou l'intuition du locuteur, permet cependant de déchiffrer cette association

lorsque l'on connaît le sens de la locution, le chou étant en effet un aliment rudimentaire, d'ailleurs autrefois utilisé avec le sème /bêtise/ (Amerlynck 2006 : 42-43).

En espagnol (*ser pan comido*), on a affaire à une figure proche, la **métaphore**⁷². Celle-ci se définit comme la substitution d'un mot par un autre au sens ressemblant, l'association pouvant sembler évidente, ou non (et donc nécessiter le contexte ou une connaissance encyclopédique pour la comprendre) (Martínez López 1995 : 325-326). En phraséologie, elle représente souvent l'abstrait avec le concret (ex : *porter ses fruits – dar frutos* ; Carneado Moré et Tristán Pérez 1983 : 52), le mental avec le physique, le complexe avec le connu (Penas Ibáñez et Yanhong 2013-2014 : 230 et Baran A Nkoum 2015 : 86), et évoque souvent une image hyperbolique (González Rey 1995 : 163). Elle peut se situer au niveau du verbe, du complément (verbal ou circonstanciel) ou d'un ensemble (González Rey 1995 : 163). Plus récemment (depuis les années 80), la métaphore n'est plus vue par certains comme une comparaison simplifiée, mais comme la projection des traits d'un domaine conceptuel ou sensoriel (souvent des expériences quotidiennes) à un autre en vue d'éclairer ce dernier (Baran A Nkoum 2015 : 165 ; 410). Tristán Pérez (Carneado Moré et Tristán Pérez 1983 : 53-54) explique que, pour comprendre une métaphore, il faut savoir ce qui unit sémantiquement l'expression idiomatique et ses composants ; elle distingue dès lors les phraséologismes dont le sens est en relation avec le signifié de ses composants, et ceux dont les composants ne peuvent pas être liés dans une combinaison libre, car leurs sens sont incompatibles. Baran A Nkoum (2015 : 86-89) donne quant à elle trois catégories de métaphores : ontologique (une expérience physique concrétise un événement, une émotion, une idée ou une entité, par similitude de forme ou de fonction), orientationnelle (le terme remplacé est en relation spatiale avec le terme de la métaphore) et structurelle (une activité est structurée dans les termes d'une autre).

Avec *ser pan comido*, le mental (sens idiomatique de « facile ») est représenté par un autre domaine relevant du physique, à savoir l'action de manger un aliment (sens littéral), probablement en vertu du fait que cette action est aisée. De plus, cette dernière fait bien partie du quotidien. On est donc face à une métaphore ontologique, aux sens littéral et figuré en relation plutôt transparente. Nous avons également un certain effet hyperbolique, l'action de manger du pain étant bien plus aisée que l'est le sujet de la

⁷² Le Groupe μ (1970) parlait d'*identification* pour une comparaison dont la copule est un verbe d'équivalence.

locution, en général (exemples d'emplois sur Sketch Engine : "el Gobierno dijo que la inflación era pan comido pero aún no la pudo controlar" ; "Robar la comida del pueblo Ricota mientas [sic] duermen fue pan comido"). Une **hyperbole** est en effet une exagération de ce que l'on dit de la réalité pour en amplifier ou diminuer la vérité, voire pour caricaturer (Baran A Nkoum 2015 : 107-108), et nous pensons que c'est l'effet produit ici.

6.3.2. Groupe 2 : Tromper

A) La locution française *rouler dans la farine* est partiellement idiomatique, car l'une des acceptions du verbe *rouler* reste pertinente pour le sens idiomatique de l'unité. La locution espagnole *dar gato por liebre* est quant à elle indirectement idiomatique, car elle dénote une image congruente, possible, qui a des points communs avec le sens idiomatique (substitution de deux choses aux valeurs très différentes). Sa locution hyperonymique *dársela con queso* est par contre totalement idiomatique, puisqu'elle présente une anomalie lexicale, une opacité, comme dirait Haquin (2016 : 53), liée à une ellipse anaphorique : on ne connaît pas l'antécédent du pronom *la*.

B) La locution française avait autrefois, à notre sens, un aspect emphatique. L'**emphase** a pour fonction de désigner implicitement un trait caractéristique par un concept lié à ce trait, afin d'en dire plus que ce qu'il n'y paraît (Martínez López 1995 : 318). Ici, le locuteur fait référence à une tromperie avec l'aliment *farine*, car celui-ci avait auparavant la valeur d'« Arguments trompeurs ; déguisements fallacieux », notamment dans le verbe *enfariner* (Rey et Chantreau 1993 : 352). De plus, la locution nous semble aussi, dans une perspective synchronique⁷³ et lorsque l'on a connaissance de l'information précédente du moins, hyperbolique, puisque le sème /tromperie/ est répété : il est présent à la fois dans *rouler* et dans *farine*.

L'équivalence commerciale *dar gato por liebre* est périphrastique de son sens idiomatique. La **périphrase**, en phraséologie, est une unité de mots synonymique, dont l'emploi a un but euphémistique : elle permet d'éviter les mots inconvenants ou heurtant la sensibilité (elle est par exemple souvent employée dans des locutions sexuelles). Elle

⁷³ Le verbe *rouler* a aujourd'hui parmi ses acceptions « Duper », mais il est possible que celle-ci lui vienne justement de son emploi répété dans la locution étudiée, et qu'elle ne soit donc pas l'un de ses sens originels qui aurait motivé cette locution. Le FEW ne donne aucune information au sujet de la locution, ni de la première occurrence de cette acception du verbe.

peut amener un effet cultivé, ou, au contraire, populaire et comique (Martínez López 1995 : 314-315). Dans notre cas de figure, la locution est une périphrase du verbe *arnaquer*, et cela permet de désigner cette réalité déplaisante en la contournant et en la rendant plus amusante. La moquerie est peut-être aussi un des effets produits. La périphrase est souvent combinée avec un autre trope au sein d'un phraséologisme (Martínez López 1995 : 316). Ici, nous pensons que la locution contient aussi une métaphore structurelle portant sur les deux compléments, et qui amplifie le côté ridicule déjà provoqué par la périphrase. En effet, la marchandise que le complément d'objet indirect de la locution désirait est désignée par *liebre*, et celle qu'il a reçue par *gato*. Le sens de ces deux aliments n'est pas en soi lié à la scène réelle, mais c'est leur combinaison qui la caractérise : leur opposition, à savoir le caractère vulgaire du chat et le côté raffiné du lièvre, est projetée sur la marchandise en question.

Dársela con queso présente aussi, selon nous, une métaphore structurelle, si le locuteur prend connaissance des explications fournies par les dictionnaires. Ce n'est pas une métaphore traditionnelle portant sur un mot, mais une métaphore dans sa conception récente : le domaine de l'appât pour capturer une souris (ou celui du vignoble), auquel (*con*) *queso* fait référence, est transféré à une scène réelle particulière d'arnaque (Iribarren 1974 : 253).

6.3.3. Groupe 3 : Faire un scandale

A) Les locutions française *faire un fromage de* et espagnole *montar un pollo* sont totalement idiomatiques, car leur sens littéral ne met pas du tout sur la voie du sens figuré. Connaître les sens anciens ou acceptions figurées des mots *fromage* et *pollo* aide à comprendre l'association, mais ils restent assez éloignés du sens idiomatique. De plus, le sens littéral est une image incongrue, il ne désigne pas une action possible. En effet, les composants de chaque locution semblent incompatibles sémantiquement : on ne peut pas transformer un événement en fromage, ni monter un poulet. Enfin, les deux locutions forment une structure régulière, au sein de laquelle l'aliment peut être remplacé par un autre mot-clé, comme *foin* ou *plat*, et *cacao* ou *numero*. Il devient donc inutile de chercher une explication à l'emploi des aliments *fromage* et *pollo* en particulier pour cette scène réelle, puisque d'autres scènes lexicales possèdent le même sens idiomatique : ce dernier vient donc avant tout de la structure, et non du mot-clé choisi.

B) L'Internaute propose une motivation métaphorique de la locution française, portant sur son complément direct : « Partir du lait, (c'est-à-dire un élément simple) et en faire du fromage (aliment très travaillé) signifie que l'on peut transformer quelque chose qui était simple en une chose complexe. » Cette association au moyen d'un autre aliment à la base du premier, quoique convaincante, nous paraît trop éloignée du sens « Grossir démesurément l'importance d'un fait » (En quoi le fromage serait-il plus important et disproportionné par rapport au lait ?) et donc peu intuitive, surtout en regard de la variation *en faire un foin* (les locutions régulières de notre corpus ayant normalement une explication analogue malgré le changement de composant). Pour la locution espagnole, si l'on en croit l'explication relevant de la phonétique historique, la locution aurait présenté une périphrase dans sa forme ancienne *montar un poyo*. Notre perspective se voulant synchronique, nous ne développons pas cette figure. Les locutions du troisième groupe sont donc les premières, d'après nous, dont le sens ne peut pas s'expliquer par une figure, où il reste opaque ou entièrement idiomatique.

6.3.4. Groupe 4 : Se ficher

A) La locution française *se soucier comme d'une guigne* est partiellement idiomatique, puisque son verbe maintient son sens littéral. Les locutions espagnoles formées de *importar un* suivi d'un aliment ont la même particularité, mais elles sont totalement idiomatiques puisqu'elles font justement partie d'une structure régulière, plus régulière que pour le groupe précédent, puisqu'ici toutes les variations lexicales sont des légumes ou plantes et font donc partie du même registre, le registre culinaire. Nous ne nous pencherons donc pas dans la partie B sur ce que chaque aliment apporte en particulier comme signifié métaphorique.

B) La locution française contient une comparaison, ou plutôt un *simil* à similitude partielle (puisque'elle signifie implicitement « se soucier de quelque chose comme [on se soucie] d'une guigne »). Elle a pour effet d'affirmer son désintérêt de manière plus expressive que le ferait le synonyme libre *ne pas se soucier du tout*, et la connotation qui est transférée du comparant au comparé est donc celle d'une chose insignifiante. Nous pensons que cette locution contient aussi une **litote**. La litote est une ironie périphrastique (Martínez López 1995 : 320), ou une figure qui remplace un signifié par un autre moins fort, afin d'atténuer une idée intime ou difficile à exprimer (Baran A Nkoum 2015 : 108). Il nous semble que c'est le cas ici, puisque la locution, pour dire "pas du tout", emploie

une comparaison avec un fruit qui, par sa nature, importe généralement plus que le comparé ; la scène réelle est plus négative, plus assertive que la scène lexicale (exemples d'emplois sur Sketch Engine : "les politiciens agissent et se moquent comme d'une guigne de vos états d'âme" ; "[...] cadavre dont nous allons entreprendre la dissection, lequel, ma foi, se fiche comme d'une guigne de la présence, comme ils le prétendent, au-dessus de son visage [...]").

Les locutions espagnoles, dont la forme est proche de l'équivalence française, présentent presque les mêmes figures : une litote (en vertu du même raisonnement, d'autant plus dans les variantes où l'aliment est précédé de *tres*, et du fait que c'est une structure régulière⁷⁴), et une métaphore (comparaison sans terme comparatif). En effet, on peut dire que l'aliment remplace *no ... en absoluto*, peut-être par calque sur *un montón*, et que cette association abstrait-concret n'est pas évidente à deviner hors contexte. On trouve peut-être aussi une troisième figure de style dans cette structure locutionnelle, portant cette fois sur l'expression et non plus sur le contenu : une assonance. Chaque variation lexicale, alimentaire ou non (*pito*), se termine en effet par la même voyelle. La structure *importar un* semble donc exiger cette contrainte phonétique, à moins que cette correspondance ne soit une simple coïncidence.

6.3.5. Groupe 5 : Econduire

A) Les locutions de chaque langue, *envoyer se faire cuire un œuf* et *mandar a freír espárragos*, ont une forme et une scène lexicale assez proches. Elles sont toutes deux indirectement idiomatiques, car leur verbe, comme l'action qui les suit qui se démarque généralement du contexte de la scène réelle, met sur la voie du sens idiomatique « Congédier ». On pourrait aussi dire que la locution espagnole est totalement idiomatique, puisque le patron *mandar a freír* accepte aussi d'autres aliments comme *buñuelos*, *churros* ou *papas*, mais ces derniers sont très peu utilisés par rapport à *espárragos*.

B) Nous sommes de nouveau face à une litote dans ces deux équivalences. La scène lexicale, au ton moqueur, remplace une scène réelle bien plus déplaisante, afin de ne pas

⁷⁴ Cf. note 68.

avoir à dire *envoyer se faire foutre* ou *mandar a la mierda* par exemple, également idiomatiques mais plus vulgaires.

6.3.6. Groupe 6 : S'écouler vite

A) La locution française *se vendre comme des petits pains* est indirectement idiomatique, car son sens littéral dénote une image ayant beaucoup en commun avec le sens figuré : non seulement l'action commerciale contenue dans le verbe est maintenue, mais l'aliment employé est sans conteste un aliment qui se vend en grande quantité. Les locutions espagnoles ont les mêmes caractéristiques, mais appartiennent à la catégorie des locutions totalement idiomatiques, car plusieurs variations lexicales sont possibles pour la même structure. Ce n'est donc plus spécialement l'aliment employé qui détermine le sens idiomatique, mais l'emploi de la forme *venderse como* + aliment. Précisons néanmoins que les variations lexicales semblent être conditionnées thématiquement : elles font partie du même genre que l'aliment de la locution française, celui des produits de boulangerie-pâtisserie, des viennoiseries.

B) Nous avons dans les deux langues une comparaison proprement dite, à similitude partielle (*se vendre comme des petits pains [se vendent]*). Le comparé et le comparant font partie du même secteur : tous deux sont des marchandises. Le comparant dénote cependant une scène lexicale plus expressive que la scène réelle, les petits pains ou les churros étant aux yeux de la plupart des gens des produits agréables (le comparant transfère cette connotation au comparé) et très demandés. C'est pourquoi l'on estime que la comparaison est dans certains contextes hyperbolique, lorsqu'elle enjolive la réalité (exemples d'emplois sur Sketch Engine : "Soyez sûr que la Peugeot 208 Ice Velvet va se vendre comme des petits pains." ; "Les tee-shirts « I love China » [...] se vendent aussi comme des petits pains, notamment depuis les événements du Tibet, en mars.")

6.3.7. Synthèse

Voici un tableau récapitulatif reprenant le grade d'idiomaticité et les figures de style observées dans les locutions des six groupes étudiés :

LOCUTIONS FRANÇAISES	GRADES D'IDIOMATICITÉ - FIGURES		LOCUTIONS ESPAGNOLES
Être bête comme chou	Totalement idiomatique	Indirectement idiomatique	Ser pan comido
	Comparaison	Métaphore	
Rouler dans la farine	Partiellement idiomatique	Totalement idiomatique	Dársela con queso
	Emphase Hyperbole	Métaphore	
		Indirectement idiomatique	Dar gato por liebre
Périphrase Métaphore			
Faire un fromage de	Totalement idiomatique		Montar un pollo
	/		
Se soucier comme d'une guigne de	Partiellement idiomatique	Totalement idiomatique	Importar un bledo / comino / pepino / pimienta / rábano
	Comparaison Litote	Métaphore Litote Assonance	
Envoyer se faire cuire un œuf	Indirectement idiomatique		Mandar a freír espárragos
	Litote		
Se vendre comme des petits pains	Indirectement idiomatique	Totalement idiomatique	Venderse como churros / rosquillas
	Comparaison hyperbolique		

6.4. Conclusions contrastives

Les locutions étudiées sont toutes idiomatiques, puisqu'il s'agissait d'un de nos critères d'inclusion, mais à différents degrés. Néanmoins, elles sont toutes (excepté celles du groupe 3) motivables par des explications tropologiques. Excepté la synecdoque et la métonymie⁷⁵, nous avons observé dans notre corpus restreint toutes les figures de style souvent rencontrées en phraséologie. L'absence de la synecdoque et de la métonymie

⁷⁵ Ainsi que des personnifications ou des antonomases, puisque nous n'avons sélectionné que les locutions donc le mot-clé était alimentaire.

s'explique, outre par l'ampleur limitée du corpus, par notre choix d'en exclure les locutions culinaires dont le sens était également culinaire.

Baran A Nkoum (2015 : 405), qui a étudié les figures (entre autres) de locutions verbales du domaine somatique en français et en espagnol, en était arrivée à la conclusion que les locutions équivalentes des deux langues employaient dans la majorité des cas des procédés rhétoriques similaires. Cette hypothèse se vérifie aussi dans notre corpus restreint : excepté pour le groupe 2, les équivalences de chaque groupe partagent soit la même figure, soit présentent des figures très proches (comparaison et métaphore). Du point de vue du degré d'idiomaticité cependant, force est de constater qu'il est rarement équivalent d'une langue à l'autre. Néanmoins, la différence est souvent minime : une petite anomalie syntaxique, une structure régulière... Nos équivalences restent donc, la plupart du temps, assez proches des points de vue compositionnel et iconique. De plus, selon Cubilla Arranz *et al.* (2005 : 1723), si les deux langues présentent une locution de même sens et du même domaine lexical (culinaire ici), on peut parler d'idiomaticité métaphorique partagée. Il est vrai que, bien que l'image varie d'une langue à l'autre, notamment selon l'aliment utilisé, les deux langues présentent toujours, comme nous l'avons voulu, un sens idiomatique similaire construit à partir d'une scène lexicale culinaire.

Passons maintenant à d'autres similitudes ou différences entre langues que nous pouvons observer à partir de l'analyse de notre corpus restreint. Ce dernier est bien évidemment trop réduit que pour en extraire des conclusions assurées, et notre corpus élargi également. Dès lors, nous ne présenterons que des tendances observées, qui restent au stade d'hypothèses et dont il faudrait vérifier la généralisation avec des recherches plus larges et approfondies. On observe tout d'abord que le français compte deux comparaisons en plus que l'espagnol, qui préfère la forme métaphorique. Desporte et Martin-Berthet (2001 : 89) arrivaient d'ailleurs à la même conclusion à partir de leur analyse de locutions animales dans les deux langues : « Outre deux dérivés (*cochinamente*, *vachement*), ont un fonctionnement adverbial les comparaisons figées intensives, modificateurs de verbe ou d'adjectif ; elles paraissent nettement plus abondantes en français. » Cependant, dans notre corpus élargi (annexe 1), on rencontre autant de

locutions élatives en espagnol qu'en français : dans 14 cas⁷⁶, les locutions équivalentes présentent chacune l'adverbe *comme* – *como* ; dans 2 cas, seul le français utilise la comparaison (*être comme les doigts de la main* – *no haber pan partido entre* et *être têtue comme une mule* – *ser de piñon fijo*) ; et dans 1 cas, c'est l'inverse (*estar [contento] como unas pascuas* – *boire du petit lait*). Néanmoins, l'espagnol emploie souvent, à la place de *como*, une variante du terme de comparaison, qui rend cette dernière moins explicite ; *llorar como una magdalena* existe aussi sous la forme *estar hecho una magdalena*, on peut dire à la fois *estar como un fideo* et *estar hecho un fideo*, et ainsi de suite. Une autre variante possible en espagnol mais absente en français est celle qui utilise le comparatif *más que* ; beaucoup de locutions élatives espagnoles peuvent être employées avec le comparatif de supériorité en plus du comparatif d'égalité (*estar más contento que unas pascuas*, *estar más sano que una manzana...*), alors que l'équivalence française ne propose que le comparatif d'égalité.

La deuxième différence observée dans notre corpus restreint est que l'espagnol présente plus de locutions à structure régulière que le français (4 en espagnol, 1 en français), ce qui explique que le degré d'idiomaticité des locutions espagnoles soit plus souvent total. Or, dans notre corpus élargi, que l'on considère comme structure régulière les cas où deux ou plusieurs variations lexicales sont possibles, on en a presque le même nombre dans les deux langues (le français a 1 locution à structure régulière avec plusieurs variations lexicales, et 3 avec deux variations ; l'espagnol en a 2 avec plusieurs variations et 4 avec deux variations ; et on a 2 cas où les équivalences des deux langues présentent chacune deux variations, sans compter 4 cas où le français en a plusieurs et l'espagnol deux et 2 cas où c'est la situation inverse)⁷⁷.

Notre dernière observation porte sur le caractère parfois moins idiomatique des locutions françaises par rapport aux locutions espagnoles, et ce en raison de la répétition d'un sème, ou plutôt de l'explicitation du sens figuré. En effet, dans *être bête comme chou* et *rouler dans la farine*, le sens littéral du composant souligné fait partie du sens idiomatique de la locution, contrairement aux équivalences espagnoles (et leurs

⁷⁶ 8 de ces cas sont des locutions non verbales, adjectivales (qui, comme nous l'avons déjà dit, sont dans certains emplois précédées d'un verbe). Par ailleurs, si l'on considère, comme González Rey (2000 : 214), que l'instrument de comparaison peut être la préposition *de*, il nous faut ajouter les locutions (*avoir un caractère de chien/cochon* et (*tener las) orejas de soplillo*).

⁷⁷ Les nombres obtenus si l'on exclut les locutions verbales sont, dans le même ordre : 0 - 1 ; 2 - 1 ; 2 - 2.

variations, sauf *engañar como a un chino*). Cette fois, l'hypothèse s'applique aussi au corpus élargi. Dans nos corpus de locutions culinaires, on observe donc une tendance nette du français à avoir parmi ses composants un mot dont le sens littéral est un indice clair du sens idiomatique de la locution. Voici toutes les locutions françaises de notre corpus dont un composant garde son sens premier, ou du moins dont le sens idiomatique est évident au regard du sens lexical de ce composant, souligné (ou de l'ensemble ; ex : *à tous les coins de rue*), au contraire de son équivalence espagnole : *avoir un caractère de cochon*, *ménager le chèvre et le chou*, *bourré/plein comme un coing/œuf...*, *battre à plate couture*, *mener la danse*, *engueuler comme du poisson pourri*, *serrés comme des sardines*, *trempe comme une soupe* (et *rouge comme une tomate*)⁷⁸. La seule locution où nous avons le cas inverse est *parecerse como un huevo a una castaña* (équivalence : *être le jour et la nuit*). On a aussi quelques cas où les deux langues sont plus explicites, que ce soit en raison d'un composant qui garde son sens littéral ou en raison d'une scène lexicale à la connotation évidente (*bueno como el pan – bon comme le pain*, *llamar al pan pan y al vino vino – appeler un chat un chat*).

En conclusion, notre analyse du degré d'idiomaticité et des figures de style de notre corpus restreint de locutions nous a permis de mettre en évidence des similitudes et des différences hypothétiques entre les systèmes phraséologiques de nos deux langues d'étude, du point de vue des locutions verbales culinaires étudiées en particulier. Parmi les points communs, nous avons remarqué que les locutions équivalentes recourraient souvent à des figures de style similaires, et que leurs scènes renvoyaient généralement à une image assez proche. Par rapport aux locutions culinaires françaises et espagnoles de nos deux corpus de manière générale, nous avons pu constater que le français avait tendance à présenter un sens idiomatique plus facile à déchiffrer à partir de son sens littéral, puisque le deuxième contenait souvent l'un des sèmes du premier, de manière explicite. Enfin, toutes nos analyses du grade d'idiomaticité et des tropes de nos locutions verbales culinaires ont permis de proposer une motivation possible du sens de ces dernières, en restant modeste quant à nos explications, qui ne se veulent ni exhaustives

⁷⁸ Même remarque que dans la note 67 : le choix de maintenir certains verbes (ou participes passés) pourrait avoir influencé cette analyse de l'idiomaticité. De plus, le DRAE étant le dictionnaire qui retirait le plus souvent de ces entrées phraséologiques les composants au sens littéral, cela interfère peut-être dans cette observation de l'idiomaticité moindre des locutions françaises par rapport à l'espagnol.

(étudier en profondeur l'origine de nos treize locutions nécessiterait bien plus de pages et de recherches) ni assurées.

7. ANALYSE DE L'ÉQUIVALENCE DES LOCUTIONS VERBALES CULINAIRES

7.1. Grades d'équivalence : théorie

Comme le dit López Roig (2001 : 133-134 ; 156), la phraséologie contrastive a pour facteur invariable l'équivalence sémantique, c'est-à-dire qu'elle étudie les phraséologismes de deux langues dont le signifié dénotatif est identique, comme nous l'avons fait jusqu'ici et pour réunir notre corpus, à partir de la définition de Sevilla Muñoz (Baran A Nkoum 2015 : 136). Cependant, il faut aussi étudier l'équivalence de ces phraséologismes par rapport à d'autres facteurs variables, comme leur signifié littéral, leur structure morphosyntaxique, leurs signifiés connotatifs, leur registre, leur image... Il existe donc, selon la similitude de l'un ou l'autre de ces facteurs, différents degrés et relations d'équivalence.

En ce qui concerne l'équivalence des locutions verbales culinaires françaises et espagnoles au même sens idiomatique que nous avons étudiées, nous devons dès lors encore préciser quels axes de variation se maintiennent de l'une à l'autre ou pas : situation de communication, domaine de spécialité, marquage géographique⁷⁹ et temporel... (Blanco 2013 : 24) Le fait que l'un des phraséologismes présente une valeur, par exemple stylistique, que son ou ses équivalences ne partage(nt) pas n'est pas problématique, mais il faut toujours indiquer tout risque de généralisation abusive. En phraséologie contrastive, on s'efforce donc de donner une équivalence sémantique de même fréquence et registre, entre autres, mais si ce n'est pas possible, il suffit de le mentionner (Anscombe 2016 : 92). Trouver une équivalence exacte est d'ailleurs assez difficile : les équivalences parfaites, tout comme les synonymes interchangeables dans absolument tous les cas, sont très rares (Svensén dans Béjoint et Thoiron 1996 : 119-121). Parfois, l'équivalence la plus proche n'est pas la plus courante, ou est spécifique à un autre

⁷⁹ La variation diatopique sera de nouveau laissée de côté dans ce mémoire.

domaine, comme l'a constaté Sevilla Muñoz (2000 : 107), qui propose donc d'établir une gradation de l'équivalence.

Avant de proposer les différents degrés et critères d'équivalence proposés par différents chercheurs, il convient encore de différencier la notion d'*équivalence* de celle de *traduction*. La perspective de ce mémoire n'est certainement pas traductive, puisque nous ne tirons pas les phraséologismes d'un texte. Elle n'est d'ailleurs pas non plus lexicographique, sachant que notre but n'est pas de donner l'équivalence (phraséologique ou non) la plus proche en tout point de chacune de nos locutions verbales culinaires, mais bien d'en donner les équivalences locutionnelles et culinaires parmi d'autres équivalences possibles⁸⁰ (cf. partie « Variations » de l'examen des locutions) et de montrer les similitudes et différences entre ces locutions. L'équivalence est cependant aussi une préoccupation de la discipline voisine de la phraséologie qu'est la traduction. Ce que l'on appelle en phraséologie l'*équivalence totale* correspond en traduction à la substitution d'un phraséologisme par un autre dans un texte, puisque toutes leurs valeurs sont identiques (López Roig 2001 : 191). Néanmoins, la notion d'équivalence possède en traduction d'autres acceptions selon la tradition (elle est très peu utilisée ou remplacée par des termes plus clairs dans la tradition fonctionnaliste, et carrément absente de la branche herméneutique), car elle ne concerne pas deux unités de langue, mais deux textes. Du point de vue de la traductologie linguistique, l'équivalence est centrale et ne désigne pas l'égalité entre le texte original et le texte traduit, puisque la traduction est unidirectionnelle, mais la conservation d'une valeur centrale de l'un dans l'autre, d'un invariant déterminé par le traducteur, et elle donc peut être de cinq formes : dénotative, connotative, normative (le facteur que l'on tente de conserver est la syntaxe du type de texte, par exemple), pragmatique et stylistique (López Roig 2001 : 284-304). Quant au mémoire de Stradiot (1987 : 10 ; 12) portant sur les locutions culinaires espagnol-néerlandais dans une perspective traductive, il y parle de *locutions aux traductions*

⁸⁰ Cet objectif se différencie aussi d'une démarche de traduction, qui privilégie l'équivalence (nous verrons tout de suite que ce terme n'est pas toujours pertinent pour cette discipline) la plus appropriée dans le contexte de la phrase à traduire et non pas de manière générale. Parfois, il n'est en effet pas pertinent de traduire le phraséologisme du texte en langue originale par un phraséologisme dans la langue de traduction, car leurs effets sont totalement différents : un phraséologisme de la langue 1 peut par exemple être très naturel tandis que son équivalence dans la langue 2 serait insolite dans la phrase en question. C'est du moins ce qu'il nous semble, bien que nous n'ayons aucune formation en traduction. López Roig (2001 : 206) nous rejoint, lorsqu'elle explique que donner une équivalence non phraséologique ne devrait pas être opéré en phraséologie contrastive (cf. chapitre « Constitution d'un corpus »).

*totale*ment équivalentes, et la seule condition pour qu'une locution soit incluse dans cette catégorie semble être le fait que son équivalence sémantique soit aussi une équivalence littérale⁸¹. Les termes *équivalence* et *traduction* ne sont donc pas interchangeables, et la notion d'équivalence n'a pas le même sens dans la phraséologie (contrastive) que dans certaines branches de la discipline qu'est la traduction, même si ces acceptions ont bien entendu certains points en commun.

Nous allons maintenant présenter trois propositions de gradation de l'équivalence et/ou de critères de comparaison, de la moins à la plus fournie. Corpas Pastor (2003 : 217-218), qui étudie l'espagnol, oppose l'équivalence nulle (absence d'équivalence), qui ne nous intéresse pas, à l'équivalence pleine. Ses critères de classement ne font pas intervenir la forme des phraséologismes (des parémies dans son cas). L'équivalence pleine s'applique aux phraséologismes qui partagent les mêmes signifiés dénotatif et connotatif, la même base métaphorique, la même distribution, la même fréquence, les mêmes implications, la même charge pragmatique et les mêmes restrictions diastratiques, diaphasiques et diatopiques. Autant dire que les cas d'équivalence pleine sont rares ; Corpas Pastor reconnaît elle-même que les duos de phraséologismes qui remplissent ces conditions sont généralement des calques ou européismes⁸². Pour donner un exemple, Desporte et Martin-Berthet (2001 : 84), parmi leur échantillon assez large d'expressions courantes contenant le nom d'un animal en français ou en espagnol, n'ont rencontré qu'un seul cas d'équivalence totale (mais elles considèrent l'équivalence entre les mots-clés des deux langues, au niveau de leurs sèmes et locutions, ce qui diminue les chances de trouver des cas d'identité). Quant à nous, sachant que nous avons écarté de notre corpus restreint les équivalences littérales, il est peu probable que nous y rencontrions des cas d'équivalence pleine. Entre l'équivalence nulle et pleine de Corpas Pastor se trouve enfin l'équivalence partielle, divisée en différents cas de figure. Par exemple, il y a dans cette catégorie les phraséologismes dont l'équivalence dans la langue 2 ne partage que l'une de leurs acceptions, ou les phraséologismes qui ont deux équivalences qui remplissent chacune certains critères distincts.

⁸¹ Ces cas représentent 10 groupes de locutions sur les 126 qu'ils étudient (Stradiot 1987 : 192). Dans notre corpus français-espagnol, les équivalences littérales sont au nombre de 22 sur 66.

⁸² López Roig (2001 : 229-230) parle quant à elle, pour l'équivalence totale, de phraséologismes internationaux venant d'un même fond culturel (Bible, mythologie, littérature) ou d'universaux (liés aux comportements humains ou à l'observation du monde, par exemple).

Baran A Nkoum, qui étudie l'espagnol et le français et s'inspire de cette dernière chercheuse, a créé et appliqué le schéma ci-dessous pour l'analyse de l'équivalence (elle parle aussi de *correspondance*, car sa perspective est plus traductive) des locutions verbales somatiques de son corpus.

Cuadro recapitulativo de la equivalencia parcial de LVS español-francés
<p>I – Tipo de LVS: I.1 – Gesto/movimiento I. 2 – Concepto.</p> <p>II – Plano sintáctico: II.1– Correspondencia total (isomorfía morfosintáctica) II.2– Correspondencia parcial (anisomorfía léxica/estructural): traducción por una LVS/LV/paremia.</p> <p>III – Plano semántico: III. 1 – Símbolo anatómico: correspondiente/diferente/ausente III. 2 – Imagen: correspondiente/diferente/ausente III. 3 – Tipo de significado: semi-transparente/opaco III. 4 – Sentido figurado: (no) correspondiente III. 5 – Procedimiento retórico: correspondiente/diferente/pérdida de valores expresivos y figurativos.</p>

Fiche utilisée par Baran A Nkoum (2015 : 148) pour comparer les locutions verbales somatiques (LVS) espagnoles de son corpus et leurs équivalences françaises

A partir de la correspondance ou non de ces différents facteurs, elle distingue, parmi les correspondances conceptuelles (non littérales) de son corpus, quatre catégories : les groupes de locutions au même signifié idiomatique et à la même structure ; les groupes de locutions dont le signifié idiomatique n'est pas tout à fait partagé (car l'une d'elles a plusieurs acceptions) ; les groupes de locutions à la structure morphosyntaxique différente (parmi lesquelles elle divise celles dont les lexèmes sont différents, celles dont ces derniers ne font pas partie du même domaine lexical, et celles dont l'équivalence dans l'autre langue est un proverbe ou n'est pas un phraséologisme) ; et les groupes de locutions dont l'une contient un élément supplémentaire (comme un adverbe) la rendant plus expressive (Baran A Nkoum 2015 : 387-390).

Enfin, López Roig (2001 : 227-234) s'inspire des classifications proposées par un grand nombre de chercheurs pour la phraséologie contrastive entre l'allemand et d'autres

langues afin de proposer la sienne⁸³. D'un point de vue qualitatif, elle distingue la convergence, qui englobe l'équivalence totale et partielle ; la divergence, formée de la différence totale et partielle ; et l'équivalence zéro. Les critères de comparaison à la base de sa classification sont au nombre de cinq : le signifié phraséologique, le signifié littéral (abrégé *Slit* ; si le phraséologisme en a), la structure morphosyntaxique⁸⁴, les connotations éventuelles (ou *significado connotativo*, dit *Scon* ; et donc les conditions d'emploi du phraséologisme) et l'iconicité éventuelle (image)⁸⁵. Le signifié phraséologique est le point de comparaison primaire. Autrement dit, sans la correspondance de celui-ci d'un phraséologisme à l'autre, il n'y a pas d'équivalence possible entre eux, on parle donc d'équivalence zéro. Ce que López Roig nomme la *microestructura semántica* des équivalences doit être la même, c'est-à-dire qu'elles doivent avoir les mêmes sèmes, et dans le même ordre d'importance. Néanmoins, il est possible, dans le cas de l'équivalence partielle, que leur *medioestructura semántica* ne coïncide pas, c'est-à-dire qu'un des phraséologismes soit polysémique⁸⁶ et n'ait pas d'équivalence pour chacun de ses sémèmes. Enfin, elle explique que si l'un des cinq facteurs d'équivalence est différent, il n'est pas rare que d'autres le soient aussi (López Roig 2001 : 213-220). En effet, ces facteurs (entre autres) l'amènent aux sous-classes d'équivalence suivantes (López Roig 2001 : 227-234) :

- Equivalence totale : Les phraséologismes sont identiques par rapport aux cinq critères de comparaison, mais des différences morphosyntaxiques ou lexicales dues à la particularité de chaque langue ou des variations différentes sont possibles.
- Equivalence partielle : Les phraséologismes présentent de légères différences morphosyntaxiques (ex : cas, nombre, possessif, article), ou des sémèmes qui ne coïncident pas tous, en cas de polysémie de l'un ou plusieurs des phraséologismes. Les trois autres critères de comparaison, le *Slit*, le *Scon*, et l'iconicité, sont cependant partagés.

⁸³ Pour la phraséologie contrastive allemand-espagnol, elle présente les catégories de B. Wotjak (de 1992) et de Zurdo (1999), en pages 199-204 (ces deux chercheuses, contrairement à López Roig, prévoient toutes deux des cas d'équivalence non phraséologique).

⁸⁴ Ces trois premiers critères de comparaison sont les plus consensuels parmi les chercheurs dont López Roig s'inspire (López Roig 2001 : 208).

⁸⁵ Cf. fin du chapitre 6.1.

⁸⁶ La polysémie est rarement rencontrée dans les unités phraséologiques, comparé à leur importance dans les unités lexicales simples ou composées (López Roig 2001 : 214 ; 229).

- Différence partielle : En plus des différences précitées, les phraséologismes ne coïncident que partiellement du point de vue de leur Slit, tout en gardant une ressemblance iconique, et présentent d'importantes différences morphosyntaxiques.
- Différence totale : Les phraséologismes ont un Slit totalement différent, et donc une image différente. Des différences de structure morphosyntaxique, de Scon et de *medioestructura semántica* sont également possibles.

De notre côté, nous allons nous pencher une fois de plus sur les groupes de locutions de notre corpus restreint afin d'étudier leur équivalence à partir de la plupart des critères précités (excepté le grade d'idiomaticité et les procédés rhétoriques, déjà étudiés). Ces critères, proposés par les différents chercheurs, sont les suivants : signifié phraséologique, signifié littéral (Slit), image, connotations (Scon) et conditions d'emploi (registre, marques et/ou restrictions diastratiques, diaphasiques ou diachroniques⁸⁷, valeur(s) stylistique(s) ou effets de sens), structure morphosyntaxique, distribution, variantes et fréquence. Dans certains cas, nos sources (à savoir celles de l'examen des locutions) ne suffisent pas pour nous procurer toutes ces informations, mais les cinq facteurs principaux de López Roig sont facilement observables, et nous mentionnons toute autre différence constatée. A partir de cette comparaison des locutions verbales culinaires de chaque groupe entre elles avec ces critères, nous donnons donc leur grade d'équivalence, en suivant la classification proposée par López Roig (2001 : 213-236), puisqu'elle est plus précise et englobe les cas de figure présentés par Corpas Pastor et Baran A Nkoum⁸⁸.

Pour ce qui est du deuxième cas mentionné par Corpas Pastor (un phraséologisme en langue 1 pour deux équivalences en langue 2), si l'on considère les ensembles de locutions à structure régulière comme une seule locution, seul le groupe 2 présente ce cas de figure. Or, nous avons constaté que le sens de *rouler dans la farine* et de *dársela con*

⁸⁷ Nous avons décidé de laisser de côté, dans notre examen des locutions, les considérations de variation diatopique.

⁸⁸ On pourrait penser qu'il n'est pas pertinent de suivre des catégories d'équivalence proposées pour la phraséologie contrastive allemand-espagnol sachant que notre mémoire a pour objet deux langues romanes. Cependant, López Roig, qui a étudié les classifications proposées pour la phraséologie contrastive entre l'allemand et de nombreuses autres langues, s'est rendu compte qu'il n'y avait pas moins de similitudes entre l'allemand et une langue d'une famille éloignée qu'entre l'allemand et une autre langue germanique. Selon elle, c'est avant tout la proximité géographique et culturelle qui détermine les similitudes, et les langues d'Europe en présentent donc beaucoup, puisque les locuteurs de ce continent ont les mêmes traditions, modes de vie et de pensée et fond culturel (López Roig 2001 : 209-211).

queso (« Tromper ») englobait le sens de *dar gato por liebre* (« Tromper sur la qualité de quelque chose »), que l'un était général et l'autre spécifique, et donc que la dernière locution était un hyponyme des deux précédentes (cf. partie « Contexte » de l'examen de la locution *dar gato por liebre*). López Roig (2001 : 235) explique que des locutions en relation d'hyponymie n'ont pas un signifié phraséologique équivalent, et que, comme cette conformité est la condition *sine qua non* pour pouvoir parler d'équivalence (selon ses critères ; Földes et Hundt, par exemple, incluent ce cas dans l'équivalence partielle), ces locutions présentent une équivalence zéro. Elles ont des sèmes communs mais pas le même sémème. Nous excluons donc dès à présent la locution *dar gato por liebre* de nos analyses de ce chapitre, pour nous conformer aux propositions de López Roig jusqu'au bout, et puisque notre perspective se veut générale (contrastive) et non unidirectionnelle (traductive) ; cette locution espagnole peut être substituée par la locution française (et par sa variation espagnole) si l'on en croit nos recherches, mais l'inverse n'est pas toujours vrai. Or, nous ne mettons pas une des deux langues en avant par rapport à l'autre. Nous n'aurons dès lors pas besoin des classes d'équivalence quantitative⁸⁹ de López Roig.

7.2. Grade d'équivalence des locutions verbales culinaires

7.2.1. Groupe 1 : Être facile

Le groupe 1, composé de *être bête comme chou* et de *ser pan comido*, présente une **différence partielle**. En effet, le Slit de ces deux locutions n'est ni identique ni totalement différent : le sujet de la locution est identifié à un aliment plutôt rudimentaire (sème commun) au moyen d'un verbe copule, mais le français ajoute une explicitation du point (et donc du terme) de comparaison, tandis que l'espagnol adjoint le sème /consommé/ au moyen d'un participe passé. On perçoit bien les différences de structure morphosyntaxique, d'autant plus que l'attribut est un groupe adjectival en français et nominal en espagnol. Malgré ces différences, l'image renvoyée par les deux locutions reste fort proche. En effet, la fonction iconique semble être ici de faire passer le sujet pour un produit de consommation primaire, afin de montrer sa facilité de réalisation ou de maîtrise. Quant aux effets de sens, il nous manque des attestations orales filmées pour

⁸⁹ Dans une perspective quantitative et non plus qualitative, elle distingue la mono-équivalence de la poly-équivalence, qui désigne les cas où un phraséologisme a plusieurs équivalences dans la langue 2, qui lui sont respectivement comparables par rapport à des facteurs différents et n'ont donc pas forcément le même grade d'équivalence (López Roig 2001 : 223-225).

pouvoir observer la posture des locuteurs employant ces locutions, mais nous pensons, d'après notre expérience personnelle et l'origine présumée de la locution française (le chou serait un aliment grossier autrefois associé à la stupidité ; Amerlynck 2006 : 42-43), que son utilisation attribue une valeur émotionnelle péjorative à son sujet (qui serait simpliste). Il reste à savoir si cela se vérifie en contexte réel et s'il en va de même avec la locution espagnole, mais l'absence de l'adjectif de comparaison dont le sens est « Stupide » et l'aliment différent dans cette langue amènent à penser que l'équivalence ne partage probablement pas cette valeur péjorative. Il faut aussi signaler que ces deux locutions présentent, malgré des variantes identiques (le verbe copule d'identité peut changer en français comme en espagnol), une fréquence d'emploi très divergente : la locution espagnole est beaucoup plus employée que son équivalence française (Sketch Engine). Peut-être la fréquence basse de la locution française s'explique-t-elle par une connotation archaïque amplifiée par l'absence d'article ; c'est du moins ce qu'il nous semble en tant que locutrice native, mais cette hypothèse est difficile à confirmer. De plus, d'après Varela et Kubarth (1994 : 196), la locution espagnole est informelle, tandis que Rey et Chantreau (1993 : 174) ne renseignent pas la locution française comme familière⁹⁰. Enfin, les deux locutions ne présentent pas la même distribution : la locution verbale⁹¹ française est, bien plus souvent que son équivalence espagnole, employée dans une proposition isolée dont le sujet est le pronom *ce* (Sketch Engine).

7.2.2. Groupe 2 : Tromper

Ce groupe, composé de *rouler dans la farine* et *dársela con queso*, présente un cas de **différence totale**. Le Slit des deux locutions est totalement différent (elles n'ont aucun composant en commun), tout comme, de ce fait, leur image. D'un côté, si l'on reprend les origines présumées de chacune, la locution française évoque une personne se faisant entraîner dans une perfidie (*farine* signifiait autrefois « Arguments trompeurs » ; Rey et

⁹⁰ Toutes les locutions de notre corpus restreint font partie du registre familier si l'on en croit le Larousse bilingue (2017), entre autres. Cela est peut-être dû au fait que les locutions (contrairement aux proverbes), en lexicographie, ont longtemps été considérées comme populaires, voire vulgaires, et étaient donc exclues du langage cultivé (Martínez López 1995 : 330), bien qu'il existe certaines locutions formelles. Nous avons dès lors préféré ne maintenir que les mentions de registre données par des dictionnaires spécialisés en phraséologie, quand cela était possible.

⁹¹ Nous précisons cette classe car la locution (*être*) *bête comme chou* est aussi, à fréquence égale, employée sans verbe, c'est-à-dire comme adjectif, tandis que le complément espagnol *pan comido* est la plupart du temps précédé d'un verbe (Sketch Engine).

Chantreau 1993 : 352), et la locution espagnole une personne que l'on a leurrée par une ruse (en référence à la souris ; Iribarren 1974 : 253). Ce Slit différent s'accompagne aussi d'une structure morphosyntaxique assez divergente également : verbe transitif et complément circonstanciel de lieu d'un côté ; verbe ditransitif (à complément d'objet direct pronominal sans référent) et complément circonstanciel de manière de l'autre. La distribution des locutions ne coïncide donc pas non plus, puisque l'une appelle un complément verbal direct (qui est sujet du verbe pronominalisé dans 1/3 des cas ; Sketch Engine) et l'autre un complément verbal indirect, ces compléments étant dans les deux cas la personne trompée. Quant au Scon, il nous semble similaire : les locutions paraissent amener une insinuation moqueuse, comme le confirment les acceptions « User de finesse envers des gens trop simples » (Duneton 1990 : 837) et « Burlarse de » (DRAE), dont aucune n'a d'équivalence dans l'autre langue (*medioestructura semántica* divergente). Le registre de la locution espagnole est informel (Varela et Kubarth 1994 : 236), mais pas celui de la locution française (Rey et Chantreau 1993 : 352). Enfin, la fréquence d'usage des locutions de ce groupe est plutôt proche (Sketch Engine).

7.2.3. Groupe 3 : Faire un scandale

Le troisième groupe est formé de *faire un fromage de* et de *montar un pollo*, qui sont en relation d'**équivalence partielle**. Ces deux locutions n'ont pas de Slit et donc pas d'image congruente⁹² : *montar un pollo*, dans sa forme actuelle, renvoie à une action impossible (seulement si l'on considère que l'acception du substantif est culinaire et non animale), tandis que la locution française perd sa possibilité d'avoir un Slit cohérent dès que l'on se penche sur son complément (on ne peut transformer un événement en fromage, la locution en contexte n'a donc pas d'homonyme libre). Néanmoins leur structure morphosyntaxique est assez proche : on pourrait dire pour les différencier que la locution espagnole n'appelle pas de complément⁹³ (bien qu'elle soit dans 91 cas sur 1141, c'est-à-dire 7.98% des cas sur Sketch Engine, suivie de la préposition *por*, ou *con* dans certains emplois⁹⁴, qui introduisent l'objet du scandale), mais nous avons vu que le

⁹² Cf. classification de Baran A Nkoum (2015) dans le chapitre « Idiomaticité : théorie ».

⁹³ Elle est parfois suivie d'un complément indirect du verbe, mais c'est rare (7% de cas avec la préposition *a* à sa suite), et le français précède aussi *à* dans 2% des cas (Sketch Engine).

⁹⁴ Elle est aussi suivie de *de* dans 163 cas, mais très souvent, ce n'est pas le sujet du scandale que cette préposition introduit, mais un complément adjectival comme *de cuidado*, *de campeonato*, *de órdago*, *de narices*, *de la hostia* etc (Sketch Engine).

pronom *en* accompagnait très souvent la locution française (3/4 des cas, contre 42 fois sur 472 où elle est suivie de *de* ou *pour*, à savoir 8.9% des cas, ce qui est semblable à l'espagnol). C'est donc une différence légère, l'objet de l'exagération étant généralement implicite dans les deux langues. Pourquoi dès lors l'équivalence n'est-elle pas totale ? Parce que la locution française a un sémème en plus, qu'elle ne partage pas avec la locution espagnole. En effet, elle signifie, d'après les dictionnaires, « Grossir démesurément l'importance d'un fait » (Rey et Chantreau 1993 : 393), soit sous la forme d'un sermon ou d'un scandale (signifié commun à l'espagnol), et donc négativement, soit sous forme d'un encensement (comme le montre l'exemple donné par Rey et Chantreau 1993 : 393), acception peut-être plus rare mais que son équivalence espagnole ne remplit pas. Excepté cette différence et les différences de distribution éventuelles expliquées, les locutions ont toutes deux une connotation humoristique supposée (pour l'une des acceptions de la française comme pour l'autre), une fréquence relative d'emploi quasi identique (Sketch Engine), une variante semblable quoique plus courante en français (*faire tout un fromage – montar un buen pollo* ; Sketch Engine), et un registre d'emploi familier (DRAE et GDU ; Rey et Chantreau 1993 : 393).

7.2.4. Groupe 4 : Se ficher

Les locutions *se soucier comme d'une guigne de* et *importar un bledo/comino/pepino/pimiento/rábano* nous semblent présenter un cas de **différence partielle**. En effet, leur Slit est partiellement coïncidant : elles partagent le sème de la /préoccupation/ dans leur verbe (sème qui se retrouve dans le signifié phraséologique), ainsi que le sème /végétal/ dans leur mot-clé. Elles évoquent donc une image comparable : celle de la comparaison entre l'objet de la préoccupation et une plante ou un fruit comestible insignifiant. Leur construction paraît aussi semblable à première vue, mais présente en fait d'importantes différences morphosyntaxiques entraînant une distribution divergente également. D'un côté, on a en français un verbe réfléchi dont le sujet est la personne qui se préoccupe (peu, dans ce cas-ci) de l'objet insignifiant (complément introduit par *de*). De l'autre, en espagnol, on trouve un verbe dont le sujet est cet objet, tandis que la personne qui se préoccupe devient le complément d'objet indirect. La personne et l'objet ont donc une place et une fonction grammaticale opposées d'une langue à l'autre, en raison de la distribution de chaque verbe. De plus, la valeur négative, dans la locution espagnole, n'est parfois pas uniquement soutenue par l'aliment, mais

aussi par la particule de négation *no* (Sketch Engine). Il semblerait que l'effet de sens (Scon) principal créé par les locutions soit quant à lui moqueur, grâce à leur signifié iconique expliqué ci-dessus. Leur fréquence est différente selon la variation espagnole que l'on considère : les locutions espagnoles avec *bledo* (surtout), *comino* et *pimiento* sont plus fréquemment employées que la locution française, qui a une fréquence plus proche de celle des variations espagnoles avec *pepino* ou *rábano* (Sketch Engine). Les trois premières locutions espagnoles sont potentiellement plus répandues grâce à la présence de leur mot-clé avec le même sens figuré dans la structure *no valer un ...*, ce qui augmenterait leur degré de connaissance parmi les locuteurs. L'usage limité de la locution française est sans doute de son côté lié au mot-clé, aujourd'hui archaïque (Rey 2016 : 1048) et peu employé (0.22 emplois par million du mot *guigne* sur Sketch Engine, ce qui est très peu, comparé par exemple à la fréquence de 8.82 pour *cerise* ou de 4.58 pour *pimiento*). Notons finalement que la variante espagnole avec le déterminant numéral *tres*, possible avec tous les aliments (à des fréquences différentes ; Sketch Engine), est impossible en français, mais que les verbes des locutions de chaque langue peuvent changer.

7.2.5. Groupe 5 : Econduire

Les locutions *envoyer se faire cuire un œuf* et *mandar a freír espárragos* présentent aussi une **différence partielle**. Leur Slit n'est ni identique ni totalement différent : elles ont en commun leur verbe modal, le sens culinaire de « Faire chauffer » du verbe suivant, et, évidemment, un aliment. On a cependant d'importantes différences morphosyntaxiques, en dehors de celle due aux particularités de chaque langue (verbe modal + *a* en espagnol) : le français présente un troisième verbe, pronominalisé, mettant l'accent sur le fait que la personne qui doit partir doit aller cuisiner pour elle seule. Cet ajout amplifie les Scon offensif et injonctif qu'ont les locutions française et espagnole, surtout lorsque l'on pense aux emplois fréquents de *se faire* + infinitif dans des contextes vulgaires avec le même signifié phraséologique. Une autre différence morphosyntaxique est observable dans le nombre du substantif. L'image des deux locutions est cependant ressemblante : le signifié phraséologique et le Slit évoquent l'exclusion d'une personne (qui est le complément direct du verbe ; distribution partagée) par l'invitation sarcastique à aller effectuer une action culinaire quelconque. Pour ce qui est des variantes, le premier verbe est souvent remplacé par *aller – ir(se)* (la personne exclue devient donc le sujet), et

ces variantes sont le plus souvent employées sous forme d'ordre (*Va te faire cuire un œuf – Vete a freír espárragos*). N'oublions pas que cette dernière locution espagnole est polysémique : son signifié phraséologique partagé avec l'équivalence française est le même qu'avec le verbe *mandar*, si ce n'est que le point de vue change, mais elle a aussi l'acception « Estropearse o fracasarse algo o alguien » (GDU : 970). La locution française avec le verbe *aller* ne possède pas ce sémème, mais elle en possède un autre qui n'est pas donné dans les définitions de la locution espagnole, mais qui existe sans doute aussi⁹⁵ : celui du refus (Duneton 1990 : 771) d'une proposition (ou d'une remarque, souvent déplacée) faite par la personne à qui l'on dit d'*aller se faire cuire un œuf*, ce qui rappelle et justifie ici aussi le lien avec les emplois vulgaires de *aller se faire* + infinitif (Duneton 1990 : 771). Pour finir, les locutions françaises et espagnoles ont une fréquence d'emploi proche (Sketch Engine), et font partie du registre populaire (Rey et Chantreau 1993 : 563), informel (Varela et Kubarth 1994 : 101).

7.2.6. Groupe 6 : S'écouler vite

Le dernier groupe ne rentre selon nous dans aucune des catégories proposées par López Roig (2001). En effet, le Slit de *se vendre comme des petits pains* et de *venderse como churros/rosquillas* n'est pas totalement identique, nous n'avons donc pas une équivalence totale. Néanmoins, la structure morphosyntaxique et les acceptions des locutions sont strictement identiques, on ne peut donc pas les considérer comme partiellement équivalentes et encore moins comme partiellement différentes. Le seul élément qui varie d'une langue à l'autre est en fait l'aliment, et les mots-clés font d'ailleurs partie de la même classe, celle des viennoiseries. Nous allons supposer que ce cas de figure entre dans la catégorie de l'**équivalence partielle**, les autres facteurs étant identiques. L'image qui ressort du lien entre le Slit et le signifié phraséologique est évidemment l'assimilation de la marchandise (sujet de la locution) à un produit de boulangerie énormément consommé. Le domaine d'usage des locutions est donc généralement commercial (Sketch Engine). Au niveau de la distribution, le pronom personnel n'est pas obligatoire, mais la forme passive ou pronominale est assez fréquente, dans une langue comme dans l'autre, si le sens du verbe (il peut varier) le permet. Enfin, la fréquence relative de la locution française est proche de celle de *venderse como*

⁹⁵ Exemple d'emploi sur Sketch Engine : "No te daré ni un miserable guil... ¡Ahora vete a freír espárragos!"

churros. La forme avec *rosquillas* est moins fréquente (Sketch Engine), mais on ne peut pas pour autant dire qu'elle soit moins proche de la locution française, puisqu'il est possible qu'elle soit l'équivalence à employer dans certaines parties du monde hispanophone.

7.3. Conclusions sur l'équivalence du corpus

Notre analyse de l'équivalence des groupes de locutions de notre corpus restreint, à partir des catégories proposées par López Roig, a fait ressortir deux cas d'équivalence partielle, trois de différence partielle et une différence totale. Au niveau de la correspondance entre les différents critères observés, le Slit, tout comme l'image, sont dans 4 cas sur 5 similaires, la structure morphosyntaxique diffère dans 3 cas et coïncide dans 2⁹⁶, et le Scon est, d'après notre interprétation des occurrences, toujours assez similaire. Quant aux facteurs secondaires, les signifiés phraséologiques (acceptions) des locutions ne diffèrent totalement que dans 1 cas, et leurs variantes et fréquence d'emploi également. La distribution varie plus souvent d'une langue à l'autre : elle diffère 3 fois, est partiellement partagée 1 fois, et identique 2 fois. En somme, il y a plus de cas de divergence que de convergence entre les locutions des groupes de notre corpus restreint, mais si l'on se penche sur les critères de comparaison indépendamment les uns des autres, seules la structure morphosyntaxique et la distribution des locutions varient plus qu'elles ne coïncident d'une langue à l'autre (mais pas de manière significative).

Cette constatation nous amène à rejoindre l'hypothèse que Corpas Pastor (2003 : 134 ; 148) enjoignait à vérifier par une comparaison formelle, sémantique, discursive et pragmatique et tirait des études contrastives de Černyseva (de plusieurs langues), Roos (sur l'anglais, le français et l'allemand), Dobrovolskij (pour l'anglais, l'allemand et le hollandais) et Földes (pour les langues allemande, anglaise, bulgare, croate, espagnole, française, italienne et russe). La conclusion à laquelle ces différents chercheurs des années 1970 aux années 1980 étaient arrivés est la suivante : il y aurait en réalité plus de similitudes que de différences entre les systèmes phraséologiques de différentes langues, le commun ou l'universel prévaut donc sur le spécifiquement national. Ceci semble à première vue se vérifier dans notre corpus restreint français-espagnol, mais il faudrait

⁹⁶ Dans le sixième groupe, la structure n'est ni identique ni totalement différente.

étudier un corpus plus large ainsi que des emplois réels en profondeur pour en être sûrs. En effet, un corpus de six groupes de deux à cinq locutions ne peut assurer des conclusions catégoriques, mais bien indicatives.

Néanmoins, nous pouvons et devons encore vérifier une chose : si la substitution d'une locution par une autre en contexte est valide (Anscombe 2016 : 93-94). Pour ce faire, nous avons utilisé les exemples d'emploi de chaque locution fournis par les dictionnaires et, en cas d'absence, la première occurrence pertinente apparaissant sur Sketch Engine. Nous avons traduit chacun de ces exemples dans l'autre langue, et y avons remplacé la locution par la ou les équivalence(s) culinaire(s). Nous avons ensuite soumis ces phrases à quatre locuteurs du français (pour vérifier nos propres impressions) et à quatre hispanophones, en leur demandant si elles leur paraissaient correctes ou étranges⁹⁷. Les résultats de cette enquête écrite sont fournis en annexe 2. Il en ressort que les équivalences données semblent satisfaisantes dans la plupart des cas, mais une vérification poussée s'impose toujours, et il faudrait plus de témoins et de contextes d'emploi pour confirmer cela. Parfois, un des témoins n'a pas connaissance d'une locution ou l'autre, mais aucune n'est connue de personne. Les seules phrases construites qui ont semblé étranges à une grande partie des témoins sont les suivantes (toutes deux issues d'exemples de dictionnaires monolingues) :

- « Estaba muy orgulloso de que su hija fuera burócrata. Estoy de acuerdo con usted, no había por qué **montar un pollo**. »
- « Voyons si maintenant tu **fais tout un fromage** au pauvre Joseph. »

L'hésitation face au premier cas ne nous surprend pas, puisque nous avons déjà mentionné l'hypothèse selon laquelle la locution espagnole ne partagerait pas l'acceptation positive (Rey et Chantreau 1993 : 393) de son équivalence française. Il semblerait de plus que la locution française n'ait pas la même distribution que son équivalence espagnole en ce qui concerne ses compléments : la locution espagnole, si l'on en croit l'exemple du

⁹⁷ Nous leur avons également demandé de renseigner la fréquence d'emploi, d'après eux, de la locution, mais cette information nous a finalement été inutile vu la concentration géographique des témoins et surtout vu notre décision de ne pas tenir compte du critère géographique (dans le cas contraire, nous aurions aussi interrogé des francophones non belges). L'origine des témoins hispanophones est plus hétérogène que celle des francophones, et permet d'établir certaines hypothèses sur la connaissance de telle locution dans certaines parties de l'Espagne (par exemple, nos deux témoins de Gran Canaria ne connaissent pas l'expression *dársela con queso*, contrairement aux deux autres témoins originaires de la péninsule).

GDU (: 1635), peut être suivie d'un complément indirect du verbe (la personne à laquelle le sermon est adressé), tandis que la locution française semble étrange voire incorrecte aux témoins dans ce cas de figure. Ces nouvelles informations ne modifient pas la catégorie d'équivalence proposée dans le paragraphe précédent, car la distribution n'est pas un critère de comparaison central pour López Roig (2001). Néanmoins, il est toujours important de signaler les différences dans l'usage des équivalences.

8. LA PHRASÉOLOGIE CULINAIRE CONTRASTIVE

Une de nos hypothèses en commençant ce mémoire était que les locutions culinaires recensées pour chacune des deux langues, ainsi que leurs sens, nous permettraient d'observer certaines perceptions ou pratiques sociales des locuteurs francophones et/ou hispanophones. En effet, d'après Desporte et Martin-Berthet (2001 : 89), les écarts entre systèmes phraséologiques s'expliquent en partie par l'arbitrarité des langues (ils ne s'expliquent donc pas vraiment), mais aussi parfois par des pratiques sociales qui diffèrent. Par exemple, Vittoz (2015 : 206), qui a étudié des locutions culinaires françaises et italiennes, montre que la phraséologie met en lumière les mets représentatifs de la gastronomie française et/ou italienne. Amerlynck, qui a quant à elle étudié les noms de légumes dans la phraséologie française, montre que cette dernière reflète l'expérience de ses locuteurs ainsi que leur relation avec le monde (Gaston Gross dans Amerlynck 2006 : 5). Enfin, Baran A Nkoum (2015 : 387), qui s'est penchée sur les locutions somatiques, a découvert que le français et l'espagnol avaient souvent les mêmes mots dans leur lexique phraséologique, mais que les signifiés de ceux-ci différaient parfois, en raison de l'environnement socioculturel différent. Elle conclut ensuite que le monde est, de manière générale, conceptualisé et considéré de la même manière par le français et l'espagnol dans la phraséologie somatique, puisque les parties du corps utilisées jouent des rôles et fonctions similaires (Baran A Nkoum 2015 : 405).

Nous allons donc nous pencher sur les aliments employés dans les locutions de chacune de nos deux langues d'étude, à partir de nos corpus restreint et élargi. Ensuite, nous nous intéresserons aux sens figurés qui leur sont attribués, toujours dans l'optique de découvrir d'éventuelles ressemblances ou différences hypothétiques entre chaque système phraséologique. Nous précisons qu'aucune des conclusions de ce chapitre n'a un caractère assuré, vu la réduction du corpus de base et des sources utilisées (quelques

dictionnaires monolingues dont les critères pour le choix de leurs entrées diffèrent). Les observations faites dans ce chapitre permettront donc seulement d'entrevoir dans quelle direction tendent les aliments étudiés dans les deux langues, et s'appliquent à notre corpus mais pas forcément à l'ensemble de la phraséologie culinaire française et espagnole.

8.1. Types d'aliments productifs

D'après Vittoz (2015 : 206), l'étude de la phraséologie permet de se rendre compte des mots qui sont les plus productifs en matière de locutions. D'après elle (Vittoz 2015 : 213), pour le domaine culinaire en français, il s'agirait avant tout du mot *pain*, ensuite des légumes, puis des fruits et des préparations typiques (*tarte, soupe, vin...*), et enfin de quelques produits laitiers et assaisonnements marqués culturellement (*fromage, crème, beurre, mayonnaise...*). Les aliments protéinés ne seraient quant à eux pas très représentés.

Pour ce qui est des mots-clés les plus productifs dans nos corpus, bien qu'ils ne nous permettent pas d'affirmer quoi que ce soit avec certitude puisqu'ils sont limités aux locutions culinaires ayant une équivalence phraséologique dans la langue 2, nous avons pu relever ces aliments (le nombre de fois qu'ils apparaissent dans une locution est indiqué entre parenthèses) : *beurre* (3), *chou* (4), *crème* (2) et *poisson* (3) ; *churro* (3), *miel* (2), *papa/patata* (3), *pera* (2) et *uva* (4) ; *lait-leche* (2-4), *œuf-huevo* (4-7), *pain-pan* (4-5) et *soupe-sopa* (3-4). Pour savoir lesquels de ces aliments sont représentatifs de la gastronomie des locuteurs, c'est-à-dire marqués culturellement ou géographiquement et/ou importants dans telle cuisine (ce qui n'exclut pas que ces aliments soient employés dans d'autres endroits du monde également), il faudrait se pencher sur des études sociologiques poussées. Nous ne réaliserons pas ces recherches dans le cadre de ce mémoire dont la perspective pour le choix du corpus de locutions est mondiale, mais toute personne ayant connaissance des gastronomies de la Francophonie et de l'Hispanophonie peut déjà entrevoir certains aliments typiques de celles-ci dans la liste des aliments souvent employés dans les locutions. Néanmoins, il va de soi qu'un aliment peu ou pas du tout utilisé peut tout de même être représentatif de la cuisine de tel pays (en témoignent

huitre-ostra, *madeleine-magdalena* et *vino*⁹⁸, présents dans une seule locution de nos corpus chacun).

Nous avons également compté, comme Vittoz (2015), le nombre de fois qu'apparaissent dans une locution les mots-clés de chaque catégorie alimentaire. Il ressort, du point de vue des différences entre langues, que le français présente un peu plus de légumes que l'espagnol (13 locutions avec un légume en français dont 9 légumes différents, contre 7 légumes dont 6 différents en espagnol)⁹⁹, tandis que l'espagnol semble plus fécond en aliments et plats sucrés, situés en haut de la pyramide alimentaire (8 en français dont 6 mots-clés différents, 13 produits sucrés en espagnol dont 9 différents). Cela signifie que nous avons recensé pour les autres catégories (boissons, féculents, fruits, produits laitiers, VVPO et matières grasses) un nombre d'aliments assez équivalent. Il faut aussi signaler, du côté des similitudes entre langues, que leurs locutions contiennent beaucoup d'aliments en commun, et pas seulement grâce aux locutions à équivalence littérale. Cela témoigne peut-être de la proximité culturelle et culinaire de ces deux langues, ou encore de la grande productivité du domaine culinaire en phraséologie de manière générale. A ce sujet, force est de constater que la phraséologie espagnole semble plus portée vers ce domaine lexical que la phraséologie française, puisque nos corpus restreint et élargi contiennent chacun une vingtaine de locutions culinaires (et de variations) sans équivalence culinaire de plus pour l'espagnol. Néanmoins, ce décalage peut aussi s'expliquer par la réduction de nos corpus et par nos sources non exhaustives¹⁰⁰.

Le corpus de l'annexe 3, introduit dans le chapitre suivant, corrobore en grande partie les résultats des deux paragraphes précédents, sans pour autant les confirmer puisqu'il est établi uniquement à partir des aliments des corpus précédents. En effet, de nombreuses locutions existent en français avec les aliments *beurre*, *chou*, *crème*, *œuf* et *pain* (mais aussi avec *patate*) et en espagnol avec *huevo*, *leche*, *pan*, *pera* et *uva* (ainsi que *caldo*, *chicha*, *harina*, *nuez* et *torta*). De plus, beaucoup de légumes apparaissent dans

⁹⁸ Sa traduction française *vin* est absente de nos corpus malgré sa place tout aussi importante dans la gastronomie française, mais Le Robert en ligne et Linternaute donnent 4 emplois de ce mot-clé dans des locutions à sens idiomatique (tandis que le DRAE en donne un autre pour *vino*).

⁹⁹ Amerlynck (2006 : 10) explique que les légumes sont très féconds en expressions françaises car ces dernières se sont développées au moment où la société était rurale, et donc que les locuteurs de cette époque se sont inspirés des aliments de leur quotidien.

¹⁰⁰ En effet, Serres (2011 : 141) dit que « en français, le domaine de la nourriture ainsi que la "filrière équine" surabondent en expressions ».

les phraséologismes français de ce troisième corpus, tandis que l'espagnol contient de nombreux produits sucrés, mais également un nombre important de VVPO (contrairement à la phraséologie française qui semble pauvre en protéines comme le suggérait Vittoz 2015 : 213). Enfin, le corpus 3 contient beaucoup plus de locutions culinaires pour l'espagnol.

8.2. Traits des mots-clés culinaires

Il est maintenant question de découvrir les traits attribués par chaque langue aux aliments qu'elles utilisent dans leurs locutions. La notion de *trait* est tirée de l'article de Desporte et Martin-Berthet (2001) sur les locutions animales. En voici une explication exemplifiée :

Le plus souvent, l'une des langues se différencie par l'exploitation d'au moins un trait spécifique. Par exemple, *autruche* et *avestruz* ont tous deux /enfouit sa tête/ (*la politique de l'autruche / la politica del avestruz, faire l'autruche / ser un avestruz*), le français seul a retenu /estomac/ *avoir un estomac d'autruche*. (Desporte et Martin-Berthet 2001 : 84-85)

Un même mot, présent dans plusieurs phraséologismes, peut donc avoir plusieurs traits, et sa traduction dans les équivalences de l'autre langue ne pas partager tous ces traits, comme on l'a déjà vu avec les locutions polysémiques. Ces chercheuses (Desporte et Martin-Berthet 2001 : 89) ajoutent que les différences entre deux langues sont parfois dues à des spécifications sémantiques très fines. Nous entendons donc, dans ce chapitre, nous pencher sur les traits attribués à chaque aliment utilisé dans nos corpus de locutions culinaires.

Cependant, nous avons vu que notre corpus même élargi ne contenait pas un nombre élevé d'aliments présents dans plusieurs locutions, et que même les quelques-uns présents dans plus de deux locutions l'étaient en moyenne dans quatre seulement. Dès lors, si nous nous en tenions à ce corpus, les traits de chaque aliment seraient, dans la majorité des cas, uniques, ce qui rendrait la comparaison et les généralisations difficiles. C'est pourquoi nous avons décidé d'élargir une dernière fois notre corpus pour ce chapitre. Nous présentons donc, en annexe 3, une liste des locutions (verbales ou non) renseignées par Le Robert en ligne et le DRAE lorsque l'on y recherche chacun des aliments de nos corpus précédents (variations culinaires du corpus restreint comprises).

A partir de cette liste, notre objectif était de lister puis de regrouper les traits attribués à chaque aliment dans chaque langue. Comme la liste en annexe 3 est assez

longue pour l'espagnol, nous écartons les locutions qui sont renseignées par le DRAE comme désuètes (*desus.*). De plus, les locutions dans lesquelles l'aliment n'a pas, d'après nous, une valeur en tant que tel, un signifié idiomatique évident, sont exclues. C'est par exemple le cas des locutions qui tirent leur sens de la combinaison de deux mots, que ce soient deux aliments, comme dans *n'êre ni chair ni poisson* ou *caerse la sopa en la miel*, ou l'aliment et un autre mot, comme dans *garbanzo negro*, où le sens idiomatique (« Persona que se distingue entre las de su clase o grupo por sus malas condiciones morales o de carácter » ; DRAE) vient plutôt de la combinaison avec l'adjectif que de l'aliment en lui-même (comme peuvent en témoigner l'équivalence française *vilain petit canard* et la variation *oveja negra*), ou encore dans *vender miel al colmenero* (« Vender géneros a quien está sobrado de ellos, o pretender dar noticias a quien está mejor enterado que él » ; DRAE). Enfin, sont aussi exclues les locutions dont le mot-clé ne fait pas référence avec certitude à l'aliment ou à la classe alimentaire désirés (ex : celles avec *baba* ou *chicha* et *rosca*).

Commençons par expliciter chacun des traits généraux détectés, puisqu'il s'agit d'interprétations personnelles. Les phraséologismes culinaires français et espagnols de nos corpus sont associés, de notre point de vue, à sept traits. Tout d'abord, l'/abondance/, terme que nous avons utilisé pour regrouper à la fois les cas où l'aliment faisait référence à la richesse, ceux où il renvoyait à un nombre élevé, et à un excès. Ce trait est à rapprocher de celui de /ressource/, qui regroupe à notre sens les emplois où l'aliment a la valeur d'un besoin vital (alimentaire ou financier), d'un avantage matériel ou d'un élément d'une certaine valeur, et qui n'est pas non plus surprenant au vu du domaine lexical en question. En effet, le fait que les aliments renvoient en phraséologie à un moyen matériel ou de subsistance est assez prévisible, et ces traits regroupent dès lors souvent les locutions les moins idiomatiques, parmi d'autres. Les sens d'avantage immatériel, de profit et de bien-être sont classés dans le trait /satisfaction/. Un autre trait important est celui que nous avons nommé /situation défavorable/, et qui regroupe de nombreux cas de figure, dont certains seront explicités dans nos commentaires du tableau et se retrouvent aussi dans le corpus de locutions somatiques de Baran A Nkoum (ex : les relations interpersonnelles ; 2015 : 400). Peut-être aurait-il été dès lors possible d'effectuer des sous-groupements au sein de ce trait. Néanmoins, même en l'absence de ces derniers, la profusion de locutions culinaires dont les connotations associées à l'aliment sont

négatives est indéniable et significative peut-être d'un certain dédain envers des aliments comme le chou en français¹⁰¹, bien que certains aliments aient ce trait dans certains cas mais des connotations mélioratives dans d'autres. Nous avons également le trait /travail/, souvent accompagné de la notion de difficulté, et qui renverrait potentiellement à l'aspect pénible de certaines tâches culinaires. Le trait que nous avons renseigné avec le terme /comportement/ fait quant à lui référence à la fois aux caractères et aux émotions, et est donc déclinable en différents traits, positifs (ex : bonté) ou négatifs (ex : énervement). Il se retrouvait aussi chez Baran A Nkoum (2015 : 400-401), qui explique que plusieurs locutions somatiques de son corpus se réfèrent à des attitudes, conduites ou sentiments et que ceux-ci sont souvent inattendus. Quant aux locutions relatives au /corps/, mot hyperonymique également, leurs mots-clés font plus souvent référence à un membre ou organe corporel qu'à un mouvement, ce trait est donc généralement rattaché à des aliments solides dont la forme est à l'origine de leur sens idiomatique. Comme l'avait déjà montré Amerlynck avec les légumes en français, la forme allongée est par exemple souvent associée à une connotation érotique¹⁰² (Gross dans Amerlynck 2006 : 6), et les associations entre une personne et un légume ont généralement un effet trivial et dévalorisant (Amerlynck 2006 : 12).

Nous présentons ici les résultats de notre analyse des traits sous forme d'un tableau, dans lequel les mots-clés manifestant ces traits sont regroupés par catégorie de la pyramide alimentaire (nous ne reprenons que les classes les plus fournies). Nous classons ensuite les traits relevés (puis les aliments et locutions les contenant) par ordre alphabétique, et non du plus au moins descriptif comme le faisaient Desporte et Martin-Berthet (2001 : 92), afin d'éviter d'ajouter une autre part de subjectivité. En effet, il va sans dire que l'intuition et les connaissances du chercheur influencent ses interprétations, le classement par trait qui suit, tout comme le choix des traits généraux, pourraient donc être différents si une analyse du même type était réalisée par une autre personne. Il nous semble néanmoins que certaines tendances se dégagent. Lorsque l'aliment n'est pas suivi d'une locution entre parenthèses, cela signifie que toutes les locutions contenant ce mot-

¹⁰¹ Amerlynck (2006 : 11) explique que les légumes ont généralement une valeur péjorative, en raison du fait que ce sont des aliments grossiers et peu coûteux, et qui sont liés au concret, à la terre, à l'alimentation brute.

¹⁰² En espagnol, c'est surtout le mot *huevo* qui prend en charge les connotations sexuelles, dans les locutions relevées.

clé qui ne sont pas présentes dans une autre parenthèse contiennent le trait en question, et ce dans un souci de ne pas alourdir le tableau. Nous indiquons tout de même le nombre de locutions présentant ce même trait, s'il est supérieur à 1, ainsi que le nombre total, par catégorie alimentaire, de locutions associées à chaque trait. Il arrive aussi que nous ne sachions pas classer certaines locutions dans un de nos sept traits généraux. Les aliments de notre corpus principal sont soulignés. Notons aussi qu'après chaque catégorie, nous insérons un commentaire synthétique d'interprétation de nos découvertes.

Catégories	Traits en français	Traits en espagnol
Féculents	/Abondance/ (3) : pain (<i>p. quotidien</i>), pâte (<i>comme un coq en p.</i>), <u>petit pain</u> /Comportement/ (3) : pain (<i>bon comme le p.</i>), pâte (2) /Corps/ (2) : nouille, patate (<i>en avoir gros sur la p.</i>) /Ressource/ (4) : croûte, pain (3) /Situation défavorable/ (10) : <u>farine</u> (2), pain (<i>coller un p., ne pas manger de ce p.-là</i>), patate (3), purée (3) /Travail/ (2) : pain (<i>avoir du p. sur la planche</i>), pâte (<i>mettre la main à la p.</i>)	/Abondance/ (2) : masa (<i>pegársele algo de la m.</i>), pan (<i>p. de cada día</i>) /Comportement/ (3) : miga (<i>hacer buenas m.</i>), pan (<i>más bueno que el p.</i>), pasta /Corps/ (1) : fideo /Ressource/ (5) : pan (5) /Situation défavorable/ (10) : harina (<i>hacer h. algo</i>), masa, miga, pan (<i>coger el p. bajo el sobaco, p. de perro</i>), patata/papa (4), puré /Travail/ (3) : harina (3)
<p>Le pain et ses dérivés, en français comme en espagnol, ont souvent le trait /ressource/, sans doute car ils sont à la base de la pyramide alimentaire et considérés comme nécessaires à la survie humaine. La notion de /travail/, exclusivement présente dans cette classe, est, quant à elle, à rapprocher du fait que les aliments de cette catégorie doivent être cultivés et transformés (broyés, pétris). Une dimension importante entre aussi en compte : celle de /situation défavorable/, déclinée en domination physique ou morale, ruse, échec...</p>		

<p>Fruits et légumes (dont les plantes, épices et plats de légumes)</p>	<p>/Abondance/ (8) : champignon (3), coing, légume, soupe (3)</p> <p>/Corps/ (15) : asperge, chou (<i>avoir les oreilles en feuille de c., prendre le c.</i>), fraise (<i>ramener sa f., sucrer les f.</i>), haricot (<i>courir sur le h.</i>), panais, poire, poireau (2), pomme (3), rutabaga, tomate</p> <p>/Ressource/ (4) : bouillon (<i>b. de culture</i>), fruit, <u>guigne</u>, poire (<i>garder une p. pour la soif</i>)</p> <p>/Satisfaction/ (1) : chou (<i>faire ses c. gras</i>)</p> <p>/Situation défavorable/ (8) : bouillon, cerise/guigne (<i>avoir la c./g.</i>), chou (3), salade (2)</p>	<p>/Abondance/ (7) : guinda, hongo, lima, sopa (3), uva (<i>como una u.</i>)</p> <p>/Corps/ (4) : manzana (2), pera (<i>tocarse la p.</i>), tomate</p> <p>/Comportement/ (4) : pera (<i>p. en dulce</i>), uva (3)</p> <p>/Excellence/ (4) : canela, pera (<i>escoger como entre p., ser la p.</i>), uva (<i>de pura u.</i>)</p> <p>/Ressource/ (13) : <u>bledo</u>, calabaza (<i>nadar sin c.</i>), caldo (<i>c. de cultivo</i>), <u>comino</u> (2), fruto, garbanzo (<i>ganarse los g.</i>), <u>pepino</u>, <u>pimiento</u> (2), <u>rábano</u> (2), sopa (<i>vivir de la s. boba</i>)</p> <p>/Satisfaction/ (1) : caldo (<i>hacerle el c. gordo</i>)</p> <p>/Situation défavorable/ (11) : calabaza (2), caldo (3), <u>espárrago</u>, garbanzo, hongo (<i>como un h.</i>), pera (2), uva (<i>entrar por u.</i>)</p>
<p>Les traits /ressource/ et /abondance/ reviennent souvent dans les deux langues, cette catégorie semble donc importante dans l'alimentation française et espagnole, voire synonyme de subsistance de base. Les fruits et légumes sont aussi utilisés pour leurs caractéristiques physiques, que celles-ci renvoient à une partie du corps humain (tête, organe reproducteur) selon la forme de l'aliment, à un contenu liquide (ex : <i>soupe-sopa</i>), à un aspect de la pousse (ex : <i>faire le poireau</i> car il est planté droit, <i>champignon-hongo</i> à la culture abondante) ou à la couleur (ex : <i>tomate</i>). L'aspect sain et frais n'est présent qu'en espagnol (avec <i>manzana</i>). Un autre trait s'ajoute dans cette langue, que l'on retrouve en français dans la catégorie suivante : /excellence/. Certains fruits ou légumes semblent cependant être connotés négativement (ex : <i>chou, calabaza</i>), d'où l'importance du trait /situation défavorable/, et d'autres sont ambivalents (<i>pera</i>).</p>		
<p>Produits laitiers</p>	<p>/Abondance/ (5) : beurre (4), <u>fromage</u></p> <p>/Comportement/ (1) : crème (<i>une c.</i>)</p> <p>/Excellence/ (2) : crème (2)</p> <p>/Satisfaction/ (1) : lait (<i>boire du petit l.</i>)</p>	<p>/Abondance/ (3) : leche (2), nata (<i>hacer n.</i>)</p> <p>/Comportement/ (1) : leche (<i>estar de mala l.</i>)</p> <p>/Excellence/ (2) : leche (<i>ser la l.</i>), nata</p> <p>/Satisfaction/ (2) : leche, queso (<i>de dos de q.</i>)</p> <p>/Situation défavorable/ (1) : <u>queso</u></p>
<p>On retrouve toujours les traits habituels, sans qu'aucun ne domine réellement, vu la productivité phraséologique moindre des aliments de cette catégorie. Les traits /abondance/, /excellence/ et /satisfaction/ sont néanmoins à relever ici : ils pourraient faire référence au fait que les aliments de cette classe sont généralement à la base de mets variés, complexes et raffinés.</p>		

VVPO	/Abondance/ (4) : boudin (<i>rond comme un b.</i>), huitre (<i>plein comme une h.</i>), œuf, sardine /Comportement/ (2) : huitre, lard (<i>tête de l.</i>) /Corps/ (1) : lard /Ressource/ (2) : œuf (<i>mettre tous ses o. dans le même panier, tuer la poule aux o. d'or</i>) /Situation défavorable/ (5) : boudin, farce, <u>œuf</u> (2), poisson	/Abondance/ (2) : <u>pollo</u> , sardina (<i>como s. en lata</i>) /Comportement/ (2) : bacalao, pescado /Corps/ (3/8) : filete (<i>pegarse el f.</i>), huevo (2 + 5 : <i>parecerse como un h. a ...</i> + emplois avec le sens de « testicules ») /Ressource/ (6) : carne, huevo (4), sardina /Satisfaction/ (2) : filete, huevo (<i>de a h.</i>) /Situation défavorable/ (6) : carne (<i>hacer c.</i>), gamba, huevo (<i>dar con los h. en la ceniza</i>), morcilla, ostra, sardina
<p>Nous retrouvons certains traits habituels, dont l'un (/situation favorable/) est assez souvent sollicité par les aliments de cette catégorie. Les protéines semblent donc avoir des connotations plus souvent négatives que positives (voir aussi les locutions avec le trait /comportement/). De plus, c'est la seconde catégorie (dans ce cas uniquement en français) après les fruits et légumes qui symbolise le fait d'être très alcoolisé (avec un jeu sur les sens des adjectifs <i>plein</i> ou <i>rond</i>). Les VVPO semblent être en espagnol une /ressource/ importante (d'autant que cette catégorie alimentaire est assez productive dans cette langue).</p>		
Produits sucrés	/Abondance/ (1) : gâteau /Comportement/ (1) : miel /Corps/ (1) : biscuit /Ressource/ (1) : miel (<i>faire son m.</i>) /Situation défavorable/ (3) : baba, madeleine, sucre	/Abondance/ (3) : <u>churro/rosquilla</u> (<i>venderse como c./r/</i>), postre /Comportement/ (1) : miel (<i>dulce como la m.</i>) /Corps/ (1) : churro (<i>mojarse el c.</i>) /Satisfaction/ (1) : rosquilla /Situation défavorable/ (12) : buñuelo, churro, magdalena (2), pastel, torta (7)
<p>Cette catégorie semble avoir des connotations ambivalentes : bonté, profit et satisfaction, mais aussi critique, rejet et échec, surtout en espagnol. Ces produits symbolisent aussi l'/abondance/, toujours à plus forte raison dans la seconde langue, qui contient d'ailleurs plus de locutions de cette catégorie.</p>		

Les éléments qui ressortent de l'analyse des traits des mots-clés présents dans les locutions culinaires de nos corpus penchent, comme pour le dénombrement des types d'aliments employés, vers une similitude assez forte entre les deux langues d'étude. En effet, que l'on considère les catégories alimentaires l'une indépendamment de l'autre ou les aliments de manière globale, les mêmes traits reviennent en français et en espagnol. On voit d'ailleurs bien que cette identité de traits est à attribuer avant tout aux phraséologismes culinaires de manière générale et non à tels aliments en particulier car, excepté dans les cas d'équivalence littérale, ce ne sont pas les mêmes aliments de chaque

langue qui possèdent le même trait. Par exemple, dans le cas du trait /abondance/ pour les VVPO, on retrouve en français et en espagnol la sardine, car elle fait partie de deux locutions équivalentes (*serrés comme des sardines – ir como sardinas en lata*), l'œuf dans les deux langues mais dans des locutions différentes (*plein comme un œuf – de a huevo*), et deux autres aliments pour chaque langue, non partagés (*boudin et huitre – filete et pollo*). Soulignons aussi que les mots très productifs comme *œuf-huevo* ont généralement plusieurs traits associés (trois et quatre en l'occurrence) selon la locution dans laquelle ils apparaissent.

8.3. Conclusions sur la phraséologie culinaire française et espagnole

En conclusion, nos analyses du domaine phraséologique culinaire dans une perspective générale ont permis de mettre en lumière les mots-clés et catégories alimentaires les plus présents dans les locutions de notre corpus pour chaque langue, et donc de souligner certains points communs et différences entre elles. Nous avons tenté dans certains cas d'expliquer (avec des explications restant au stade d'hypothèses) la prédominance de tel aliment ou de telle classe, notamment par des rapprochements avec la culture et les habitudes gastronomiques des groupes de locuteurs. Ensuite, partant de l'observation qu'à un même mot, dans une même langue ou dans deux, étaient parfois associés différents sens, nous avons relevé les traits les plus couramment attribués aux aliments dans les locutions à l'aide aussi d'un nouveau corpus, étendu mais limité à deux dictionnaires. Nous avons ainsi pu observer une tendance des deux langues à donner aux aliments sept traits principaux et généraux, et rapprocher cette tendance de certaines perceptions possibles du monde et des aliments concernés.

L'espagnol et le français ont, en somme, dans la phraséologie culinaire comme dans le domaine somatique étudié par Baran A Nkoum (2015 : 405), de nombreux points communs, bien que les cas d'équivalence littérale soient rares et que la cuisine change plus que le corps d'une zone linguistique à une autre. Cependant, cette chercheuse avait relevé que la même partie du corps exprimait souvent le même concept en français et en espagnol (Baran A Nkoum 2015 : 416), ce qui n'est pas le cas des aliments. Desporte et Martin-Berthet (2001 : 89) avaient quant à elles observé plus de différences que de ressemblances entre la phraséologie animale française et espagnole. Nous pourrions donc en conclure qu'en fonction du domaine lexical concerné, la comparaison des locutions de

deux mêmes langues donne des résultats contrastés, ce qui rend d'autant plus intéressante la phraséologie contrastive focalisée par champ thématique. Toutefois, ces écarts entre domaines s'expliquent aussi et surtout par le fait que l'étude des traits attribués à chaque animal réalisée en 2001 avait une perspective plus pointue. En effet, il serait possible de trouver des différences plus ponctuelles entre les locutions culinaires et mots-clés français et espagnols avec des analyses et recherches poussées, mais nous voulions donner ici une première vision globale des phraséologismes culinaires des deux langues d'étude. De même, il serait possible de préciser et vérifier les liens que nous avons faits avec la culture alimentaire des locuteurs, notamment en différenciant les pays francophones et hispanophones et les locutions qui sont employées dans chacun d'eux, ce que nous avons omis de faire dans ce mémoire.

9. OUVERTURE DIDACTIQUE

Les différentes recherches effectuées dans le cadre de ce mémoire pourraient également avoir une utilité didactique. En effet, dans le cas du français comme de l'espagnol, « L'étude des séries, et en général de tous les groupements phraséologiques, est très importante pour l'intelligence d'une langue étrangère. » (Bally cité par González Rey 2010 : 2), et ce pour différentes raisons : ne pas les maîtriser trahit le locuteur non natif, les phraséologismes sont très nombreux, ils permettent une approche culturelle en classe... (González Rey 2010 : 4). L'enseignement des phraséologismes dans le cadre de l'apprentissage d'une langue étrangère a commencé dans les années 1900, d'abord pour la langue allemande (méthode de Martin et Leray). Pour le français, son initiateur est de nouveau Bally, tandis que les premières études pour la langue espagnole (et pour les langues de manière générale avec Gréciano) datent de 1980 avec Skultety et Morvay. En 1987, Khün lui donne le nom de *phraséodidactique*, ce qui consolide la discipline, qui fait donc l'objet ces dernières années d'études de nombreux groupes de chercheurs à travers le monde, et moins d'initiatives individuelles sans principe directeur comme c'était le cas jusqu'alors (González Rey 2012 : 77-78). Malgré cela, plutôt négligés par le texte de référence pour l'enseignement des langues étrangères qu'est le Cadre européen commun de référence pour les langues, et réservés dans ce dernier aux apprenants de niveaux C1 et C2 (Velázquez Puerto 2015 : 52), les phraséologismes sont très périphériques dans les manuels d'apprentissage. On les trouve dans quelques textes, voire

dans l'un ou l'autre exercice ou liste (Ruiz Gurillo 2000), mais ils sont très rarement liés à d'autres contenus académiques de ces manuels, bien qu'ils puissent être enseignés à travers (et enseigner à travers leur apprentissage) des contenus communicatifs, grammaticaux, lexicaux et culturels (Penadés Martínez 2015 : 246-252).

Velázquez Puerto (2015 : 53) propose quant à elle, tout comme d'autres chercheurs qu'elle cite, d'enseigner les phraséologismes en même temps que les lexèmes dont ils se composent, c'est-à-dire parfois dès le début de l'apprentissage. En effet, pour elle, en tant qu'unités polylexicales, les phraséologismes font partie des connaissances et compétences lexicales (qu'il faut pouvoir mobiliser en contexte). C'est pourquoi elle présente et teste dans sa thèse une séquence didactique sur les locutions verbales somatiques espagnoles, à destination d'adolescents allemands de niveaux A1 et A2. Les locutions culinaires pourraient donc faire l'objet d'une séquence de cours également, en complément d'un enseignement du vocabulaire culinaire (abordé de manière déjà assez riche au niveau A2 si l'on suit le *Plan curricular del Instituto Cervantes*). Dans le cadre de ce mémoire, nous allons indiquer quelques pistes pour ébaucher une séquence comme celle-ci, dans le cas de l'espagnol langue étrangère. Comme Velázquez Puerto (2015), nous optons pour un apprentissage des phraséologismes par ensemble lexical, puisque c'est un champ thématique qui rassemble les locutions de notre corpus, mais certaines d'entre elles pourraient être enseignées parallèlement à d'autres types de contenus également¹⁰³. Cette esquisse ne sera pas exhaustive ; elle a seulement pour but de donner une idée des démarches possibles et des recherches qui pourraient être faites afin d'enseigner ces locutions. Nous verrons aussi en quoi les recherches et analyses effectuées dans le cadre de ce mémoire peuvent servir cet objectif didactique.

9.1. Proposition de démarche

Tout d'abord, pour savoir quelles locutions culinaires (de nos corpus ou non) se prêtent à être enseignées à des élèves de tel niveau (selon leurs capacités¹⁰⁴ et besoins,

¹⁰³ Par exemple, dans le cadre d'un enseignement grammatical des différences entre les verbes *ser* et *estar*, on peut apprendre (notamment pour faciliter celui-ci) des locutions comme *ser de buena pasta – ser de mala uva* et *estar de mala leche/uva*, entre autres, ainsi que d'autres phraséologismes non culinaires (Penadés Martínez 2015 : 248-249).

¹⁰⁴ Même les partisans d'un apprentissage aux élèves débutant dans la langue admettent que certains phraséologismes sont plus difficiles pour eux : ceux qui varient grandement, et ceux à l'idiomaticité forte, à l'image peu claire (Velázquez Puerto 2015 : 157 ; 283).

mais aussi selon leur fréquence d'usage ; Penadés Martínez 2015 : 253), on peut consulter le *Diccionario de locuciones verbales para la enseñanza del español* de Penadés Martínez de 2002, qui donne d'autres informations utiles sur les locutions employées dans la péninsule ibérique qu'il recense. En effet, avant de vouloir enseigner des phraséologismes, il faut connaître au minimum leur registre, leur fréquence et leurs conditions d'usage (Penadés Martínez dans Velázquez Puerto 2015 : 159). Nos recherches effectuées pour le chapitre 5 de ce mémoire sont donc utiles à la phraséodidactique, et notre « Canevas d'examen » pourrait éventuellement servir à recueillir des informations sur de nouvelles locutions à enseigner¹⁰⁵.

De nombreuses études portent sur la méthodologie de l'enseignement des phraséologismes, et le canevas d'apprentissage le plus répandu est celui-ci : présentation/compréhension – utilisation – mémorisation. Pour la première phase, la plupart des didacticiens prônent la méthode inductive : on peut, de manière classique, faire repérer des locutions dans une compréhension à la lecture (exploitée pour ses autres contenus également) puis en déduire leur sens (Serres 2011 : 317)¹⁰⁶, ou encore montrer une image du signifié littéral de la locution donnée en contexte, et laisser les élèves émettre des hypothèses sur le signifié phraséologique avant d'en montrer une illustration également (Detry dans Velázquez Puerto 2015 : 163). Ensuite, le professeur doit donner le sens de l'expression, son origine si elle aide à comprendre ce dernier, ses éventuels synonymes, sa fréquence d'usage et son registre (Sevilla Muñoz dans Velázquez Puerto 2015 : 161), sans oublier le culturel sous-jacent, qui en dit parfois beaucoup sur les coutumes et modes de vie des locuteurs natifs (González Rey et Fernández González 2006 : 1019 ; 1023). Toutes ces informations ont déjà été recueillies par nos soins pour les six groupes de locutions de notre corpus restreint, notamment dans leur examen. De plus, il faut inclure un contraste avec les phraséologismes de la langue première et leurs acceptations (Penadés Martínez dans Velázquez Puerto 2015 : 161), car superposer les deux systèmes et les comparer aide à la compréhension des élèves (Velázquez Puerto 2015 : 294). En effet, comme le dit López Roig (2001 : 134-136), la phraséologie contrastive est

¹⁰⁵ Penadés Martínez a aussi écrit un *Diccionario de locuciones adverbiales para la enseñanza del español*.

¹⁰⁶ Nous pensons qu'une compréhension à l'audition serait encore plus adaptée puisque les locutions, par leur caractère informel, sont plus souvent employées oralement que dans de longs textes, mais il est vrai que cela rendrait leur repérage par les élèves moins aisé. Cette compréhension pourrait néanmoins venir plus tard dans l'apprentissage.

utile voire nécessaire à l'enseignement des langues étrangères, car elle permet de pointer les phraséologismes qui partagent le même signifié mais pas d'autres caractéristiques (par exemple le registre ou les connotations), comme nous avons tenté de le faire. Notre chapitre 7 sur l'équivalence pourrait donc être utile à l'enseignement des locutions qui en font l'objet, et les catégories de López Roig (2001) aussi servir de canevas de méthode pour l'étude des similitudes et différences entre d'autres locutions équivalentes, évidemment.

Pour la phase d'utilisation, en plus des exercices classiques tels que des phrases ou textes à compléter avec des locutions ou une partie de celles-ci (éventuellement à partir de choix multiples), nous avons rencontré des propositions intéressantes comme la réécriture d'un texte contenant des locutions en texte n'en contenant pas (ou l'inverse), et l'invention d'une histoire ou de contextes d'emploi à partir de locutions données (Penadés Martínez 2004 : 62). Pour cette partie pratique, le professeur, qu'il soit natif ou non, ne doit cependant pas inventer d'exemples lui-même, car il risquerait de créer des contextes d'emplois de locutions peu naturels, forcés (Pénades Martínez 2015 : 243). Des cahiers d'exercices, ainsi que des bases de données comme celle utilisée dans le cadre de ce mémoire (Sketch Engine) ou des corpus oraux (ex : COSER), peuvent donc être utiles. Des exercices sont par exemple proposés dans les *Ejercicios de fraseología* (Ruiz Gurillo, 2002), dans *Ni da igual, ni da lo mismo. Para conocer y usar las locuciones verbales en el aula de español* (Olimpio, Penadés Martínez et Ruiz Martínez, 2006), dans *¡Es pan comido! Expresiones fijas clasificadas en funciones comunicativas* (Dante, 2008) et dans *Locuciones y refranes para dar y tomar. El Libro para aprender más de 120 locuciones y refranes del español. Niveles B2 y C1* (Gómez González et Ureña Tormo, 2014). Le professeur pourra trouver quelques outils parmi ces ouvrages, mais ces derniers n'organisant pas les phraséologismes par champ lexical, il est probable qu'il faille plutôt y sélectionner des inspirations éparses dans l'un ou l'autre chapitre¹⁰⁷, dans le cas de la création d'une séquence d'enseignement des locutions du champ lexical culinaire.

¹⁰⁷ Les quatre chapitres de Ruiz Gurillo sont « Forme », « Fonction », « Sens » et « Emplois » (Ruiz Gurillo 2000) ; Olimpio *et al.* apprennent les locutions verbales aux élèves de niveau B2 et C1 selon leur forme, puis leur combinaison, ensuite leur sens, suivi de leur usage, et enfin sous forme de jeux ludiques (Editorial Edinumen) ; Dante, pour le niveau intermédiaire, organise les phraséologismes selon leur sens (exemples de chapitres : « Expresar alegría », « Reprochar ») (Editorial Edinumen) ; et les deux dernières autrices

Enfin, pour la mémorisation, les exercices habituels de liaison de locutions à leur(s) définition(s), leur(s) synonyme(s) ou leur(s) équivalence(s) peuvent être complétés ou remplacés par des activités plus ludiques : Serres (2011 : 321) propose le jeu du pendu, tandis que Velázquez Puerto (2015 : 488-493) invite à faire réaliser aux élèves de petites présentations aux choix (dessiner des locutions, créer un dialogue ou une chanson où elles apparaissent, en mimer, synthétiser les différents emplois de tel mot-clé, ou classer les équivalences selon leurs similitudes). Nous pensons aussi qu'attirer l'attention des élèves sur les figures de style éventuelles présentes dans les locutions (en les leur faisant déceler) permettrait, en plus d'aborder cette ressource linguistique riche dans une langue étrangère (ce que le professeur a rarement l'occasion de faire), de faciliter la mémorisation des locutions. Notre chapitre 6, sur les figures de style, trouve donc aussi son utilité dans au moins une des phases d'apprentissage.

En somme, avec ces idées et ressources ainsi que les outils et données de ce mémoire, nous pensons qu'il est possible de créer une petite séquence de cours afin d'apprendre à des élèves francophones du niveau choisi certaines locutions culinaires espagnoles.

selon le type de contenu communicatif traité (fonctionnel, grammatical, lexical ou culturel) (Universidad de la Rioja).

10. CONCLUSION

10.1. Bilan

Retraçons les différentes étapes de ce mémoire, ainsi que les découvertes auxquelles elles ont permis d'aboutir.

Nous avons commencé par tenter de définir la discipline dans laquelle notre étude s'inscrit, à savoir la phraséologie, ainsi que ses objets d'étude. Nous nous sommes en particulier penchée sur les locutions, également difficiles à distinguer d'autres types de phraséologismes comme le proverbe (qui est seulement une parémie pour certains chercheurs) ou la collocation. Parmi les acceptions possibles de *locution*, nous avons retenu celle (soutenue par plusieurs chercheurs) qui considère qu'elle est une unité de mots figée et idiomatique ayant une fonction syntaxique.

Ensuite, l'état de l'art nous a permis de constater que la phraséologie était une discipline encore relativement jeune (naissance au siècle dernier et développement à la fin de celui-ci), dont les sous-branches contrastives (comparaison entre différentes langues) et lexicales (étude d'un champ thématique) faisaient l'objet d'études nombreuses et récentes. Néanmoins, la phraséologie culinaire français-espagnol, c'est-à-dire l'étude des phraséologismes contenant un aliment, n'a été que très peu explorée jusqu'alors, c'est pourquoi notre mémoire se penche sur ce domaine lexical pourtant très productif (García-Page 2008 : 373).

Dans le chapitre suivant, nous avons expliqué la méthodologie suivie pour réunir notre corpus de locutions culinaires équivalentes. En effet, après consultation de plusieurs dictionnaires monolingues et bilingues, spécialisés ou non, nous n'avons retenu que les locutions phraséologiques culinaires qui présentaient une équivalence (c'est-à-dire un phraséologisme au même sens figuré), culinaire ou non, dans l'autre langue. Nous avons ensuite organisé notre corpus en différents groupes (dans l'annexe 1) : équivalences culinaires (groupe principal), équivalences littérales, équivalences de domaines différents et locutions non verbales. Ce dernier classement des locutions selon la partie du discours qui commute avec elles n'est pas non plus toujours évident (comme dans le cas des verbes copules et des constructions comparatives, dites *élatives*).

Enfin, nous avons recueilli, à partir de plusieurs sources, des données sur six groupes de deux à cinq locutions verbales culinaires équivalentes (treize en tout) : leur sens, leur origine supposée, leurs variantes, leur contexte d'emploi, leur fréquence et registre, leurs synonymes (variations) et leurs traductions, comme le suggèrent les fiches de Sevilla Muñoz (2000 : 104-108) adaptées.

Ces informations nous ont permis de réaliser plusieurs types d'analyses. Tout d'abord, nous avons voulu nous pencher sur leur idiomaticité. Cette caractéristique par excellence des phraséologismes (selon certains) s'applique aux unités dont le sens est non-compositionnel (Casares 1950 : 170). Néanmoins, le sens figuré pouvant être plus ou moins évident et donc la locution plus ou moins motivable (Zuluaga 1980 : 134), nous avons analysé le degré d'idiomaticité des locutions, avec une proposition personnelle de classification faite à partir des critères (à savoir principalement l'iconicité et le sens littéral des composants) de nombreux chercheurs. Nous avons aussi recherché les figures de style se trouvant dans les locutions, la motivation tropologique étant fréquente et ayant été abordée par plusieurs chercheurs en phraséologie, dont les définitions et analyses des tropes nous ont servi de base. Notre analyse sémantique nous a permis de constater que nos groupes de locutions présentaient divers tropes ainsi que des images proches. Seul le groupe 3 nous semble immotivable (en raison d'une absence de figures évidentes en synchronie et d'images incongruentes ; Baran A Nkoum 2015 : 167-169), il contient donc les seuls *pure idioms* (Cowie dans Legallois et Tutin 2013 : 7) de notre corpus restreint. Parallèlement, nous avons observé que nos équivalences n'avaient généralement pas le même degré d'idiomaticité, mais en raison de différences légères (ex : une anomalie syntaxique, une structure régulière). Enfin, nous avons émis l'hypothèse, à partir d'un corpus un peu plus élargi, que les locutions françaises seraient plus explicites, maintiendraient plus souvent le sens littéral d'un de leurs composants que les phraséologismes culinaires espagnols.

Dans le septième chapitre, nous avons examiné le degré d'équivalence (après avoir reproblématisé ce concept qui mobilise de nombreux chercheurs) des locutions de nos six groupes, à partir des catégories et critères proposés par López Roig (2001 : 213-236). En effet, des locutions au même sens peuvent avoir d'autres différences (ex : registre, distribution, variantes, fréquence), ce qui n'est pas problématique tant que cela est mentionné. Nous avons remarqué, à l'issue de ces comparaisons, que la plupart des

facteurs importants (signifié littéral, connotations possibles, image) coïncidaient, excepté la structure morphosyntaxique, d'où plusieurs cas de divergence entre nos locutions. Les équivalences semblent également satisfaisantes (la plupart du temps) lorsqu'on les substitue en contexte, d'après certains natifs interrogés dans une enquête qui a également fait ressortir l'une ou l'autre différence supplémentaire. En définitive, parmi les équivalences proposées comme base, d'abord relativement hypothétiques, l'analyse poussée n'a finalement exclu qu'une locution (hyponymique), du groupe 2.

Ensuite, nous avons apporté quelques considérations sur le champ lexicophraséologique culinaire, à partir d'un corpus encore plus élargi. Nous avons observé les aliments et catégories alimentaires les plus productifs en phraséologie française et espagnole (à savoir les légumes et les produits sucrés, respectivement), ainsi que sept traits principaux (tirés de nos observations personnelles) leur étant généralement attribués (/abondance/, /comportement/, /corps/, /ressource/, /satisfaction/, /situation défavorable/, /travail/). Nous avons parfois tenté d'expliquer ces découvertes certes limitées à notre corpus par des pratiques ou perceptions culturelles.

Pour finir, nous avons imaginé une exploitation didactique des éléments et analyses (iconique, tropologique, contrastives, thématiques...) de ce mémoire, en proposant des pistes (méthode inductive en trois phases, idées d'exercices, sources possibles) pour créer une séquence de cours sur les locutions culinaires pour des élèves d'un niveau déterminé. En effet, il semblerait que ces matériaux langagiers pourtant nombreux et riches soient oubliés dans les manuels et donc dans les classes (Velázquez Puerto 2015 : 52 et Ruiz Gurillo 2000). Nous nous sommes focalisée sur le cours d'espagnol langue étrangère, relevant de notre spécialisation.

10.2. Pistes à explorer

Il resterait donc à concrétiser ces dernières propositions didactiques, sur le papier mais aussi en classe, et ceci est un espoir et une ambition réels.

Il faudrait également vérifier les hypothèses émises d'un chapitre à l'autre avec des corpus, recherches et enquêtes plus étendus et approfondis. En effet, nos observations et conclusions ne portent que sur le corpus de ce mémoire et ont été tirées d'un nombre limité de ressources (ouvrages, dictionnaires, bases de données et témoins), elles sont donc, pour la plupart, seulement indicatives ; nous ne pouvons pas assurer qu'elles

s'appliquent aux systèmes phraséologiques des deux langues de manière générale. Il importe donc de tenter de compléter ou de confirmer, ou non, l'origine des locutions, le caractère plus explicite des phraséologismes français, et les aliments, catégories culinaires et traits les plus courants ainsi que les liens avec les cultures francophone et hispanophone, entre autres.

Le figement (autre caractéristique par excellence des phraséologismes) des locutions de notre corpus, à savoir les changements morphosyntaxiques qu'elles acceptent ou non (selon ou malgré la norme) et donc leur degré de variation, est aussi un axe qui mériterait d'être étudié et qui enrichirait notre analyse de leur degré d'équivalence. Il en va de même pour les considérations de variation diatopique, que nous avons laissé de côté. Enfin, notre corpus élargi n'a pas été étudié de manière approfondie comme l'a été le corpus restreint. Il pourrait donc l'être, ce qui servirait peut-être à confirmer certaines tendances, mais aussi à pouvoir découvrir pour quelle(s) raison(s) certaines locutions culinaires d'une langue ont une équivalence culinaire et/ou littérale dans la langue 2 tandis que les équivalences des autres locutions (annexes 1.2, 1.3 et certaines locutions de l'annexe 1.5) font partie d'un domaine lexical différent.

10.3. Originalité et apports de l'étude comparative

Toujours est-il que ce mémoire, si limitées soit son ampleur et celle de son corpus, a permis d'étudier de manière approfondie treize locutions verbales culinaires, et d'apprendre de nombreux éléments sur leur usage, leur sens et leur origine. En effet, l'analyse de leur degré d'idiomaticité et de leurs figures de style, et ainsi de leur iconicité, a donné aux locutions de notre corpus (excepté celles du groupe 3) une motivation *a posteriori* (Legallois et Tutin 2013 : 6-7) ; non plus seulement une origine diachronique potentielle, mais une explication synchronique et subjective pouvant notamment servir un objectif didactique. Différentes informations et analyses, sémantiques ou syntaxiques, ont aussi montré que les groupes de locutions étaient globalement satisfaisants du point de vue de leur équivalence en contexte, mais présentaient aussi d'intéressantes différences (notamment d'idiomaticité, de morphosyntaxe et de productivité). C'est pourquoi nous pensons que leur usage ainsi que l'étude que nous en avons réalisée seraient bénéfiques en cours de langue étrangère, puisque « sur le plan pédagogique, repérer les équivalences potentielles d'expressions idiomatiques dans la L1 des apprenants par rapport à la L2 peut

contribuer à mettre au jour les différences linguistiques d'une langue à l'autre et, le cas échéant, l'existence d'une variation interculturelle » (Serres 2011 : 143). La locution *le cas échéant* est ici intéressante, car elle exprime bien la potentialité, et non la certitude, de trouver des divergences entre les systèmes phraséologiques et les cultures de deux langues. En effet, nous avons également rencontré de nombreux points communs linguistiques et culturels entre nos deux langues d'études en observant leurs locutions phraséologiques (ex : images, tropes et équivalence des locutions du corpus restreint, traits des phraséologismes culinaires), voire, contre toute attente, plus de similitudes que de différences (comme le présageaient différents chercheurs ayant étudié plusieurs langues distinctes ; Corpas Pastor 2003 : 134). Ce sont ces doubles configurations, soit la coexistence de convergences et de divergences entre systèmes langagiers et sociaux et la concomitance de réflexions et curiosités justement linguistiques et culturelles, qui font l'intérêt de nos découvertes et de l'étude du champ lexico-phraséologique culinaire français-espagnol, que nous n'avons fait qu'amorcer.

BIBLIOGRAPHIE

Sources secondaires

AMERLYNCK (Julie), *Phraséologie potagère. Les Noms de légumes dans les expressions françaises contemporaines*, Leuven, Peeters, 2006.

ANSCOMBRE (Jean-Claude), « Quelques Avatars de la traduction des proverbes du français à l'espagnol et vice-versa », dans S. VIELLARD, *Etudes et travaux d'Eur'Orbem*, 1, Proverbes et Stéréotypes : Forme, Formes et Contextes, 2016, pp. 89-111.

BARAN A NKOUM (Patricia), *Estudio contrastivo español-francés de las locuciones verbales somáticas relativas a la cabeza*, thèse, Universidad Complutense de Madrid, 2015.

BÉJOINT (Henri) et THOIRON (Philippe), *Les Dictionnaires bilingues*, Louvain-la-Neuve, Duculot, Champs linguistiques, 1996.

BERNARD (Georges), « Les Locutions verbales françaises », *La Linguistique*, 10 (2), 1974, pp. 5-17.

BLANCO (Xavier), « Équivalents de traduction pour les pragmatèmes dans la lexicographie bilingue français-espagnol », *Lexicographica. International annual for lexicography*, 29, 2013, pp. 5-28.

CARNEADO MORÉ (Zoila) et TRISTÁ PÉREZ (Antonia), *Estudios de fraseología*, La Habana, Academia de ciencias de Cuba. Instituto de literatura y lingüística, 1983.

CASARES (Julio), *Introducción a la lexicografía moderna*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Revista de Filología Española Anejo 52, 1950.

CASARES (Julio), « La Frase proverbial y el Refrán », *Revista Institucional Universidad Pontificia Bolivariana*, 27 (95), 1964, pp. 36-49.

CASTILLO CARBALLO (M^a Auxiliadora), « La Producción fraseográfica en su historia: Diccionarios de locuciones y refranes », dans M. L. CALERO VAQUERA y M. ALVAR EZQUERRA, *Estudios de Lingüística del Español*, 38, Diccionarios del español. Tradición y Actualidad, 2017, pp. 85-106.

CORPAS PASTOR (Gloria), *Manual de fraseología española*, Madrid, Gredos, Biblioteca Románica Hispánica, 1996.

CORPAS PASTOR (Gloria), *Diez Años de investigaciones en fraseología: Análisis sintáctico-semánticos, contrastivos y traductológicos*, Madrid / Frankfurt am Main, Iberoamericana / Vervuert, Lingüística Iberoamericana 20, 2003.

CORPAS PASTOR (Gloria) et MORVAY (Károly), « Los Estudios de fraseología y fraseografía en la península ibérica. Breve Presentación y Orientación bibliográfica », *Anales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös Nominatae. Sectio Lingüística*, 25, 2002, pp. 165-182.

CUBILLA ARRANZ (M^a Paz), SIERRA SORIANO (Ascensión) et TOLOSA IGUALADA (Miguel), « L'Espace dans la phraséologie : Analyse contrastive français-espagnol », dans éd. SIRVENT RAMOS (Ángeles), *Espacio y Texto en la cultura francesa – Espace et Texte dans la culture française. Tomo III: El Espacio y la Lingüística y la Traducción francesas*, Universidad de Alicante, 2005, pp. 1707-1724.

DESPORTE (Ariane) et MARTIN-BERTHET (Françoise), « Noms d'animaux et expressions en français et en espagnol », dans X. BLANCO, *Langages*, 143, Lexicologie contrastive espagnol-français, 2001, pp. 71-90.

FENOGLIO (Irène), « *La Locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement, apprentissage*. Textes réunis par P. FIALA, P. LAFON, M.-F. FIGUET », compte-rendu, *Language et société*, 80, 1997, pp. 103-106.

GAATONE (David), « Les "Locutions verbales" : Pour quoi faire ? », *Revue Romane*, 16, 1981, pp. 49-73.

GARCÍA-PAGE (Mario), *Introducción a la fraseología española: Estudio de las locuciones*, Barcelona, Anthropos, 2008.

GOMEZ-JORDANA FERARY (Sonia), « Présentation », dans S. GOMEZ-JORDANA FERARY, *Scolia*, 31, Le Proverbe, 2017, pp. 7-10.

GONZÁLEZ REY (M^a Isabel), « Le Rôle de la métaphore dans la formation des expressions idiomatiques », *Paremia*, 4, 1995, pp. 157-167.

GONZÁLEZ REY (M^a Isabel), « La Presencia de la *comparación* en la construcción de expresiones idiomáticas del español y del francés », dans Á. IGLESIAS OVEJERO, *Cahiers du P.R.O.H.E.M.I.O.*, 3, Expressions figées : Idiomaticité, Traduction, 2000, pp. 213-228.

GONZÁLEZ REY (M^a Isabel), « La Phraséodidactique en action : Les Expressions figées comme objet d'enseignement », dans ENS de LYON/DGESCO, *La Clé des langues*, mars 2010, 12 pages, en ligne. URL : <http://cle.ens-lyon.fr/espagnol/langue/traduction/la-phraseodidactique-en-action-les-expressions-figees-comme-objet-d-enseignement>.

GONZÁLEZ REY (M^a Isabel), « De la Didáctica de la fraseología a la fraseodidáctica », *Paremia*, 21, 2012, pp. 67-84.

GONZÁLEZ REY (M^a Isabel) et FERNÁNDEZ GONZÁLEZ (Virginia), « La Didactique des expressions figées en langue étrangère », dans *Análisis del discurso: Lengua, Cultura, Valores. Actas del I congreso internacional. I*, Madrid, Arco Libros, 2006, pp. 1015-1029.

GROUPE μ , *Rhétorique générale*, Paris, Larousse, Points, 1970.

GUIRAUD (Pierre), *Les Locutions françaises*, Paris, PUF, Que sais-je ? 903, 1961.

HAQUIN (Yohan), « Comment analyser sémantiquement les expressions figées », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 39, 2016, pp. 39-58.

IÑESTA MENA (Eva María) et PAMIES BERTRÁN (Antonio), *Fraseología y metáfora: aspectos tipológicos y cognitivos*, Granada, Granada Lingüística, 2002.

- IRIBARREN (José M^a), *El Porqué de los dichos. Sentido, Origen y Anécdota de los dichos, modismos y frases proverbiales de España con otras muchas curiosidades*, Madrid, Aguilar, 1974.
- LAZARD (Gilbert), *Etudes de linguistique générale. Typologie grammaticale*, Leuven, Peeters, Linguistique 82 publiée par la Société de Linguistique de Paris, 2001.
- LEGALLOIS (Dominique) et TUTIN (Agnés), « Présentation : vers une extension du domaine de la phraséologie », *Langages*, 189 (1), 2013, pp. 3-25.
- LÓPEZ ROIG (Cecilia), *Aspectos de fraseología contrastiva (alemán-español) en el sistema y en el texto*, thèse, Universitat de València, 2001.
- MARTÍNEZ LÓPEZ (Juan Antonio), *La Fraseología del español. Acercamiento morfosintáctico, semántico y pragmático*, thèse, Universidad de Granada, 1995.
- MARTINS-BALTAR (Michel), dir., *La Locution entre langue et usages*, Saint-Cloud, E.N.S., Langages, 1997.
- MENDÍVIL GIRÓ (José Luis), « El Concepto de “locución verbal” y su tratamiento léxico », *Cuadernos de Investigación Filológica*, 16, 1990, pp. 5-30.
- MORGADINHO (Helena), « Les Mots du corps dans les locutions et proverbes de la langue française : de leur naissance à leur traduction dans deux autres langues européennes, l'espagnol et le portugais », dans D. LIMANE, I. SKOURATOV et I. THOMAS, *Bulag*, 27, Les Mots, leur sens, leur forme, leur création et leur reconnaissance, 2002, pp. 181-198.
- PENADÉS MARTÍNEZ (Inmaculada), « La Enseñanza de la fraseología en el aula de E/LE », *Carabela*, 56, La Enseñanza de léxico en español como segunda lengua / lengua extranjera, 2004, pp. 51-67.
- PENADÉS MARTÍNEZ (Inmaculada), « La Enseñanza de la fraseología vinculada a los contenidos de los manuales de ELE », dans P. MOGORRÓN HUERTA et F. NAVARRO DOMÍNGUEZ, *Fraseología, Didáctica y Traducción*, Frankfurt, Peter Lang, 2015, pp. 241-260.
- PENAS IBÁÑEZ (M^a Azucena) et YANHONG (Xiao), « Metáfora y Fraseología. Estudio tipológico contrastivo entre el chino y el español », *CAUCE. Revista Internacional de Filología, Comunicación y sus Didácticas*, 36-37, 2013-2014, pp. 207-235.
- RUIZ GURILLO (Leonor), *Aspectos de fraseología teórica española*, Valencia, Cuadernos de filología Anejo XXIV, 1997.
- RUIZ GURILLO (Leonor), *La Fraseología del español coloquial*, Barcelona, Ariel, 1998.
- RUIZ GURILLO (Leonor), « Un Enfoque didáctico de la fraseología española para extranjeros », dans Universidad Complutense de Madrid, *Espéculo*, avril 2000, en ligne. URL : <https://webs.ucm.es/info/especulo/ele/fraseolo.html>.

SERRES (Linda de), « Tendances en enseignement des expressions idiomatiques en langue seconde : de la théorie à la pédagogie », *The Canadian Journal of Applied Linguistics – Revue canadienne de linguistique appliquée*, 14 (2), 2011, pp. 129-155.

SEVILLA MUÑOZ (Julia), « Les Proverbes et Phrases proverbiales français, et leurs équivalences en espagnol », dans J.-C. ANSCOMBRE, *Langages*, 139, La Parole proverbiale, 2000, pp. 98-109.

STRADIOT (Veerle), *Estudio contrastivo de las locuciones españolas y sus equivalentes neerlandesas: Las Comidas y Bebidas*, mémoire à la Hogeschool voor Vertalers en Tolken, Gent, 1987.

VELÁZQUEZ PUERTO (Karen), *Análisis fraseológico contrastivo español-alemán y su aplicación a ELE: Una Propuesta didáctica para la enseñanza-aprendizaje de las unidades fraseológicas desde una perspectiva cognitiva*, thèse, Universidad Complutense de Madrid, 2015.

VITTOZ (Marie-Berthe), « Un "Défilé phraséologique" ou de la culture alimentaire partagée/non partagée, en italien et en français », dans éd. P. PAISSA, F. RIGAT et M.-B. VITTOZ, *Dans l'amour des mots. Chorale(s) pour Mariagrazia*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2015, pp. 195-216.

WOTJAK (Gerd), *Estudios de fraseología y fraseografía del español actual*, Madrid / Frankfurt am Main, Iberoamericana / Vervuert, *Lingüística Iberoamericana* 6, 1998.

ZULUAGA (Alberto), *Introducción al estudio de las expresiones fijas*, Bern, Verlag Peter D. Lang, *Studia Romanica et Lingüística* 10, 1980.

Dictionnaires monolingues et bilingues

BÉNABEN (Michel), *Dictionnaire français-espagnol expressions et locutions*, 2020, en ligne. URL : <http://dictionnairefrancaisespagnol.net/>.

COROMINAS (Joan), *Breve Diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, Biblioteca Románica Hispánica, 1987.

DONY (Yvonne P. de), *Léxico del lenguaje figurado comparado, en cuatro idiomas: Castellano, Français, English, Deutsch*, Buenos Aires, Desclée de Brouwer, 1951.

DUNETON (Claude), *Le Bouquet des expressions imagées. Encyclopédie thématique des locutions figurées de la langue française*, Paris, Seuil, 1990.

LAROUSSE, *Grand Dictionnaire Espagnol-Français Français-Espagnol*, Paris, Larousse, 2007.

LE ROBERT, *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, 1993.

RAT (Maurice), *Dictionnaire des locutions françaises. Edition augmentée d'un supplément*, Paris, Larousse, 1976.

- REY (Alain), *Le Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2016.
- REY (Alain) et CHANTREAU (Sophie), *Dictionnaire d'expressions et locutions*, Paris, Le Robert, Les Usuels, 1993.
- SÁNCHEZ (Aquilino), *Gran Diccionario de uso del español actual (GDU)*, Alcobendas, Sociedad General Española de Librería, 2001.
- VARELA (Fernando) et KUBARTH (Hugo), *Diccionario fraseológico del español moderno*, Madrid, Gredos, Biblioteca Románica Hispánica, 1994.
- VIDAL (Jean-Paul), *Harrap's Hispano. Dictionnaire Espagnol-Français / Français-Espagnol*, Paris, France Loisirs, 2006.
- WARTBURG (Walther von), *Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)*, Basel, Zbinden, 1922-1971. URL : <https://apps.atilf.fr/lecteurFEW/>.

Sites web

- CENTRO VIRTUAL CERVANTES, *Plan curricular del Instituto Cervantes. Niveles de referencia para el español*, 2006, URL : https://cvc.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/plan_curricular/.
- EDITORIAL EDINUMEN, *Catálogo*, 2018, URL : <https://edinumen.es/materiales-edinumen>.
- LE FIGARO, *Encyclopédie des expressions*, 2021, URL : <http://www.linternaute.fr/expression/>.
- LEXICAL COMPUTING CZ, *Sketch Engine*, 2021, URL : <https://www.sketchengine.eu/>.
- LINGUISTICS AND LANGUAGE BEHAVIOR ABSTRACTS (LLBA), *Proquest*, 2021, URL : <https://search.proquest.com/?accountid=14630>.
- PLANELLES (Georges), *Expressio*, 2021, URL : www.expressio.fr.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española (DRAE)*, 2014, URL : <https://dle.rae.es/>.
- LE ROBERT, *Le Robert dico en ligne*, 2021, URL : <https://dictionnaire.lerobert.com/>.
- TWITTER, 2021, URL : <https://twitter.com/home>.
- UNIVERSIDAD DE LA RIOJA, *Fundación Dialnet*, 2021, URL : <https://dialnet.unirioja.es/>.

ANNEXES

1. Corpus élargi de locutions culinaires équivalentes

Ci-après sont regroupées les locutions culinaires de notre corpus élargi, accompagnées de leurs équivalences possibles. Elles sont réparties en différents groupes (expliqués dans le chapitre « Sélection de catégories au sein du corpus »), et classées selon l'ordre alphabétique de leur mot-clé, à savoir la plupart du temps l'aliment (le premier si la locution en contient deux), mis en gras. Pour les aliments présents dans plusieurs locutions différentes, nous ordonnons ces dernières selon l'initiale de leur premier composant. Certains composants (notamment le verbe) ou formes sont parfois mis entre parenthèses ; cela signifie que, d'après le dictionnaire consulté (cf. chapitre « Constitution du corpus »), ils ne sont pas obligatoires. Les barres obliques indiquent quant à elles plusieurs possibilités, un choix.

1.1. Autres locutions verbales culinaires dans les deux langues

Français	Espagnol
S'astiquer/se chatouiller/se lustrer/se titiller/se toucher l' asperge /la nouille /le poireau/rutabaga + l'élastique/le grand chauve/le chinois/la colonne/le jonc/manche...	Hacerse la/una paja Hacerse una/tocarse la pera
Valoir son pesant de cacahuètes Ne pas valoir un clou (Antonyme original : Valoir son pesant d'or)	No valer un cacao/comino/huevo/pimiento/pito
Être la cerise sur le gâteau	Ser la guinda de algo Miel sobre hojuelas
Avoir le cul bordé de nouilles	Tener leche
Se lécher/sucer la pomme/poire	Darse/pegarse el filete /lote (con alguien)
Engueuler quelqu'un comme du poisson pourri Passer un savon à quelqu'un	Poner a caldo a alguien Poner a alguien como un trapo

1.2. Locutions avec un aliment en français uniquement

Français	Espagnol
Avoir le cul dans le beurre	Tener los riñones bien cubiertos / (bien) cubierto el riñón

Faire son beurre Faire ses choux gras de quelque chose Faire son miel de quelque chose	Ponere las botas Hacer su agosto
S'en aller/finir/turner/partir en eau de boudin	Irse a hacer gárgaras
Avoir la cerise /porter la guigne	Tener mala pata
Ménager la chèvre et le chou Nager entre 2 eaux	Nadar entre dos aguas
Sucrer les fraises	Tener el baile de san Vito
Lui courir sur le haricot Lui porter/taper sur les nerfs	Joder la marrana
Boire du petit- lait Être aux anges	Estar (contento/alegre) como /más que una(s) pascua(s)
Mettre la main à la pâte	Arrimar el hombro
Faire le/planter son poireau ¹⁰⁸ , poireauter Faire le planton	Estar de plantón

1.3. Locutions avec un aliment en espagnol uniquement

Espagnol	Français
Perder aceite	Être de la jaquette
Cortar el bacalao Tener la sartén por el mango	Mener la danse Porter la culotte
Dar(/recibir) calabazas a(/de) alguien	Mettre/se prendre un râteau (à quelqu'un)
Echar/poner toda la carne en el asador	Mettre toutes voiles dehors
Meter la gamba /pata	Mettre les pieds dans le plat
Ser harina de otro costal	Être une autre paire de manches
Parecerse como un huevo a otro (huevo) / dos gotas de agua / una gota de agua a otra	Se ressembler comme deux gouttes d'eau
Parecerse a algo como un huevo a una castaña	Être (comme) le jour et la nuit
Comer como una lima + un descosido/una bestia/un buitire/una fiera/un sabañón/lobo	Manger comme un ogre / quatre
Agarrar/coger/estar (a alguien) con las manos en la masa	Prendre quelqu'un la main dans le sac
Hacer buenas migas /pajas (con alguien)	Faire bon ménage
Aburrirse como una ostra	S'ennuyer comme un rat mort
Llamar al pan pan y al vino vino	Appeler un chat un chat

¹⁰⁸ Belgicisme d'après Amerlynck 2006 : 13, même si la locution existait auparavant en France également.

No haber pan partido entre dos/varias personas Estar a partir un piñón con alguien Ser uña y carne	Être comme cul et chemise Être (unis/liés) comme les (deux/cinq) doigts de la main
No comprender/decir/entender/saber ni papa/patata/torta de algo	(N’y entendre/voir) Que dalle / Goutte
Descubrir(se) el pastel	Vendre la mèche Découvrir le pot aux roses
No jalarse/comerse una rosca	Rester le bec dans l’eau
Andar/comer/ estar (en)/ir/vivir (de) a la sopa boba (de alguien)	Vivre aux crochets de quelqu’un
Dar sopas con honda a alguien/algo	Battre quelqu’un à plate couture
Encontrar a alguien/estar hasta en la sopa	(Trouver quelqu’un/quelque chose) A tous les coins de rue

1.4. Equivalences littérales entre locutions verbales culinaires

Français	Espagnol
Tremper son biscuit Se dérouiller le panais	Mojar el churro
Gagner sa croûte /son pain	Defenderse/Ganarse los garbanzos Ganar(se) el pan
Porter ses fruits	Dar (sus) frutos / Sacar fruto
Pleurer comme une fontaine / madeleine /un veau	Llorar como/estar hecho una magdalena
Tuer la poule aux œufs d’or	Matar la gallina de los huevos de oro
Se refiler/renvoyer la patate chaude	Pasar la papa/patata caliente
Être une bonne pâte	(Ser) De buena pasta
Réduire quelqu’un en bouillie/ purée	Hacer migas /papilla/ picadillo /polvo/ puré / trizas a alguien/algo

1.5. Locutions culinaires non verbales

Ces locutions non verbales, ou plutôt pas assurément verbales pour certaines (ex : verbes copules), sont séparées en quatre groupes. Ces groupes sont les mêmes que les quatre précédents : d'abord les locutions pour lesquelles les deux langues contiennent un aliment, puis celles où le français est la seule langue à en avoir, suivi de l'espagnol, et enfin les équivalences littérales.

Français	Espagnol
Être la crème de quelque chose/la crème Être la fine fleur de quelque chose	Ser la crème de la crème Ser canela fina/en rama Ser la flor de la canela Ser la flor y (la) nata de alguien/algo Ser la leche
Bourré/pété comme un coing Plein/rond comme un boudin/œuf/une huitre Beurré comme un petit beurre/Lu Ivre comme une soupe Saoul/ivre/rond comme un âne/ballon/une barrique/botte/un cochon/une grive/un Polonais/pot/une queue de pelle...	Estar como/hecho una cuba/ uva
Être une tête de lard /mule / têtue comme une mule	Ser de piñón fijo
N'être ni chair ni poisson (Se demander si c'est) Du lard ou du cochon	No ser carne ni pescado No ser ni chicha ni limonada
Humeur de chien Être de mauvais poil Être soupe au lait	Humor de mil diablos / perros Estar de mala leche/uva

Français	Espagnol
Ce n'est pas de la petite bière	No ser moco de pavo
Avoir les oreilles en feuilles de chou	Tener las orejas de soplillo
Aux petits oignons	En palmitas
A la file indienne En rang d' oignon(s)	En fila india
Comme un coq en pâte	(Vivre/ser tratado) A cuerpo de rey / como un rey
(Raconter) Des salades	(Contar) Cuentos chinos

Espagnol	Français
Estar como/hecho un fideo	Maigre comme un clou
(Ser el) Garbanzo negro (del cocido/de la familia) Oveja negra	Vilain petit canard Brebis galeuse
(ir) A toda/cagando/echando leche	A fond les ballons A plein tubes
Estar más sano que / sano como una manzana Estar como una rosa	Se porter comme un charme Frais comme un gardon
Estar en cueros/ porreta (s)	Être à poil
Para postre	Par-dessus le marché Pour couronner le tout
De uvas a brevas/peras	Tous les 36 du mois
(Ser de/tener) Mala uva	(Avoir) Un caractère/une tête de chien/cochon

Français	Espagnol
Bouillon de culture	Caldo de cultivo
Être une crème Bon comme du/le (bon) pain (Être) Tout sucre et tout miel / tout miel (et tout sucre)	(Estar) Hecho (un) almíbar Bueno como / más bueno que el pan Dulce como la miel
Grosse légume Gros poisson	Pez gordo
Œuf de Colomb	Huevo de Colón
(Être) Monnaie courante Pain quotidien	Pan de cada día
Pomme d'Adam	Manzana/Nuez de Adán
Serrés comme des sardines	Estar/ir como sardina (s) (en lata/banasta)
Trempé comme un canard/une soupe	Estar hecho/como una sopa
Rouge comme un coq/coquelicot/une écrevisse/pivoine/ tomate	(Ponerse rojo) Como un tomate

2. Enquête sur l'équivalence en contexte

Dans le cadre du chapitre portant sur le degré d'équivalence des locutions de notre corpus restreint, nous avons soumis une courte et très modeste enquête à sept locuteurs de nos langues d'étude, afin de confirmer, ou non, la substitution des équivalences en contexte (cf. chapitre « Conclusion sur l'équivalence du corpus »). Les données de cette enquête sont bien évidemment anonymisées, et l'accord des témoins pour leur transmission a été obtenu. Nous donnons uniquement le sexe de chaque témoin, sa région d'origine ainsi que son âge, ces informations pouvant potentiellement influencer sa compétence phraséologique.

2.1. Résultats de l'enquête soumise à quatre témoins francophones

Pour chacune des phrases (issues d'exemples dans des dictionnaires espagnols, traduits vers le français), écrivez si l'usage de la locution en gras vous paraît tout à fait normal (correct), normal, un peu étrange ou très étrange (incorrect) dans le contexte donné. Vous pouvez également dire si la locution en question vous paraît très utilisée, utilisée, peu utilisée ou pas du tout utilisée. Si vous ne la connaissez pas, ne répondez rien.

1. Cet examen est **bête comme chou** et n'importe qui peut le réussir.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : Normal, utilisée

Femme, Luxembourg, 47 ans : Oui connue aussi. Utilisée avant, maintenant je ne sais pas

Femme, Luxembourg, 23 ans : Tout à fait normale ; utilisée

Homme, Liège, 50 ans : Correct et peu utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Correct, peu utilisée

2. Il se croit intelligent, mais ce pauvre type s'est fait **rouler dans la farine**.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : Tout à fait normal, très utilisée

Femme, Luxembourg, 47 ans : Normale, connue et utilisée

Femme, Luxembourg, 23 ans : Tout à fait normale ; très utilisée

Homme, Liège, 50 ans : Correct et utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Correct ; utilisée

3. « C'est du mauvais tissu ; ils t'ont **roulé dans la farine**. »

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : Normal, *idem* 1

Femme, Luxembourg, 47 ans : Normal, *idem* première

Femme, Luxembourg, 23 ans : Tout à fait normale ; très utilisée

Homme, Liège, 50 ans : Correct et utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Correct ; peu utilisée

4. « Voyons si maintenant tu **fais tout un fromage** au pauvre Joseph. »

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : Etrange (on fait plus souvent un fromage de quelque chose ou un foin à quelqu'un), très utilisée

Femme, Luxembourg, 47 ans : Connue. J'ai plus l'habitude d'entendre qu'on fait tout un fromage de quelque chose qu'à quelqu'un.

Femme, Luxembourg, 23 ans : Normale ; très utilisée

Homme, Liège, 50 ans : Incorrect et peu utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Incorrect

5. Il **se soucie comme d'une guigne** de ce que pense sa mère.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : /

Femme, Luxembourg, 47 ans : Ça me paraît normal mais je ne connais pas

Femme, Luxembourg, 23 ans : /

Homme, Liège, 50 ans : Correct et peu utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Un peu étrange ; peu utilisée

6. Il **se souciait comme d'une guigne** de son futur, de cette vie et de l'autre.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : /

Femme, Luxembourg, 47 ans : *Idem*

Femme, Luxembourg, 23 ans : /

Homme, Liège, 50 ans : Correct et peu utilisée ?

Homme, Luxembourg, 24 ans : Un peu étrange ; peu utilisée

7. Les politiciens **se sont souciés comme d'une guigne** de la culture.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : /

Femme, Luxembourg, 47 ans : *Idem*

Femme, Luxembourg, 23 ans : /

Homme, Liège, 50 ans : Normal et peu utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Un peu étrange ; peu utilisée

8. Il **se soucie comme d'une guigne** du destin de l'ancienne monnaie espagnole.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : /

Femme, Luxembourg, 47 ans : *Idem*

Femme, Luxembourg, 23 ans : /

Homme, Liège, 50 ans : Correct et peu utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Un peu étrange ; peu utilisée

9. Quand le macho arrive, je l'**envoie se faire cuire un œuf**.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : Un peu étrange, *idem*

Femme, Luxembourg, 47 ans : *Idem*

Femme, Luxembourg, 23 ans : Tout à fait normale ; très utilisée

Homme, Liège, 50 ans : Correct et très utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Normal, utilisée

10. Les peintures du XIX^e, à ma grande surprise, **se sont vendues comme des petits pains**.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : Normal, très utilisée

Femme, Luxembourg, 47 ans : Normale, connue et utilisée

Femme, Luxembourg, 23 ans : Tout à fait normale (même si plus rare avec des peintures) ; très utilisée

Homme, Liège, 50 ans : Normal et utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Correct, très utilisée

11. Ces disques **se sont vendus comme des petits pains**.

Autrice (Femme, Luxembourg, 22 ans) : Tout à fait normal, *idem*

Femme, Luxembourg, 47 ans : Oui bien utilisée

Femme, Luxembourg, 23 ans : Tout à fait normale ; très utilisée

Homme, Liège, 50 ans : Correct et très utilisée

Homme, Luxembourg, 24 ans : Correct, très utilisée

2.2. Résultats de l'enquête soumise à quatre témoins hispanophones

Para cada una de las frases (provenientes de ejemplos en diccionarios franceses, traducidos al español), escribe si te parece muy normal (correcto), normal, raro o muy raro (incorrecto) el uso de la locución en negrita en el contexto dado. Puedes decir también si la locución te parece muy usada, usada, un poco usada o nada usada. Si no la conoces, no pongas nada.

1. Una palabra, una imagen, un sonido. El principio es **pan comido** y muy eficaz.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Un poco extraña, pero creo que por la oración en sí, es difícil recuperar el contexto.¹⁰⁹

Mujer, Islas Canarias, 56 años: No tiene mucho sentido, quizá falte contexto. Pan comido significa “fácil”, no hay nada más fácil que comer pan.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: No tiene mucho sentido, quizá falte contexto.

Mujer, Andalucía, 22 años: Normal, se suele utilizar más en oraciones más simples.

2. Los parientes del primer ministro, ahora abogado internacional, piensan que el presidente de la República le **ha dado gato por liebre**.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, uso relativamente normal, aunque yo no la uso mucho.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: /

Mujer, Andalucía, 22 años: Normal, se usa mucho aunque es algo coloquial, si es en una conversación discutiendo el asunto es correcto pero sería raro en un medio oficial.¹¹⁰

3. Los parientes del primer ministro, ahora abogado internacional, piensan que el presidente de la República **se la ha dado con queso**.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, menos usada que la anterior.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: No conocido en Canarias.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: /

¹⁰⁹ N.D.L.R. : Fréquemment, le témoin est perturbé par la phrase, qui lui semble difficile à comprendre ou imparfaite. Cela pourrait être dû à notre traduction. Il aurait sans doute été plus efficace de prendre un *Good Example* proposé par Sketch Engine, plutôt que la première occurrence ou les citations vieillies des dictionnaires.

¹¹⁰ N.D.L.R. : L'exemple, trouvé sur Sketch Engine, est tiré d'une page web qui n'existe plus. La locution y était présente entre guillemets, peut-être pour marquer la différence entre sa familiarité et le contexte de la phrase.

Mujer, Andalucía, 22 años: Normal, pero coloquial. Si fuese en un medio oficial sería incorrecto.

4. « Estaba muy orgulloso de que su hija fuera burócrata. Estoy de acuerdo con usted, no había por qué **montar un pollo**. »

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Esta oración de nuevo me suena algo extraña pero porque no entiendo el contexto.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: No tiene mucho sentido así de primeras, creo que falta algo más de contexto. La expresión se usa en Canarias mucho, significa « Crear un problema donde no lo hay ».

Mujer, Islas Canarias, 22 años: No tiene mucho sentido así de primeras, creo que falta algo más de contexto.

Mujer, Andalucía, 22 años: Raro, se usa mucho pero no es normal usar este tipo de expresiones con alguien a quien le hablas de usted. Con *contigo*, sería normal.

5. Les **importaba un bleo** su familia.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, bastante usada.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Andalucía, 22 años: Muy normal.

6. Les **importaba un comino** su familia.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, más usada que la anterior.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Andalucía, 22 años: Muy normal, además esta y la del pimiento son las más usadas.

7. Les **importaba un pepino** su familia.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, bastante usada.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Andalucía, 22 años: Muy normal.

8. Les **importaba un pimiento** su familia.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, muy usada.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Andalucía, 22 años: Muy normal.

9. Les **importaba un rábano** su familia.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, muy usada. Entre todas las que propones, es difícil decir cuál es la más usada.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: Correcto y muy usado.

Mujer, Andalucía, 22 años: Muy normal.

10. Me dice: « Oye, le he devuelto cien francos de más. » Entonces le digo: « **Vete a freír espárragos**, con eso pago el metro. » Y me fui, y ya.

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Normal, frase bastante usada. Esta frase queda extraña pero por el contexto, no la entiendo bien. Lo mismo digo del resto.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: No se entiende mucho, falta más contexto. La expresión significa *vete a la mierda*, la cual se usa mucho.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: No se entiende mucho, falta más contexto.

Mujer, Andalucía, 22 años: Normal.

11. El Racing todavía estaba retrasado por un gol y el tiempo pasaba rápido **como churros**.¹¹¹

Promotora (Mujer, Madrid, 31 años): Cambiaría esta oración, *como churros* significa « Con facilidad », el tiempo no pasa con facilidad.

Mujer, Islas Canarias, 56 años: No conocido.

Mujer, Islas Canarias, 22 años: /

Mujer, Andalucía, 22 años: /

¹¹¹ N.D.L.R. : Nous avons ici mal traduit le verbe français *s'écouler*. Nous avons aussi rencontré la variante *venderse como rosquillas* après la soumission de l'enquête. Les témoins 3 et 4 nous ont dit par la suite la connaître, et ont confirmé son équivalence.

3. Autres locutions culinaires

Ci-dessous sont listées les locutions culinaires présentes dans le Robert en ligne et le DRAE, que nous n'avions pas rencontrées lors de notre constitution des corpus précédents ou pour lesquelles nous n'avions pas trouvé d'équivalence dans la langue 2. Nous avons recherché dans ces dictionnaires récents chacun des aliments utilisés comme mot-clé dans les locutions de nos corpus restreint et élargi. Elles sont présentées selon l'ordre alphabétique de leur mot-clé (présent en gras), puis, au sein d'un même mot-clé, selon la première lettre de la locution telle qu'elle est renseignée dans le dictionnaire. On trouve leur sens entre parenthèses

3.1. En français

Baba

- Baba cool (« Personne vivant de manière marginale, prônant la non-violence et influencée par l'écologie et la spiritualité orientale »)
- Rester baba (« Frappé d'étonnement »)

Beurre

- Mettre du beurre dans les épinards (« Améliorer sa situation financière »)
- Vouloir le beurre et l'argent du beurre (« On ne peut pas jouir d'un bien et du fruit de sa vente, il faut choisir » ; Robert 1993)

Bouillon

- Boire un bouillon (« Avaler de l'eau en nageant – Subir une perte considérable »)

Champignon

- Appuyer sur le champignon (« Accélérer »)
- Ville champignon (« Qui se développe vite »)

Chou

- Être dans les choux (« Dans l'embarras »)
- Faire chou blanc (« Echouer »)
- Feuille de chou (« Journal de peu de valeur »)
- Prendre le chou (« Excéder, énerver »)

Crème

- Passer crème (« Sans problème »)
- Tarte à la crème (« Thème banal et habituel »)

Croûte

- Casser la croûte (« Manger »)

Farine

- De la même farine (« Qui ne valent pas mieux l'un que l'autre »)

Fraise

- Ramener sa fraise (« Sa figure »)

Gâteau

- Réclamer sa part du gâteau (« Du profit »)

Huitre

- Se fermer comme une huitre (« Se replier sur soi »)

Lait

- Sucrer avec le lait (« S'en imprégner dans la petite enfance »)

Lard

- Rentrer dans le lard de quelqu'un (« Agresser quelqu'un »)

Marron

- Prendre un marron (« Un coup »)

Œuf

- Avoir un œuf à peler avec quelqu'un (« Avoir un conflit à résoudre avec quelqu'un »)
- Etouffer dans l'œuf (« Avant le développement »)

Pain

- Avoir du pain sur la planche (« Avoir beaucoup de travail devant soi »)
- Coller un pain (« Coup, gifle »)
- Long comme un jour sans pain (« Interminable »)
- Ne pas manger de ce pain-là (« Refuser ce genre de procédés »)

Patate

- En avoir gros sur la patate (« Sur le cœur »)
- Être dans les patates (« Dans l'erreur, perdu »)
- Faire patate (« Echouer »)

Pâte

- Une pâte molle (« Personne sans caractère »)

Poire

- Garder une poire pour la soif (« Economiser »)

Pomme

- Tomber dans les pommes (« S'évanouir »)

Purée

- Être dans la purée (« Gêne, misère »)
- Purée de pois (« Epais brouillard »)

Salade

- Vendre sa salade (« Chercher à convaincre »)

Soupe

- Aller à la soupe (« Chercher les avantages/un profit »)

Sucre

- Casser du sucre sur le dos de quelqu'un (« Dire du mal de quelqu'un »)

3.2. En español

Aceite

- Balsa de aceite (« Lugar o situación muy tranquilos, por contraposición a otros agitados o tensos »)

Cacao

- Pedir cacao (« Pedir perdón »)

Calabaza

- Nadar sin calabazas / No necesitar de calabazas para nadar (« Saber manejarse por sí solo en la vida »)
- Salir calabaza (« No corresponder al buen concepto que se había formado de él »)

Caldo

- Amargar el caldo a (« Darle una pesadumbre »)
- Hacerle el caldo gordo / juego (« Obrar de modo que le aproveche a él, involuntaria o inadvertidamente por lo general »)
- Revolver (el) caldo(s)/ajo (« Desenterrar cuentos viejos, para mover disputas o rencillas »)

Carne

- Hacer carne (« Herir o maltratar a alguien »)

Castaña

- Dar la castaña (« Engañarle »)

Chicha

- De chicha y nabo (« De poca importancia, despreciable »)
- Sacarle la chicha a (« Hacerle trabajar demasiado »)
- Tener pocas chichas (« Tener pocas carnes o pocas fuerzas »)

Espárrago

- Solo como el espárrago / como espárrago en el yermo (*desus.*, « para ponderar la soledad »)

Filete

- Gastar muchos filetes (« Adornar la conversación con gracias y delicadezas »)

Garbanzo

- Tropezar en un garbanzo (« Ser muy propenso a hallar dificultad en todo, a enredarse en cualquier cosa, o a tomar motivo de cosas fútiles para enfadarse o hacer oposición »)

Guindas

- Beber con guindas (« Manifestar excesivo refinamiento en lo que se pide o se hace »)

Harina

- Hacer buena/mala harina (« Obrar bien/mal »)
- Hacer harina algo (« Hacerlo añicos »)
- Meterse en harina (« Empeñarse con mucho ahínco en una obra o empresa »)

Hongo

- Como un hongo (« Para ponderar la soledad o el aburrimiento »)

Huevo

- A huevo (« Dicho de vender o de costar: Muy barato – Inmediatamente »)

- A puro huevo (« Con gran esfuerzo »)
- Aborrecer los huevos (« Desistir de la buena obra comenzada, cuando se la andan escudriñando mucho, como hacen la gallina y otras aves si les manosean en el nido los huevos »)
- Cacarear y no poner huevo (« Prometer mucho y no dar nada »)
- Dar con los huevos en la ceniza (« Echar a perder algo »)
- De a huevo (« Sin tener en cuenta las opiniones de los demás »)
- Echarse los huevos a tuto (« Afrontar con valentía una situación »)
- Hacer huevos (« Poner mucho empeño en un trabajo »)
- Machacarse los huevos (« Aceptar con resignación una situación, una tarea o una obligación »)
- No comer un huevo por no perder/tirar la cáscara (« Ser tacaño y cicatero »)
- Poner el huevo (« Hacer algo contra la propia voluntad »)

Leche

- La leche (« Mucho – Muy »)
- Mamar algo con la leche (« Aprenderlo en los primeros años de la vida; adquirirlo, contraerlo entonces »)
- Pedir leche a las cabrillas (« Pedir imposibles »)
- Tener la leche en los labios (« Faltarle, por ser joven, los conocimientos que traen consigo la experiencia o la edad madura – Ser principiante en una profesión »)
- Tener leche (« Tener buena suerte »)

Magdalena

- No estar la magdalena para tafetanes (« No haber oportunidad o conveniencia para hacer algo »)

Masa

- Pegársele algo de la masa (« Aprovecharse abusivamente »)

Miel

- Luna de miel (« Temporada de intimidad conyugal inmediatamente posterior al matrimonio »)
- Vender miel al colmenero (« Vender géneros a quien está sobrado de ellos, o pretender dar noticias a quien está mejor enterado que él »)

Miga

- Helársele las migas entre la boca y la mano (« Malogrársele algún negocio o pretensión cuando tiene mayores fundamentos para prometerse feliz resultado »)
- No estar para dar migas a un gato (« Ser o servir para muy poco, por endeblez o inhabilidad »)

Nata

- Hacer nata (« Abundar o sobreabundar »)

Nuez

- Apretar la nuez a (« Matarlo ahogándolo »)
- Cascarle las nueces (« Aporrearlo, darle de palos »)
- Volver la nueces al cántaro (« Restituir las cosas a su anterior estado, especialmente las relaciones personales »)

Pan

- A pan y cuchillo/a mesa y mantel (« Obtener, material o moralmente, considerable ventaja al hacer algo »)
- Buscar pan de trastrigo (« Pretender cosas inconvenientes o a destiempo »)
- Coger el pan bajo el sobaco a (« Ganarle la voluntad, dominarlo »)
- Comer el pan de alguien (« Ser su familiar o doméstico, o estar mantenido por él »)
- Comer el pan de los niños (« Ser ya muy viejo y necesitar comida blanda »)
- Comer pan con corteza (« Ser adulto y valerse por sí mismo »)
- Hacer un pan como unas hostias/tartas (« Hacer que salga lo contrario de lo que se pretende »)
- Negar el pan y la sal a (« No querer reconocer en él mérito alguno »)
- No cocérsele el pan (« Estar intranquilo hasta hacer, decir o saber lo que se desea »)
- No comer el pan de balde (« No recibir gratis algo, sino por su trabajo »)
- No pedir pan (« No estorbar o no ocasionar gastos »)
- Pan de perro (« Daño y castigo que se inflige a alguien »)
- Ser pan y miel (« Ser muy bueno y agradable »)
- Un pan (« Persona muy bondadosa »)
- Valerle un pan por ciento (« Obtener, material o moralmente, considerable ventaja al hacer algo »)

Papa

- Ser una papa (« Ser inepto »)

Papilla

- Arrojar/Echar hasta la papilla (« Vomitar mucho »)

Patata

- Comerse con patatas (« Verse obligado a quedarse con ello por no poder darle salida »)

Pera

- Como pera(s) en tabaque (« *desus.*, Cuidando o presentando algo con delicadeza y esmero »)
- Dar para peras (« Maltratarlo o castigarlo »)
- Escoger como entre peras (« Elegir cuidadosamente para sí lo mejor »)
- Hacerse/tirarse la pera (« Dejar de asistir a alguna parte contra lo debido o acostumbrado »)
- Pera en dulce (« Persona o animal de excelentes cualidades »)
- Poner las peras a cuarto/ocho a (« Echarle una bronca o decirle claramente lo que se piensa »)
- Ser la pera (« Ser extraordinario por bueno, malo, absurdo o fuera de lo normal »)

Pescado

- Ahumársele el pescado a (« Sulfurarse, irritarse, enfurruñarse »)

Piñon

- Comer los piñones en algún lugar (« Pasar la Nochebuena allí »)

Postre

- A la postre, a los postres, a(l) postre (« *desus.*, A lo último, al fin »)

Queso

- De dos de queso (« De poco valor o provecho »)

Rábano

- Agarrar el rábano por las hojas (« Interpretar algo torcida o equivocadamente, confundiendo lo accesorio con lo fundamental »)

Rosca

- Hacer la rosca/pelota a (« Adularlo para conseguir algo »)
- Hacer la rosca (del galgo) (« *desus.*, Echarse a dormir en cualquier parte, aun con incomodidad »)
- Hacerse rosca (« Enroscar el cuerpo »)
- Pasarse de rosca (« Dicho de una persona: Excederse en lo que dice, hace o pretende, yendo más allá de lo debido »)

Rosquilla

- Saber a rosquillas (« Producir gusto o satisfacción »)

Sardina

- La última sardina de la banasta (« Lo último de las cosas »)

Sopa

- Andar a la sopa (« Mendigar la comida de casa en casa o de convento en convento »)
- Caerse la sopa en la miel (« Haber sucedido algo a pedir de boca »)
- Hacer las sopas con su pan a (« Agasajarlo a su propia costa »)

Torta

- Comer torta (« No entender lo que se dice »)
- Costar la torta un pan (« Costar mucho más de lo que vale »)
- Dar la torta (« Darle una paliza »)
- Hacer una torta (« Echar a perder algo o hacerlo mal »)
- No estar el horno para bollos/tortas (« No haber oportunidad o conveniencia para hacer algo »)
- No tener (ni) media torta (« En una confrontación, ser fácil de vencer, incapaz de ofrecer resistencia »)
- Poner la torta (« Actuar de manera desacertada »)

Uva

- Conocer las uvas de su majuelo (« Tener conocimiento del negocio que maneja »)
- Darle las uvas (« Hacerse muy tarde, pasar más tiempo del esperado »)
- De pura uva (« Excelente en su clase »)
- Entrar por uvas (« Arriesgarse a tomar parte o intervenir en un asunto »)
- Meter uvas con agraces (« Confundir unas cosas con otras, traer a cuento cosas inconexas »)

Vino

- Pregonar vino y vender vinagre (« Tener buenas palabras y ruines obras »)